

Université de Toulouse-Le Mirail
Département de Sciences Sociales

Master mention « Anthropologie sociale et historique »

Mémoire de Master 2

Déchiffrer un monde,
Étude de l'Union Compagnonnique des
Devoirs Unis

Héloïse Caro

Sous la direction de: Nicolas Adell-Gombert

Septembre 2010

Je remercie vivement Nicolas Adell-Gombert, mon directeur de mémoire, pour son suivi et l'intérêt pour le Compagnonnage qu'il m'a transmis. Je remercie également les enseignant du LISST qui nous donnent beaucoup à penser au travers de leurs séminaires.

Je remercie chaleureusement les Compagnons, Aspirants, Sociétaires, postulants, Pays de l'Union Compagnonnique, des Cayennes de Montauban, Vernègue, Brive-la-Gaillarde, Lyon, tous les membres des trois sociétés que j'ai été amenée à rencontrer, de leur accueil et de leur disponibilité, des nombreux échanges et discussions enrichissants qu'ils m'ont permis d'avoir avec eux.

Je remercie de tout mon coeur ma famille pour son soutien; mes amis, Adé, JM, Peck Quiero, la famille Claymore au grand complet, la melteam, d'avoir été auprès de moi cette année.

Sommaire

Introduction	p. 6
---------------------	-------------

Première partie

Du mythe à l'histoire, fondations, développements et existences
du compagnonnage

I) Le passé compagnonnique: mythique et historique	p. 21
1) De la nuit des temps compagnonniques	p. 23
2) L'histoire « vraie » du compagnonnage	p. 26
3) Agricool Perdiguier, portrait d'un fondateur moderne	p. 30
 II) Traces du passé et inscription dans le temps: le présent de l'Union	 p. 33

Deuxième partie

L'Union Compagnonnique des Devoirs Unis,
un compagnonnage original

I) L'Union Compagnonnique, forme et structure	p. 40
------------------------------------------------------	--------------

II) Description d'une Cayenne type: membres et règles,	
----------------------------------------------------------------	--

fonctionnement interne	p. 42
III) Description du parcours d'un entrant à l'Union, les étapes du devenir compagnonique	p. 45
IV) Pratiques particulières, loin d'un compagnonnage dit « traditionnel »	p. 50
V) L'Union et les autres compagnonnages	p. 54
Temps d'arrêt dans notre cheminement, mise en perspectives	p. 58

Troisième partie

Une autonomie créatrice,
définitions du monde de l'Union

I) Exposition de soi	p. 64
II) Vie du groupe étendu, des « moins profanes » aux « plus initiés »	p. 72
III) Vie de l'association et « noyau » du compagnonnage	p. 78

Quatrième partie

Renouer les fils,

l'initiation au coeur de l'accompagnement

I) Un groupe performant, oui mais comment?	p. 82
1) Conditions d'accès de l'individu à la société de l'Union	p. 84
2) Un modèle de relations inter-individuelles	p. 87
II) Performer l'individu, performer le monde	p. 95
1) Efficacité de l'initiation réalisée: performativité du rituel	p. 97
2) Apprentissage, transmission, réalisation: la performativité du compagnonnage comme inscription dans le temps	p. 99
Conclusion	p. 101
Bibliographie	p. 105
Lexique	p. 108
Annexes:	
Annexe n° 1: plan de la Cayenne de Montauban	p. 112
Annexe n°2: plan de l'exposition de chefs-d'oeuvre de Montauban	p. 113
Annexe n°3: plan de l'installation des ateliers lors des journées « Métier, Passion, Avenir » de l'Isle-sur-Tarn	p. 115

Introduction

« Il est rare que l'homme ait une attitude tranquille et rationnelle à l'égard de ce qu'il connaît peu ou mal »¹.

« Secte, société secrète » ou bien « ouvriers d'exception, génies du travail bien fait », les appréciations des compagnons et du Compagnonnage que l'on peut saisir dans les discours du sens commun sont lourdes de significations, oscillent entre méfiance et admiration affichée. Si l'on peut affirmer une première chose dans l'approche du Compagnonnage qui est la nôtre, c'est que cette institution ne laisse pas indifférent, suscite des réactions de curiosité ou de rejet, ou bien encore de fascination. Ainsi j'ai pu entendre dans la bouche de ceux qui visitent les expositions de chefs-d'œuvre de compagnons ou d'aspirants, au sein des Cayennes² ou en dehors de celles-ci, des considérations telles que « c'est magnifique », ou bien encore « incroyable, superbe », quand il ne s'agissait pas simplement d'une contemplation stupéfaite des divers réalisations. C'est le caractère extra-ordinaire du Compagnonnage, presque sur-humain des compagnons, qui en fait la marque. Je n'échappe pas à ce comportement face aux travaux, achevés ou en cours de réalisation, des compagnons, et c'est bien également une certaine fascination pour ces hommes, ces œuvres, cette communauté, qui m'a amenée à conduire un travail de recherche sur le Compagnonnage. Les réflexions que l'on a pu me faire lorsque je parlais justement de ce projet ou de ce travail, évoquant parfois la difficulté d'intégrer un groupe supposé clos sur lui même et hermétique à toute personne extérieure, ou

1 G. Simmel, 1908, p. 405.

2 Pour le vocabulaire compagnonnique, consulter le lexique.

bien encore la bizarrerie des pratiques de ses membres, m'ont également motivée à aller voir, stimulé ma curiosité et mon intérêt d'anthropologue. Car ces considérations témoignent d'une méconnaissance profonde du Compagnonnage, en même temps qu'elles indiquent un sentiment d'étrangeté des individus du commun face à ce groupe qui fait monde, une altérité forte. Ces réactions spontanées n'occasionnent pas en moi la production de discours normatifs, que l'on peut entendre de la part de certaines personnes extérieures au Compagnonnage bien que proche de celui-ci, affirmant « que ça ne doit pas choquer » ou encore que les usages, rituels des Compagnons auxquels les profanes peuvent assister « n'ont rien de bizarre ». Je constate, observatrice, que le Compagnonnage surprend, choque même peut-être, et constitue en cela l'objet d'un étonnement que l'on ne peut, et ne doit selon moi, nier. C'est occulter je pense en réalité toute une facette du Compagnonnage, que ses membres d'ailleurs revendiquent, construisent, alimentent, tout à fait caractéristique de celui-ci, une science du secret, du dévoilement, qui est aussi un mode de recrutement efficace. Simplement, il me semble nécessaire d'affirmer que je ne défendrais pas une « image pieuse » du Compagnonnage, *en réaction* à l'image spontanée du quidam qui voit les Compagnons faire la chaîne d'alliance³.

Au sein même de la littérature socio-anthropologique les ouvrages portant sur ce phénomène culturel sont rares. La thèse d'Annie Guédez en 1994 et celle, en 2008, produite par Nicolas Adell-Gombert, en sont les réalisations principales. Plusieurs thèses ont également été réalisées sur les techniques et savoirs dans certains corps de métiers⁴, sur la philosophie de l'éducation chez les Compagnons⁵, ou encore sur les dynamiques de formation professionnelle⁶. On trouve également quelques travaux de Master sur les Mères des Compagnons⁷ et

3 Rite lors duquel les Compagnons forment un cercle en se tenant par les bras, autour de la Mère et des Aspirants qui se tiennent de la même façon. Ils tournent au rythme du chant déclamé par le Rouleur. Ce rite est effectué pour clore toutes les fêtes de Cayenne, et exposé au regard des profanes.

4 C. Assegond, 2002, « Socialisation de savoir, socialisation du regard. Les usages techniques et sociaux du savoir géométrique et de la stéréonomie chez les compagnons tailleurs de pierre », thèse de doctorat nouveau régime, université François Rabelais, Tours.

5 B. de Castéra, 1984, « La philosophie de l'éducation chez les Compagnons du Devoir », thèse de troisième cycle, université Panthéon-Sorbonne Paris-IV.

6 J. Fourré-Clerc, 2002, « Dynamiques professionnelles dans une corporation compagnonnique: définitions de la formation et usages de la tradition chez les tailleurs de pierre », thèse de doctorat nouveau régime, université François Rabelais, Tours.

7 M. Briand, D. Berbé, 1983, « Le Compagnonnage et sa dame de coeur », mémoire de maîtrise,

la construction de l'identité masculine au sein du compagnonnage⁸, ainsi que quelques articles portant le plus souvent sur un sujet très pointu, ou bien au contraire évoquant le compagnonnage dans le cadre d'une étude plus large, traitant par exemple de l'artisanat⁹. Plus nombreux sont les travaux d'histoire portant sur le Compagnonnage et nous y ferons référence au cours de l'exposé qui suit. Toujours est-il que cet objet des sciences humaines mérite et attire l'attention, tant il est pluriel et complexe, et en perpétuel mouvement. Le paysage compagnonique actuel est partagé entre trois groupements: l'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir, la Fédération Compagnonique des Métiers du Bâtiment et l'Union Compagnonique des Devoirs Unis. La première est la plus significative en terme d'effectif et de présence sur le territoire français¹⁰, également la plus connue du grand public. La seconde arrive en deuxième position en terme de représentativité¹¹ et constitua plus particulièrement l'objet et le terrain d'enquête de Nicolas Adell-Gombert. L'Union Compagnonique est la plus petite des trois organisations, ainsi que la moins bien connue, tant du grand public que des chercheurs en sciences sociales, puisqu'aucune étude à ce jour n'a encore porté sur elle en particulier; c'est une approche de ce groupement que je propose de développer ici.

université du Mirail, Toulouse.

A. Gougau, 1999, « Les mères dans les compagnonnages des années 80 à nos jours », mémoire de maîtrise, université du Mirail, Toulouse.

8 M. Wassmer, 1999, « La construction de l'identité masculine chez les compagnons », mémoire de troisième cycle, CNAM, Paris.

9 B; Zarca, 1979, « Itinéraire d'un compagnon charpentier. L'Ami du Trait », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°29, pp. 27-43.

10 Groupement sur lequel il existe le plus de chiffres, ce qui s'explique certainement par le caractère massif de l'institution (selon N. Adell-Gombert les trois-quarts des Compagnons seraient membres de l'Association) et le fait qu'il soit le compagnonnage entretenant les rapports les plus étroits avec l'Etat, d'un point de vue administratif, tant au niveau des subventions que de la reconnaissance comme « d'utilité publique » dont il bénéficie. Selon l'ouvrage *Tout savoir sur les compagnons du devoir* édité à la Librairie du Compagnonnage le 1er juin 2006, elle aurait compté cette même année 8000 jeunes dont deux tiers d'apprentis, c'est-à-dire en cours d'obtention du niveau de qualification minimum requis pour s'engager sur la voie compagnonique. L'Association dispose de 48 maisons en France et propose 25 métiers, pour la liste exhaustive voir le site internet www.compagnons-du-devoir.com.

11 26 Sièges dans toute la France, dont 8 dans la région sud-ouest, ayant chacun une capacité d'hébergement de 20 à 100 lits. Chacun des Sièges dispose de salles de cours. La Fédération propose des formations dans 12 domaines de métiers, regroupés dans cinq sociétés distinctes: la Société des Compagnons Charpentiers des Devoirs du Tour de France; des Compagnons Maçons, Tailleurs de Pierres des Devoirs du Tour de France; des Compagnons et Affiliés Menuisiers et Serruriers du Devoir de Liberté; des Compagnons Passants Bon Drilles, Couvresseurs, Zingueurs, Plombiers et Plâtriers du Devoir du Tour de France; des Compagnons Peintres-Vitriers du Devoir du Tour de France. Source: site internet de la FCDMB, www.compagnons.org.

Mon travail de terrain s'est échelonné sur quelques mois, au cours desquels j'ai pu suivre la vie d'une Cayenne de l'Union, rencontrer un grand nombre de ses membres, partager certains événements qui rythment la vie d'un Compagnon de l'Union. Ces derniers n'étant pas établis à Toulouse, c'est à partir de la Cayenne de Montauban que mon étude s'est développée. La prise de contact ne me semblait pas évidente et il me faut bien avouer que je ne pensais pas *a priori* pouvoir m'introduire facilement sur mon terrain d'investigation. C'est par le biais de mon directeur de mémoire, Nicolas Adell-Gombert, que les premiers rapports ont été établis, celui-ci connaissant les représentants et institutions compagnonniques. Je pense également, il me faut le préciser, avoir été facilitée dans mon entreprise de découverte par une volonté d'ouverture de l'Union sur le monde profane, disposition relativement récente; je bénéficiai ainsi du meilleur accueil. J'obtins donc assez rapidement les coordonnées du Président de la Cayenne de Montauban, qui m'invita en premier lieu à me rendre à l'exposition des chefs-d'œuvre du musée¹², sortis exceptionnellement de la Cayenne et visibles dans une salle municipale adjacente à l'office du tourisme de la ville. Ce fut pour moi une introduction idéale puisque cet événement se déroulait dans « mon domaine », c'est-à-dire celui du profane, et non au sein de la structure qui accueille les compagnons et aspirants, de sorte que je ne me sentais pas en position intrusive. Je m'y rendis deux demi-journées, rencontrai à l'occasion de la première quelques membres de l'entourage de compagnons, lors de la seconde le Pays¹³ président de la Cayenne. Le lendemain je me rendis à la Cayenne qui ouvrait ses portes au public dans le cadre des journées des métiers et y rencontrai plusieurs compagnons. De la sorte, mon entrée dans le terrain fut progressive. Le travail ethnographique réalisé au cours de ces quelques mois se constitue principalement d'observations participantes et d'entretiens informels aussi variés que riches en renseignements; ainsi je me rendis à une fête de Cayenne, rencontrai un Compagnon sur son lieu de travail à Toulouse, assistai à un repas des jeunes de la Cayenne, participai à une journée des métiers à l'Isle-sur-Tarn; échangeai avec des Anciens de la Cayenne, des compagnons, aspirants, sociétaires et postulants de

12 Pièce de la Cayenne où sont entreposés les chef-d'œuvres (cf. plan en annexe), parfois ouverte au public. Nom donné parfois au siège lui-même.

13 Nom par lequel se désignent les membres de l'Union.

l'Union, mais aussi de certains des autres groupements compagnonniques. Je rencontraï également des proches du compagnonnage, certaines épouses de compagnons en particulier. Je pus partager des temps forts de la vie d'un compagnon et d'un jeune, dans les limites bien sûr des manifestations qui m'étaient accessibles. Telles sont les frontières qui circonscrivent mon travail de terrain, celles que le Compagnonnage, de par sa formule même, pose entre ce qui est visible et ce qui est caché, entre le dicible et le secret, m'adaptant à ce que Nicolas Adell-Gombert qualifie très justement de « science si fine de l'ouverture et de la fermeture ». Car il est important de préciser une dernière chose quant aux motivations qui me portent à traiter de l'objet compagnonnique: il ne s'agit en aucun cas de découvrir la teneur du secret des Compagnons, d'en percer les mystères, d'en relater les contenus. Cette recherche tend à la compréhension d'un phénomène social et culturel qui se révèle, plus on le découvre, extrêmement riche et complexe, qui se constitue pour le chercheur en une énigme dont nous tenterons de relater les termes.

Compagnonnage, le mot est par lui-même évocateur de sens; examinons-en les définitions. Le Petit Robert désigne sous ce terme une « organisation ouvrière caractérisée par des sociétés d'aide mutuelle et de formation professionnelle. Anciennement temps du stage qu'un compagnon devait faire chez un maître ». Le Larousse définit quant à lui le compagnonnage comme « temps pendant lequel un ouvrier sorti d'apprentissage doit travailler comme compagnon chez un maître avant de devenir maître lui-même. Association entre ouvriers d'un même corps d'état à des fins d'instruction professionnelle, d'assurance mutuelle et de moralisation ». Deux sens se distinguent de ces définitions, le premier renvoie à une durée, le second à une forme sociale. La période désignée est un temps « plein », il est une formation, la suite de l'apprentissage, qui vise également à donner à l'individu les clefs de la transmission du savoir acquis. L'organisation ensuite, en plus d'assurer une formation professionnelle, garantit à l'individu une aide de tous, en même temps qu'elle lui demande la réciprocité de cette assistance; peut-être est-ce ce que l'on peut entendre *a minima* par la fin de « moralisation » identifiée dans la définition du Larousse, en plus de l'idée d'un code de comportements, de règles à observer etc. Temps donné, structure d'instruction,

cette définition approche l'objet que nous étudions. Mais il est intéressant de pousser un peu plus cette découverte du mot par ceux qui lui sont associés: « compagnon », l'individu, et l'action à laquelle il renvoie: accompagner. « Personne (souvent, homme) qui partage habituellement ou occasionnellement la vie, les occupations d'autres personnes (par rapport à elle) », le compagnon est ici camarade, copain (« compagnon », « qui mange son pain avec », *cumpainz* en latin médiéval), par extension « celui qui partage les sentiments, l'idéal d'une autre personne, qui a subi les mêmes épreuves », entendu ici comme ami, frère. Cet individu, inscrit dans une forme (le compagnonnage) fonctionnant sur la mutualité, est accompagné et accompagne. Le verbe « accompagner » renvoie à une idée de mouvement, désigne le fait de « se joindre à (quelqu'un) pour aller où il va en même temps que lui, aller de compagnie avec », associé ici à conduire, escorter, guider, mener. A l'idée de partage déjà remarquable dans les premières définitions posées, se trouve liée celle de l'ajout, de l'association, ainsi que du mouvement, au sens propre et figuré, *vers*, sous-tendant ici l'orientation. L'examen du champ sémantique du terme « accompagner » mené par Maela Paul¹⁴ est axé sur l'approche de ses trois principaux synonymes, faisant œuvre de définition: accompagner c'est conduire, escorter, guider. Conduire est « faire aller avec soi », renvoie à l'idée de mener, autrement dit d'exercer une influence sur le sens de la marche, diriger la progression. Conduire suppose une maîtrise et une autorité. Guider consiste à montrer, relève moins de l'autorité que de l'exposition d'un champ de possibles à l'individu libre de ses choix, incitant à réflexion et délibération. Plus fortement, guider est révéler, donner à la connaissance. Escorter est protéger d'un certain danger, remédier à de potentielles difficultés. Ce terme implique ici l'idée d'accompagner comme aider, assister, protéger. Au-delà de la polysémie du terme ainsi mise en lumière, l'auteur articule les trois termes définis afin d'en extraire un ensemble cohérent qui permet de saisir l'accompagnement dans son unicité. Conduire, escorter et guider sont liés par l'idée de veille: les deux premiers rejoignent celle de « sur-veiller », les deux derniers de « veiller-sur », conduire et guider consistent enfin à « é-veiller ». Nous pouvons poser ici que le Compagnonnage, en ce qu'il mène les individus qui l'intègrent à la maîtrise d'un

14 M. Paul, 2004.

métier et à son perfectionnement, ainsi qu'à un devenir personnel qui s'apparente à un chemin de vie, propose et constitue un accompagnement. Les trois pôles identifiés par Maela Paul nous permettent d'affirmer ce propos avec plus de fermeté: les itinérants, « jeunes »¹⁵, sont effectivement surveillés dans leur travail et leur comportement, assistés dans leurs réalisations, personnelles et professionnelles et soutenus moralement, éveillés à un possible, celui du devenir compagnonique qui, une fois choisi, leur sera révélé peu à peu. Le Compagnonnage est un accompagnement dans le sens fort du terme. Mais quel est-il, comment fonctionne-t-il, quelle forme prend-il au sein de l'Union Compagnonique?

A ce premier questionnement s'ajoute un second, qui tient justement à la forme du Compagnonnage. « Organisation, sociétés, association », ces termes rencontrés dans les définitions énoncées plus haut nous invitent à penser et tenter de cerner la « nature » de ce groupe. Clairement circonscrit, il définit un dehors et un dedans, le premier étant strictement étranger au second¹⁶. Cet extérieur est ce que l'on pourrait désigner comme « la société globale », c'est-à-dire française, une population, un territoire, une nation, des administrations et institutions etc. Elle constitue un monde profane¹⁷, un tout donné duquel se distingue le monde compagnonique¹⁸, c'est-à-dire qu'il y a différence et différenciation (donc un fait et une dynamique) du fonctionnement et des individus du dedans par rapport à ceux du dehors. Le terme de « profane », synonyme d'ignorance, qui est utilisé par les Compagnons pour qualifier cet « autre », conçu en négatif, ce qui est « non-compagnonique », s'oppose à la fois à l'idée de connaissance et à celle de sacré. La première désigne « ce qui est connu; ce que l'on sait, pour l'avoir appris », est à la fois objet fixe, un savoir déterminé, et processus, apprentissage, instruction de ce savoir. Est sacré ce « qui appartient à un domaine séparé, interdit et inviolable » et ce « qui est digne d'un respect absolu, qui a un caractère de valeur absolue ». Ces définitions mettent en lumière la différence foncière entre le

15 Voir lexique.

16 Il est important de le préciser l'inverse ou la réciproque n'est pas vraie. De la sorte nous pouvons penser en terme d'imbrication, amenant à l'idée de société dans la société.

17 Entendu ici dans le sens que développe Bourdieu de la notion de « monde social » qui indique son caractère *donné* et sa dimension spatiale, le monde étant divisé en champs, espaces de positions organisé.

18 Entendu ici dans la dimension dynamique que propose Becker qui permet d'en examiner la construction par les acteurs basé sur la coopération.

dedans et le dehors évoqués plus haut: de l'extérieur, pour le profane donc, ce monde est « in-connu », étranger et inaccessible immédiatement; de l'intérieur un « sacré » qui est connaissance (ou bien c'est la connaissance elle-même qui est sacrée) ordonne un fonctionnement, c'est-à-dire établit un ordre en même temps qu'un sens, dans le cas du Compagnonnage une initiation. Mais laissons ici ce qui concerne le « cœur » de ce « monde » que nous avons approché, voyons plutôt quel terme plus juste et précis nous pouvons adopter pour en traiter. Peut-on parler de communauté? « Ce terme évoque l'idée d'un espace (physique ou social) restreint dans lequel se développent des liens d'interconnaissance fondés sur l'acceptation de règles de conduite et d'un sentiment d'appartenance »¹⁹. Plus encore, ce concept désignerait une forme sociale qui « soumettrait ses membres à des disciplines collectives dans une sorte de tension constante vers le maintien de sa cohésion et la pérennisation de son existence »²⁰. Le Compagnonnage est une communauté en ce qu'il est un groupe défini présentant les caractéristiques énoncées. L'importance de la parenté, non nécessairement réelle mais aussi symbolique, dans la nature des liens qui unissent les individus se remarque également dans ce cas à l'Union avec la désignation d'un parrain pour chaque jeune. Si l'on s'intéresse aux acceptions sous lesquelles Tönnies envisage ce terme, il suppose une importante solidité des liens entre les membres, contrairement à la société où ceux-ci sont plus distendus. Mais ce concept de société, que l'on retrouve également dans les définitions du Compagnonnage, usité par les compagnons eux-mêmes, n'est pas strictement opposé à celui de communauté. L'examen du terme d'association, effectué par la tradition anthropologique anglo-saxonne principalement, permet d'envisager le concept de société, issu de la même racine étymologique et embrassant le même registre sémantique, dans la dimension de forme sociale que nous voulons expliciter ici. « Une association est un groupe (ou un groupement) intérieur à la société globale, non fondé sur la parenté, dans une large mesure étranger aux grandes instances de contrôle social »²¹. Ici encore l'idée de parenté écartée renvoie à la consanguinité, ne désigne pas la fraternité que peuvent ressentir des individus les uns par rapport

19 F. Gresle, M. Panoff, M. Perrin, P. Tripier, 1994.

20 P. E. Lovejoy, 2004, « communauté » in Bonte, Izard, p. 166.

21 *Ibid* p. 95, en référence à la définition de Lowie.

aux autres, de sorte que l'association est déterminée par une sociabilité. La différence entre le terme de communauté et celui de société (« association » n'étant pas usité sous cette acception en français) semble minime et permet que nous les utilisions tous deux. Le concept de société peut être plus exact en ce qu'il se réfère plutôt à un groupe social autonome du reste de la société, ce qui est l'une des caractéristiques du compagnonnage de l'Union, en comparaison des deux autres groupements surtout ce que nous développerons dans ce mémoire. C'est ainsi que nous pouvons donc qualifier cette organisation. Par ailleurs le concept de communauté est plus pertinent quant à l'approche du fonctionnement interne du groupe, qui repose sur les liens entre les individus et le respect de normes acceptées par ceux-ci. Communauté et société, le Compagnonnage est donc un groupe en marge de la société qui connaît une organisation particulière, fondée en grande partie sur les individus qui la composent, à laquelle la société globale est largement étrangère²².

Cette première exploration de ce qu'est le Compagnonnage nous a permis d'en déterminer la forme et la nature, ou plutôt de l'identifier dans deux de ses dimensions: celle d'une société dans la société, et celle d'un accompagnement. Il nous reste désormais à exposer les termes de l'un et de l'autre, en relatant la « substance » du compagnonnage qui constitue l'objet de notre étude. Tout au long de ce mémoire sera donc développée une double réflexion sur le Compagnonnage comme accompagnement et communauté. Ces deux termes ne sont pas strictement distincts et même nous pouvons dès lors établir qu'ils sont intrinsèquement articulés, à envisager dans une conjonction. Comment fonctionnent cet accompagnement communautaire et cette communauté d'accompagnement? Quel rapport de nécessité entretiennent ces deux termes dans et pour l'existence de cette société? C'est ce que nous chercherons à mettre en lumière à travers le cas précis de l'Union Compagnonnique.

Un premier constat, et une énigme pour les historiens selon la formule d'Emile Coornaert, est celui de l'**ancienneté** du Compagnonnage. Son inscription

22 Ici encore cette observation est surtout valable dans le cas de l'Union qui connaît moins de partenariats avec l'Etat ou les administrations locales par exemple que la Fédération ou l'Association.

dans le temps revêt une importance toute particulière dans le cas du Compagnonnage, et spécialement de l'Union. L'histoire du Compagnonnage connaît deux dimensions: l'une, mythique, enracine cette tradition dans un passé lointain, l'autre, historique, atteste des évolutions qu'il connaît dans le temps, mutations qui ont un impact important dans le présent de l'Union. Nous chercherons à en rendre compte dans une première partie. Une approche historique du Compagnonnage permet par ailleurs de mettre en lumière une question importante dans notre réflexion: les conditions de maintien de cette forme sociale. La difficulté à aborder cet objet dans le temps tient à l'absence quasi-totale de documents écrits avant le XIXème siècle, période lors de laquelle certains Compagnons retranscrivent leurs origines mythique, jusqu'alors, selon eux, transmises oralement. Cette absence de « traces », de documents « officiels » soulève la question de la pérennité du Compagnonnage: comment cette forme sociale s'est-elle maintenue jusqu'à aujourd'hui, du moins, jusqu'à l'inscription de son existence dans le temps? Nous retracerons donc dans une première partie le mythe et l'histoire du Compagnonnage, jusqu'à traiter de son incidence dans le présent, de l'importance de la filiation, d'un enracinement dans le mythe, imaginaire partagé par les individus et porteur de sens, ainsi que de la mémoire collective que ce passé communautaire constitue et comment ils en font l'apprentissage.

Une deuxième observation est celle de la **pluralité** des compagnonnages; nous l'avons évoqué plus haut, trois sociétés²³ composent aujourd'hui le paysage compagnonique français. Les écarts entre chacune de ces sociétés peuvent être importants, au-delà des seuls chiffres, et il conviendra de tenter d'en saisir la mesure. Nous aborderons pour cela le fonctionnement de l'Union, sa structure, description qui s'appuiera principalement sur la Cayenne de Montauban au sein de laquelle je menai mon investigation de terrain. L'objet de notre étude ainsi précisé nous pourrions déterminer dans une certaine mesure les termes dans lesquels se formule l'accompagnement que constitue ce compagnonnage, et interroger sa capacité à se maintenir, à se pérenniser dans le temps présent.

23 Certains autres groupes existent, mais sous forme très réduite: une société de tailleurs de pierres, une autres de cordonniers sont intépandantes, les Egalitaires constituent quant à eux un compagnonnage mixte.

Forme sociale autonome, le Compagnonnage, et l'Union en particulier, fonctionne par ses propres moyens humains et matériels. Cette **autonomie** est d'autant plus forte que le Compagnonnage se distingue de l'ensemble de la société, circonscrivant ses frontières et déterminant des conditions d'accès contraignantes à un savoir « sacré », puisque défendu. Nous utilisons ici le terme d'autonomie car il n'exclut pas l'idée d'une communication avec l'extérieur qui participe à l'évolution du groupe, autrement dit celui-ci n'est pas clos sur lui-même et autarcique. L'Union²⁴, dans son fonctionnement, ses cadres d'action, ce dont elle dispose de façon matérielle pour dire les choses globalement, montre une certaine fragilité structurelle notamment en comparaison des deux autres groupements. Pourtant elle se maintient et évolue, ne semblant pas subir les éventuels effets négatifs d'une absence de cadre institutionnel et structurel fort. Nous chercherons à en comprendre les raisons, à saisir comment cette forme sociale se maintient, les conditions de sa possibilité, ce qui nous amènera à explorer la sociabilité particulière à ce groupe.

Un dernier constat nous invite à observer de plus près les qualités de l'accompagnement que constitue le compagnonnage de l'Union: sa **performativité**. Nous pouvons entendre ici ce mot dans son sens premier, c'est-à-dire en terme de résultats. Peu de jeunes échouent à l'accession au statut de Compagnon, et le dispositif lui-même ne permet pas théoriquement l'échec. Mais une fois encore, il s'agit ici d'une spécificité de l'Union. Les étapes du devenir compagnonnique au sein de cette société et l'engagement individuel qu'il demande revêt un caractère « total », le choix fait ici étant de devenir Compagnon et non uniquement d'acquérir une formation d'excellence par exemple. Mais la performativité du Compagnonnage de l'Union est également à entendre dans un sens théorique, que nous pouvons lire au travers de l'initiation qui constitue le devenir compagnonnique. A l'origine concept de l'étude du langage²⁵ désignant les énoncés qui créent ce qu'ils énoncent²⁶, il fut repris par les recherches en sciences sociales et connaît aujourd'hui une valeur heuristique qui se dégage de la seule

24 Nous le repréciserons, une des particularités de ce compagnonnage est l'absence de subventions données par l'Etat, contrairement à la Fédération et à l'Association qui sont financées de par le fait qu'elle assurent des formations professionnelles.

25 Austin J. L., 1970.

26 L'exemple le plus souvent cité est celui du mariage: par la formule « je vous déclare mari et femme » les auditeurs le deviennent.

approche des actes de langage²⁷. Ce qui nous intéressera ici sera d'observer la tension qui anime le groupe, le but qui est le sien, les ressorts de l'investissement de ses membres, comment ceux-ci connaissent une trans-formation par et pour lui.

Le cadre théorique de notre étude et le déroulement de notre propos ainsi posé, il nous faut encore préciser les « données premières » de notre recherche, c'est à dire délimiter un champ d'investigation, donné dans le réel, et faire apparaître l'objet étudié dans sa complexité factuelle.

La première observation que nous faisons ici est certainement la plus frappante, elle tient dans la difficulté de considérer le Compagnonnage à la fois dans sa particularité et sa pluralité. Car si l'on parle bien d'un Compagnonnage, les différences entre les trois organisations qui le constituent sont très importantes, et en particulier celles qui distinguent l'Union Compagnonnique des deux autres groupements. Ainsi la définition ou bien seulement même la conception du Compagnonnage en tant que tel semble, si ce n'est impossible, extrêmement difficile à poser ou à saisir. C'est peut-être la difficulté majeure du chercheur face à cet objet, puisque l'exigence de clarté et de délimitation que nécessite toute réflexion doit ici être mise en attente, et ne peut certainement pas faire l'objet de sa recherche à part entière. Nous pouvons observer en guise de point de départ les définitions ou critères de définition produits par le compagnonnage lui-même, dans le cadre des discours visant à sa présentation, données premières accessibles à quiconque se penche sur la question, y compris bien entendu le chercheur. Bien souvent sollicitée, par les médias notamment, pour éclairer le public sur les Compagnons du Devoir dans leur globalité, l'Association Ouvrière est régulièrement amenée à expliciter le caractère particulier de la formation compagnonnique. La première caractéristique évoquée est le voyage, qui prend la forme du Tour de France des Compagnons, bien connu des profanes, présenté comme pierre angulaire, « clef de voûte » même, de la formation compagnonnique. Celui-ci durerait six à huit ans, en fonction des métiers. Est ensuite mise en exergue la vie en communauté, l'apprentissage de celle-ci, apportant aux jeunes des valeurs humaines telles que le partage, la fraternité, mais

27 Je renvoie ici au numéro 29 de la revue *Etudes de communication* paru en 2006 « Performativité: relectures et usages d'une notion frontière », qui approche ces développements dans le champ des sciences sociales.

leur enseignant aussi le respect des règles nécessaires à toute vie avec autrui. A la question « comment entre-t-on dans le compagnonnage? » les compagnons répondent de se présenter à eux, d'avoir envie d'apprendre un métier et de réussir, qu'ils peuvent ensuite « former le jeune » et lui proposer de partir sur le Tour pour se perfectionner dans sa maîtrise. Les Compagnons du Devoir proposeraient donc un cadre de formation initiale, une structure scolaire agréée par l'Etat, et dans un second temps, une fois le diplôme requis acquis, une éventuelle formation compagnonnique, initiatique. Mais il s'agit bien ici d'un compagnonnage, non pas de ce qui fait le Compagnonnage puisque, c'est justement le propos de mon travail, il en existe un *de facto* qui ne présente pas certaines de ces caractéristiques, posées comme nécessaires, entendues par conséquent comme critères de définition de ce qui fait le Compagnonnage, et le Compagnon.

Comment faire, dès lors que toutes ces pratiques supposées immuables, caractéristiques, fondatrices, nécessaires, dès lors que ces points de repères ne s'observent pas et ne sont pas observés dans la réalité du terrain qui se présente à l'enquêteur? Non pas, il est crucial de le préciser, que le compagnonnage proposé par l'Union soit un compagnonnage sans Tour de France, sans vie communautaire, sans formation professionnelle: la majorité des jeunes, aspirants, compagnons que j'ai été amenée à rencontrer ont effectué, ou étaient en train de réaliser, leur Tour de France. Simplement ces étapes du devenir compagnonnique ne sont pas *obligatoires* à l'accession au statut de Compagnon. Dès lors la recherche engagée invite à saisir *le* Compagnonnage, dans sa singularité, sur un autre plan, à percevoir ce qui fait *le* compagnon au-delà de ces éléments. La réalisation de cet « idéal » n'est pas le but de ce travail, plutôt, l'aspiration à le saisir en est un moteur. Il pourra paraître surprenant au lecteur que je n'aborde que peu certaines questions ou thématiques centrales du Compagnonnage. Je pense ici notamment à la transmission des techniques et savoirs-faire, aux identités de métier. Non pas, je le répète, que l'objet de mon étude, l'Union, ne présente pas ces caractéristiques. Simplement, sa forme, sa réalité sociale, ne m'a pas permis d'une part d'observer de près et de façon continue ces éléments; d'autre part et surtout, la découverte de ce compagnonnage mal connu m'a portée à axer mes recherches sur d'autres plans. Je pense par ailleurs pouvoir légitimement dire que l'intérêt de ce travail réside dans

ce déplacement, en ce que l'Union constitue un compagnonnage particulier, « original » dans une certaine mesure, et que son étude permet d'élargir la perspective globale de compréhension du phénomène compagnonnique. Aspirant à éviter une tendance qui serait de faire rentrer l'Union « dans les cases » auparavant formées et définies du Compagnonnage, je me suis efforcée de « prendre » l'Union telle que je l'ai perçue, de la saisir dans sa complexité. Dans ce mémoire portant sur l'Union Compagnonnique des Devoirs Unis, nous chercherons à comprendre ce compagnonnage singulier, autrement dit à identifier quel accompagnement il propose en particulier. Car à la double réflexion qui guide notre travail s'ajoute l'impératif de précision du cas particulier que nous abordons, notre développement étant construit sur celui-ci.

Première partie

Du mythe à l'histoire, fondations, développements et existences du compagnonnage

« La caractéristique d'une société initiatique est le lien continu qui unit ses membres actuels aux fondateurs de la société aux époques les plus reculées. L'histoire fait donc partie intégrante de la nature même du compagnonnage »²⁸.

A la première rencontre avec les Compagnons de l'Union l'observateur peut remarquer l'importance du temps pour les individus membres du compagnonnage. Le temps que nous évoquons ici est le temps long, l'histoire, le passé de cette société. Certains évoquent l'émotion que suscite en eux la continuation d'une tradition qu'ils désignent comme multi-séculaire à laquelle ils participent, leur inscription dans une lignée humaine qui se perpétue « depuis la nuit des temps ». Qualifiée très justement par mes interlocuteurs, cette « nuit » précède la création, l'origine du Compagnonnage et la naissance des premiers Compagnons, hommes sortis du commun, détenteurs de savoirs qui dépassent l'ordinaire, transmis depuis, de générations en générations. Cet ancrage dans le passé immémorial du Compagnonnage se manifeste au travers de références aux figures mythiques de cette tradition. Un Pays de Montauban m'expliqua ainsi que le jeu de lumière, en plus des divers éléments à portée symbolique, que créent les ouvertures de sa pièce de réception en maçonnerie, reproduction d'une salle

²⁸ Union Compagnonnique du Tour de France des Devoirs Unis, 1996, p.5.

capitulaire du roman tardif (XIIIème siècle), représente les trois fondateurs et le faisceau vers lequel il converge l'Union. Ces éléments indiquent l'importance du rôle que tient la dimension temporelle dans l'engagement et le cheminement compagnonnique, montrent que l'histoire a une portée et un impact sur le présent de l'Union, il s'agira ici de préciser ce fait. Car la forme contemporaine du Compagnonnage, dont l'Union est une expression, est déterminée par les évolution qu'elle connut, aux XIXème et XXème siècles surtout. Il nous semble donc intéressant de préciser dans un premier temps cette histoire qui fait œuvre de réservoir de sens pour les individus et offre à l'observateur des clefs de compréhension du phénomène compagnonnique dans sa formule actuelle.

I) Le passé compagnonnique: mythique et historique

Identifier et attester des origines du compagnonnage est une tâche malaisée. L'absence de documents historiques nous permettant d'en retracer le développement jusqu'au XIVème siècle qualifiés d'« indices » par Emile Coornaert²⁹, puis la pauvreté de ceux-ci jusqu'au XIXème siècle quasiment ne permet pas d'exposer de façon claire une genèse, de déterminer une éventuelle date de fondation. Le problème semble s'être posé aux Compagnons eux-mêmes³⁰ puisqu'ils ne disposent guère plus de documents écrits, et n'en produisent qu'à partir du XIXème siècle. Ceux-là disposent cependant du savoir transmis oralement au fil du temps, histoire saisie de façon certaine sur un autre plan que celui de l'historien, chercheur, scientifique ne se satisfaisant pas d'*histoires*, d'allégories, mais tendant vers l'établissement de la véracité des événements passés. L'historien ne peut s'appuyer sur les données émises par les Compagnons, ne peut prendre ces récits comme des informations fiables, des sources, matériaux de sa recherche. Ainsi les Compagnons racontent, apprennent et transmettent les

29 E. Coornaert, 1966.

30 Selon Perdiguier « la plus ou moins grande ancienneté des états est bien confuse » cité dans E. Coornaert, 1966.

réécrits des événements fondateurs du compagnonnage, mythe des origines que nous développerons plus loin. Ces légendes, justement distinctes de l'histoire par leur caractère proprement invérifiable, sont à disqualifier dans l'appréhension du phénomène compagnonnique dans son existence sociale au cours du temps. Mais elles sont créatrices d'un imaginaire compagnonnique déterminant dans les modes d'expression et de construction de cet accompagnement singulier, qui participe également à sa réalisation. Nous nous pencherons donc sur le caractère structurant de ce récit, quand bien même potentiellement construit rétrospectivement par ceux qui en firent la rédaction, significatif, présent et prégnant dans le réel des sociétés compagnonniques actuelles, et de l'Union en particulier.

Les historiens qui se sont intéressés à la question du compagnonnage ne peuvent qu'orienter leur recherche sur des pistes, hypothèses, qui rendraient intelligibles sa création, son existence et son développement. En effet, ces sociétés ne se sont pas créées sur le terreau d'une idéologie préconstruite, ou dans la lignée d'un personnage proposant une doctrine. Elles semblent, selon l'image utilisée par Bernard De Castéra « s'élever naturellement du sol même de l'histoire concrète des peuples »³¹. « La ou les fondations du ou des Devoirs entreraient, directement ou non, dans les réseaux moins voyants, mais plus vivants, des obligations, des liens entre les hommes, qui caractérisent le Moyen Age. »³². Le Compagnonnage peut donc être approché et compris dans le cadre d'une époque, d'un contexte. Ce fait nous permet de formuler une observation qui diminuera une potentielle mystification du compagnonnage: celui-ci, en tant que « société dans la société », ne s'est pas développé de façon strictement autonome mais bien corrélativement aux contextes politiques, religieux, économiques et sociaux qui se succédèrent au cours de l'histoire en France. Ce fait précise l'inexactitude de toute idée de communauté fermée sur elle-même, ainsi que celle d'une organisation clandestine telles que le sont effectivement les sociétés secrètes³³. Par ailleurs, cette adaptation aux mutations de la société récuse ici encore l'image souvent produite par le sens commun du compagnonnage comme institution passéiste et quelque peu

31 B. de Castéra, 1988, p. 8.

32 E. Coornaert, 1966.

33 Selon la définition de S. Galcérán: « groupe dont ni l'organisation, ni les membres, ni les visées - le plus souvent illégales - ne sont connus, qui replie ses adeptes dans la clandestinité, et qui limite surtout drastiquement son recrutement », 2004, p. 95-96.

archaïque, exclusivement tournée vers la préservation de la tradition, figé dans un immobilisme jugé nécessaire à la stricte préservation d'un patrimoine.

Bien que toute confusion entre le mythe du compagnonnage et son histoire soit écartée, il reste une difficulté majeure dans l'entreprise d'exposé qui est la nôtre, et qui tient au foisonnement des possibilités offertes pour comprendre le phénomène compagnonnique. Les suppositions les plus diverses peuvent être formulées et il est difficile de démêler le vrai du faux sans un examen scrupuleux qui ne constitue pas l'essentiel de notre travail. Le mythe lui-même, de par sa nature, ne connaît pas de forme fixe et univoque, plusieurs versions existent, parfois très éloignées les unes des autres. Nous proposons ainsi de retracer le mythe d'origine du Compagnonnage au travers des points communs aux diverses légendes, puis son histoire, dans les limites de ce qui est attesté, afin d'en extraire la matière propice à une certaine analyse du compagnonnage dans des termes anthropologiques, et plus particulièrement de comprendre l'Union Compagnonnique dans sa spécificité.

1) De la nuit des temps compagnonniques

La version la plus répandue des fondations du Compagnonnage, et celle que transmet l'Union Compagnonnique³⁴ à ses membres est la suivante. A son origine seraient Maître Jacques et le père Soubise, architectes œuvrant tous deux à la construction du Temple de Jérusalem aux côtés du roi Salomon, en 966 av. J-C³⁵. Les Égyptiens avaient transmis l'art de bâtir aux Hébreux, ce qui fait également descendre les Compagnons des constructeurs de pyramides. Les trois figures forment la trinité fondatrice et séparatrice du Compagnonnage³⁶. Le mythe rejoint le récit biblique sur le nombre impressionnant de ressources humaines mobilisées sur un tel chantier³⁷, et le complète en indiquant comme conséquence à la présence d'une telle masse laborieuse, la nécessité de la hiérarchie mise en place

34 En référence à l'ouvrage produit par le président de la Cayenne de Montauban au moment de la publication, 1996, Cayenne de Montauban.

35 B. de Castéra, 1988.

36 Les tailleurs de pierre se sont longtemps réclamés seuls fils de Salomon, prétendant avoir hérité leur devoir de lui.

37 70 000 manœuvres, 80 000 tailleurs de pierre, 3 300 intendants... Source: F. Icher, 1995.

par le roi de Palestine: les ouvriers sont différenciés par trois statuts, celui d'apprenti, de compagnon et de maître. De plus, des couleurs distinctives sont assignées aux différents corps de métier, et des codes gestuels et oraux sont établis pour permettre la reconnaissance de ceux qui méritent salaire, à la différence des nombreux oisifs, profitant de la chance que le nombre présente de passer inaperçu. Une autre figure mythique est celle d'Hiram³⁸, souvent assimilé voire confondu avec Salomon, architecte et maître d'œuvre du roi. Il apparaît de façon relativement tardive sous ces qualifications, à partir du XVIII^{ème} siècle³⁹, mais son personnage est d'importance dans le légendaire compagnonique. Détenteur d'un savoir considérable, respecté pour ses talents dans le travail de l'airain, il inspecte régulièrement le chantier pour repérer les ouvriers les plus méritants et leur permettre d'accéder au statut supérieur, intégrant alors un Ordre d'élites qui se rassemble sous la direction de l'architecte, pour décider et procéder à l'acceptation de ceux qui deviendront des frères. Hiram est assassiné au cours d'une tournée d'inspection par trois ouvriers dont le travail n'était pas jugé digne de leur permettre la promotion. Ils voulurent lui soutirer les codes secrets permettant d'accéder à cette communauté restreinte, sans succès. Mais cette mort subite n'occasionne pas l'arrêt de la construction, l'Ordre créé par l'architecte étant à même de poursuivre l'œuvre commencée. Ici se dessine un premier et central idéal compagnonique, dans un épisode où « le spirituel prend le pas sur le temporel »⁴⁰, affirmant à la fois que « tout chantier peut et doit survivre à la disparition de son architecte » et que « la transmission est plus forte que la mort »⁴¹.

Les figures de Jacques et Soubise sont, selon François Icher, à envisager dans la perspective d'une volonté qui anime certains Compagnons, plus proches du sentiment religieux, d'avoir des références mythologiques moins païennes: ils seraient tous deux nés en Gaule. Le premier est tailleur de pierre et son talent, remarqué sur le chantier du Temple, le fait rapidement accéder au statut de Maître

38 Cette référence est partagée par la Franc-Maçonnerie. Pour plus d'informations sur le sujet je renvoie à l'ouvrage de S. Galcéran, 2004. Nous pouvons également citer à ce propos Annie Guédez qui voit au travers de ce mythe sensé assimiler compagnonnage et franc-maçonnerie un « fonctionnement universel des « structures de l'imaginaire » » (p. 138).

39 F. Icher, 1995.

40 F. Icher, 1995, p. 18.

41 F. Icher, 1995, p. 18.

des tailleurs de pierre, ainsi que des maçons et des menuisiers. Le second est architecte, responsable des charpentiers. Une dispute les oppose lors de leur retour en Gaule et Jacques débarque à Marseille, tandis que Soubise regagne la terre ferme à Bordeaux. Les deux Maîtres sont rentrés accompagnés de disciples fidèles, qui ne cessent alors de s'affronter, les uns accusant Soubise d'être commanditaire du meurtre de leur maître, les autres s'en défendant. On retrouve ce couple de personnages dans une autre légende, et un autre chantier: celui de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans au XVème siècle. Ici le récit rapporte que les deux maîtres d'œuvre, profitant d'une grève des ouvriers, auraient tenté d'imposer la religion catholique à tous les membres de l'ordre compagnonique. Cela occasionna une scission entre ceux qui s'y soumirent et ceux qui s'y refusèrent, voulant rester sous l'organisation instaurée à l'époque de Salomon. Désirant se consacrer à la méditation à la fin de sa vie, Jacques se retire dans le massif de la Sainte-Baume en Provence où il périt assassiné.

Théâtre de la mort d'un fondateur du compagnonnage, la Sainte-Baume est également celui de la fin de vie de sainte Marie-Madeleine, qui s'y retira en prière et méditation, se repentant de ses péchés. Le pèlerinage de la Sainte-Baume est aujourd'hui encore une expérience nécessaire à celui qui veut devenir Compagnon, y marquant ses couleurs du sceau du lieu sacré, y honorant Jacques et la « patronne » du Compagnonnage du Devoir (issu de l'imposition du catholicisme évoqué plus haut). La portée symbolique de cette figure touche bien des aspects de l'imaginaire, des représentations et des normes du monde compagnonique. Elle est, de même que la Mère des Compagnons, la seule présence féminine dans cette communauté d'hommes, qui n'accepte aujourd'hui encore que très peu de femmes (pour des raisons que nous n'avons que très peu approchées et dont nous traiterons succinctement dans notre seconde partie). Une interprétation de l'impact de cette figure féminine est celle que propose Jean Bernard, fondateur de l'Association Ouvrière: l'histoire de Marie-Madeleine la représente auprès du Christ vivant, charnel, et lors de sa Résurrection, où elle ne peut alors établir de contact physique. L'auteur voit ici une allégorie de la voie compagnonique qui, à l'image de la « sainte-patronne » doit, du visible et tangible, s'élever vers l'invisible.

2) L'histoire « vraie » du compagnonnage

Où commence l'histoire, où se termine la légende? La frontière entre ces deux registres foncièrement différents est difficile à déterminer dans le cas du Compagnonnage. Notre point de repère sera le même que celui des historiens qui ont approché l'histoire de cette institution particulière: les premières preuves tangibles, traces écrites qui attestent d'une forme de groupement social et culturel, dont les particularités, si l'on ne peut en énoncer que quelques unes, sont d'être une structure professionnelle proposant un réseau d'accueil et de solidarité sur l'ensemble du territoire français (et plus tard dans certains pays limitrophes tels que la Belgique et la Suisse) qui s'incarne dans le Tour de France.

On peut difficilement parler de Compagnonnage sous cette qualification avant le XVII^{ème} siècle, et le XVIII^{ème} au cours duquel ce terme se généralise⁴². Avant cela on parle simplement de « devoir ». Mais si l'on ne peut situer clairement le Compagnonnage dans le temps, l'histoire atteste de groupements connaissant certaines de ses caractéristiques: associations (dans le sens premier du terme) d'artisans ouvriers disposant de moyens de reconnaissance codés et prêtant serment. Au Moyen-Age, aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles, les ouvriers de l'industrie (que l'on ne nomme pas encore compagnons) forment une élite, qualifiée, qui jouit de certains droits dans les principales villes de France. Malgré le flou qui caractérise le passé compagnonnique, la dimension fantaisiste de certaines propositions historiques, le lien entre Compagnonnage et construction des cathédrales serait établi, point d'articulation de la légende et de l'histoire dans le passé compagnonnique. Le règne de Louis IX voit la création en 1268 du *Livre des métiers* qui bride les libertés des travailleurs en les enfermant dans un système de corporation figé qui ne permet que la reproduction des statuts sociaux. Ainsi seul un fils de maître peut à son tour le devenir, toute perspective d'évolution sociale et professionnelle est rendue impossible par une uniformisation des statuts.

42 E. Coornaert, 1966.

C'est alors que l'on trouve les premières traces de l'existence de certains travailleurs itinérants, voyageant sous la bannière d'une société connue sous le nom de « Devoir ». Le Compagnonnage itinérant naîtrait donc d'une transgression de la loi, mouvement contestataire bravant l'ordre public et l'ordre royal. Certains voient ici le compagnonnage comme ancêtre des syndicats, le définissant comme « organisme de lutte ouvrière »⁴³. Ces voyageurs sont accueillis dans chacune des villes où ils arrivent dans des auberges, constituées en réseau, tenues par une femme (parfois un homme), appelée « Mère » (ou bien « Père »). Elle représente alors la « colonne vertébrale » du Tour de France, réseau officieux d'accueil et de placement des ouvriers affranchis de la loi. Il semble cependant que le Compagnonnage ne soit pas né de cette seule organisation d'hébergement mais que celle-ci ait également été permise par une implantation préalable du compagnonnage dans certaines villes. Autrement dit « Tour de France et compagnonnage se sont nourris mutuellement »⁴⁴. En 1459, le traité de Ratisbonne définit les statuts, coutumes de métiers et institue l'obligation d'entraide et de solidarité dans la formation professionnelle. Avec lui sont introduites les notions de fidélité et établi un serment de discrétion vis à vis des étrangers. Les ordonnances impériales de Strasbourg renforcent cette dernière disposition et instituent en 1563 la liberté et la possibilité de circuler au gré de la demande, de chantier en chantier, de ville en ville. Ces statuts permettent le développement d'un compagnonnage au sein de l'Empire voisin⁴⁵, et l'on peut penser que cet essor a une influence certaine sur le contexte français de l'époque. Le Compagnonnage ainsi en pleine expansion, dont les pratiques, rites, baptêmes, échappent à l'Eglise, est considéré avec crainte par celle-ci, et au milieu du XVIIème siècle entrer en Compagnonnage devient synonyme de péché grave. En 1685 la révocation de l'Édit de Nantes pousse à l'exil de nombreux Compagnons « non du Devoir », qu'une hypothèse suppose protestants⁴⁶ mais ne l'établit pas fermement. Ce point nous indique l'incidence des événements historiques sur les évolutions du

43 J. Cavignac, 1968.

44 N. Adell-Gombert, 2008, p. 47.

45 Il existe toujours à l'heure actuelle un compagnonnage allemand comprenant également plusieurs sociétés dont certaines sont membre de la Confédération Compagnonnique Européenne (CEEG) aux côtés de la Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment et de l'Union Compagnonnique.

46 F. Icher, 1995, p. 40.

Compagnonnage. La scission d'Orléans au sein du Compagnonnage est à lire dans les mêmes termes, deux catégories de Compagnons claires existent désormais. On peut néanmoins penser que cette division a été rétrospectivement imputée, ou du moins projetée sur ces événements historiques, de même que les mythes ont été reformulés au cours du temps, afin de lui donner un sens, une explication. La « menace sociale »⁴⁷ que représente le Compagnonnage est réduite par cette division interne, que les historiens expliquent essentiellement par des divergences d'ordre religieux et les processus d'imposition de monopole de chacun des partis sur une ville. Les affrontements entre compagnons des différents Devoirs sont à cette époque particulièrement fréquents et violents, comme en attestent les décisions de justice faisant mention de condamnations de « Compagnons du Devoir et perturbateurs du repos public »⁴⁸. A cette époque, les effets du passé du compagnonnage se lisent déjà dans son actualité: les différentes factions qui s'affrontent se réclament de fondateurs différents et reportent, reproduisent une tradition d'affrontements qui se base, en partie du moins, sur le meurtre de Jacques. Cette haine entre partisans des différents Devoirs gagnait d'autant en force qu'elle était pratiquée depuis « les origines », se nourrissant du caractère de la tradition qui fait œuvre d'autorité, présentée et comprise alors comme principe fondateur et structurant du compagnonnage dans le réel. Cette profonde division laissera son empreinte dans le monde compagnonnique jusqu'au XXème siècle et insufflera à Agricola Perdiguier sa volonté de rénovation du Compagnonnage au XIXème siècle.

La Révolution française, qui voit l'abolition du régime des corporations, amène la liberté du travail qui est instituée en droit. Mais peu de temps après toute association d'ouvriers est interdite. On estime le nombre des Compagnons au cours du XVIIIème siècle à plus de deux cent mille membres⁴⁹, ce qui s'explique notamment par l'ouverture du Compagnonnage à de nombreux nouveaux métiers, celui-ci ne se limitant plus aux ouvrages liés aux cathédrales, à la construction, travaillant le bois, la pierre et le fer⁵⁰. Chaque métier dispose alors de son propre

47 En ce que les compagnons sont identifiés comme « perturbateurs de l'ordre public » (voir note suivante) et le compagnonnage comme « organisme de lutte ouvrière » J. Cavignac, 1968.

48 Citation du parlement d'Angers dans F. Icher, 1995, p. 46.

49 F. Icher, 1995, p. 53.

50 Pour une liste exhaustive de tous les métiers admis à cette époque, voir F. Icher, 1995.

Tour de France et le Compagnonnage s'ouvre à de plus en plus de professions. Ce mouvement fonctionne sur la solidarité entre membres d'une association qui participent en coopération à son élaboration, son organisation et son maintien. Cette époque qui a vu l'abolition des corporations ne propose plus d'éducation ouvrière proprement dite, celle-ci aurait été assurée par les compagnons, en partie du moins, jusqu'à la III^{ème} République⁵¹.

La Révolution industrielle bouleverse les repères du Compagnonnage: l'apparition du train, mais aussi des machines, le développement du capitalisme et de ses usines s'opèrent au détriment de l'atelier. Un décalage existe entre une société qui « a soif de modernisme » et un Compagnonnage parfois jugé anachronique et folklorique par une partie du sens commun. Pourtant, il n'en est que très peu affecté en réalité et la Tour Eiffel, levée par une quarantaine de Compagnons, apparaît comme un symbole significatif de sa capacité d'adaptation. Les deux mouvements à l'œuvre au sein du Compagnonnage, le travaillant et déterminant son évolution sont à ce stade de l'histoire d'ores et déjà observables: perpétuation de la tradition et adaptation à la modernité. Le Compagnonnage déjà affaibli dans une certaine mesure par le contexte social et économique de l'essor industriel du tournant du XX^{ème} siècle souffre gravement de la première guerre mondiale qui décime ses effectifs. Les compagnons seraient, à son lendemain, deux mille⁵², de nombreux métiers disparaissent du Tour de France. L'organisation est alors également fortement menacée par le syndicalisme en plein développement. En réaction à ce mouvement, Auguste Bonvours, dit « Angevin la Fidélité le Soutien du Devoir », compagnon passant couvreur appelle à la mise en valeur d'une conception de l'apprentissage toute compagnonnique face au syndicalisme, et à constituer des sièges ouverts à tous corps d'état. Cette proposition ne connaîtra pas de réalisation véritable. L'ouverture de Sociétés Protectrices des Apprentis (SPA) en coopération avec les mairies, en cours depuis la fin du XIX^{ème} siècle permet au compagnonnage de maintenir son existence: ce sont des centres de formation des jeunes ouvrières où des compagnons de tous les Devoirs transmettent leurs savoirs. Sans cette initiative, on peut supposer que le Compagnonnage aurait disparu.

51 B. de Castéra, 1988, p.27.

52 F. Icher, 1995, p. 88.

Créée en 1889, l'Union Compagnonnique institue dès sa fondation un même rite de réception pour tous les corps de métier, une même couleur rouge, rassemble ses membres lors des rites et cérémonies et abolit les particularités de métier et spécialement la hiérarchie établie par la distinction entre les compagnons appelés « coteries », travaillant sur les échafaudages, situés plus haut et donc au-dessus des autres, et ceux que l'on nomme « pays », œuvrant au sol, choisissant ce dernier comme qualificatif unique. Elle accepte très rapidement de nouveaux métiers, et notamment les métiers de bouche, parmi eux les cuisiniers qui « deviennent un symbole majeur d'une conception particulière d'un compagnonnage qui se veut moderne »⁵³. Ces évolutions sont cependant jugées trop novatrice et la prise de liberté par rapport à l'identité traditionnelle des compagnons estimée trop importante. Son fondateur, Lucien Blanc, se voit reprocher d'entretenir des liens trop étroits avec la Franc-Maçonnerie. Les sociétés du Devoir traditionnelles refusent l'idée d'un même rite. Le XXème siècle verra la création des deux autres sociétés compagnonniques qui existent actuellement. Nous ne nous étendrons pas sur ces événements historiques qui n'intéresse pas l'étude que nous menons ici, nous renvoyons à la thèse de François Icher consacrée à cet objet⁵⁴. L'Association Ouvrière la première est créé le 8 juillet 1941 par Jean Bernard, compagnon tailleur de pierre dit « la Fidélité d'Argenteuil ». La première maison de ce nouveau compagnonnage s'installe à Lyon deux ans plus tard. Après hésitation l'Union refuse d'intégrer l'Association. Les charpentiers refusent également d'intégrer l'Association, ce qui conduit à la création, en 1953, de la Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment, dernière née des familles qui composent le paysage compagnonnique français actuel.

3) Agricola Perdiguier, portrait d'un fondateur moderne

Pour finir cet aperçu de l'histoire du Compagnonnage il convient de

⁵³ F. Icher, 1995, p. 92.

⁵⁴ F. Icher, 1997, *Les compagnonnages et la société française au XXème siècle*, thèse de doctorat, université du Mirail, Toulouse.

dépeindre le portrait d'une figure d'importance, qui fait oeuvre de référence, tout particulièrement à l'Union Compagnonnique. La lecture de l'ouvrage produit par la Cayenne de Montauban, et même la seule consultation du site internet de la société, permet d'affirmer le rôle tout particulier qu'a joué ce personnage historique dans la création et le développement de l'Union, compagnonnage original et inédit à la fin du XIXème siècle.

Dit « Avignonnais la Vertu », ce menuisier né en 1805 fait son Tour de France chez les Compagnons du Devoir de Liberté. Choqué par les violentes rixes qui opposent alors les divers fractions du Compagnonnage, il prêche à Paris la paix et la concorde entre les devoirs. Avec son *Livre du Compagnonnage*, paru en 1839, il opère la première ouverture sur le monde profane, ainsi que sur l'élite intellectuelle de l'époque, notamment Georg Sand, qui l'aide financièrement pour effectuer un second Tour de France afin de diffuser ses idées, Michelet, Hugo, Lamartine, ce qui donne une certaine portée à son propos: son projet de réduction des conflits séculaires entre sociétés compagnonniques. Porté par la sympathie que certains compagnons accordent à cette idée, il s'investit dans la politique en devenant représentant du peuple dans le Vaucluse en 1848. Exilé en Belgique puis en Suisse à la suite du coup d'Etat de Louis-Napoléon en 1851, il rédige ses *Mémoires d'un Compagnon*, deuxième acte majeur de diffusion d'écrits à caractère compagnonnique. Lorsqu'il meurt en 1875 son projet de refondation du Compagnonnage n'a guère évolué depuis l'époque où il constatait amèrement les conséquences de la division des rites. Mais la pacification posthume émane de son oeuvre, reprise quelques années après par Lucien Blanc, fondateur de l'Union Compagnonnique en 1889. A l'heure actuelle tous les compagnons rendent hommage, chaque année à la Toussaint, à la sépulture de cet instigateur de changement au cimetière du Père-Lachaise à Paris.

D'autres figures marquent l'histoire du Compagnonnage: Pierre Moreau dit « Moreau d'Auxerre », serrurier du Devoir, Toussaint Guillaumou, cordonnier du Devoir dit « Carcassonne le Bien-Aimé du Tour de France », François Chovin dit « François le Dauphiné », menuisier du Devoir etc. Mais Perdiguier reste un chef de file du Compagnonnage actuel, et plus particulièrement de l'Union Compagnonnique. On peut même dire que ce personnage rejoint le rang des

figures légendaires en ce qu'il présente aujourd'hui le visage d'un fondateur mythique. La mise à l'écrit dont il fût l'acteur n'est certainement pas étrangère à l'érection de cette figure en modèle. Perdiguier ne fut pas l'instigateur d'une tradition de l'écrit dans le compagnonnage, sa pratique existe déjà mais elle reste gérée par la communauté en son sein. En diffusant ses écrits, prônant la réconciliation des Devoirs en même temps qu'ils formulent leurs divisions, il mit la société compagnonnique de cette époque en face d'elle-même, dans le sens où elle se voyait exposée, représentée au dehors, ce qui occasionna de nombreux remous. La portée de ce passage à l'écrit dépasse ce seul constat; il implique un changement foncier de l'évolution du Compagnonnage, une mutation de son paradigme de fond: une réforme. Jack Goody⁵⁵ distingue l'oral de l'écrit à partir de la fixité de ce dernier. A la différence de l'oralité qui permet la re-création d'un récit de par l'absence d'un étalon à partir duquel les auditeurs peuvent déterminer ce qui relève du vrai ou du faux, l'écriture permet, de par le travail de copie, de répétition qu'elle implique, une transmission de la culture qui est aussi « développement cumulatif »⁵⁶. Autrement dit le texte, l'écrit, constitue un point de départ, une base tangible sur laquelle construire et non seulement répéter, en même temps qu'il fait exister son propos en dehors de l'individu qui le produit et de ceux qui le reçoivent. « L'écriture amène, entre autres, une spatialisation du langage et lui confère une dimension atemporelle, ce qui permet de soumettre un discours (...) à une manipulation plus importante et plus dégagée du contexte originel »⁵⁷. L'écrit extrait donc sa matière de son contexte de production, ce qui tend à lui donner une portée générale et une valeur atemporelle. La formulation des idées de Perdiguier et la fixation de celles-ci ont constitué un tournant dans l'histoire du Compagnonnage: la mise à l'écrit des réformes du compagnonnage a certainement participé à leur réalisation, les a en tous cas rendues possibles, ce qui engagea dès lors une redéfinition de cette société, fondée sur des valeurs qui ont gagné avec le texte un caractère « authentique ».

55 J. Goody, 1977.

56 *Ibid*, p.45.

57 *Ibid*, p. 47.

II) Traces du passé et inscription dans le temps: le présent de l'Union

Aujourd'hui l'apprentissage de cette histoire fait partie du programme d'enseignement dispensé par les Compagnons de l'Union. Lors des échanges que j'ai eu avec les membres de cette société, les figures mythiques de Salomon, Jacques et Soubise étaient régulièrement évoquées, de même que celle d'Agricol Perdiguier, présenté comme fondateur de l'Union. Ces références illustrent bien un fait particulier, le mythe et l'histoire sont compris en bloc, constituent indistinctement un passé dont le compagnonnage, et celui de l'Union, est héritier. Il est un tout cohérent qui fait sens pour les membres de la communauté, que sa véracité soit établie par l'histoire ou non importe peu. Nous pouvons lire l'impact de ce passé sur trois plans: il fait oeuvre de fondation, de filiation et de mémoire. En ce sens l'histoire du compagnonnage peut être comprise dans son ensemble comme un mythe qui « rassemble un groupe d'hommes autour d'un même ordre du monde et d'une même conception de l'existence »⁵⁸.

Nous pouvons observer l'influence très forte du mythe et des événements légendaires sur la structure du compagnonnage; il détermine l'ordre du monde compagnonnique, qui y trouve matière à définir les normes, les codes et le « vivre » compagnonnique, mais aussi un univers symbolique, des valeurs, qui trouvent leur expression dans les pratiques qui rythment la vie du Compagnon, dont nous traiterons dans la partie qui suit. Ainsi la distinction des trois états qui ponctuent le chemin du Compagnon en devenir, les couleurs, codes, émanent de ce passé commun et se légitiment en lui. Plus encore l'assassinat d'Hiram met en scène de façon allégorique la distinction foncière qui existe entre les ouvriers Compagnons et les autres, mettant en exergue une valeur du travail bien fait, la belle ouvrage, et plus encore fustigeant les mauvais ouvriers, sans amour de leur métier, sans prétention au perfectionnement de leur art, et au travers de celui-ci d'eux-même; des individus qu'il faut savoir distinguer des autres, éprouver, au

58 E. Desveaux, 2004, « mythe » *in* Bonte, Izard, p. 499.

cours d'un chemin qui est initiation. Peut-être peut on voir au travers de l'histoire de Marie-Madeleine, comme François Icher qui s'inspire des réflexions de Jean Bernard, fondateur de l'Association Ouvrière, la démonstration que « le travail et l'étude permettent de transformer la matière brute en la débarrassant de ses impuretés pour devenir un élément tendant vers la perfection »⁵⁹, adage en quelque sorte, du parcours compagnonique.

L'Union trouve plus précisément un principe organisateur et structurant dans le recours à la figure d'Agricol Perdiguier. L'impact de sa pensée se lit clairement à l'Union qui exprime ouvertement sa référence à l'« esprit du Compagnonnage » qu'il défend. Il représente un idéal de compagnon, en ce qu'il détermina un idéal compagnonique qui reste aujourd'hui très prégnant à l'Union, cherchant implicitement à le réaliser dans ses règles et son fonctionnement, à l'incarner au travers de ses membres. C'est sur ce plan que l'effet de l'histoire sur le compagnonnage de l'Union est le plus frappant. L'esprit de conciliation des Devoirs qui l'anime depuis sa création, sur les bases d'un refus des affrontements stériles qui opposaient les membres des différents rites, est toujours d'actualité bien que la situation ne soit plus du tout la même. Des rivalités existent encore entre les différentes sociétés compagnoniques, qui rendent difficile, par exemple, l'organisation de manifestations communes. C'est que chacun revendique la légitimité de son compagnonnage, son authenticité, fondée dans tous les cas sur l'ancienneté des pratiques ou l'autorité de la tradition. L'Union fonde cette légitimité dans la pensée de Perdiguier qui prône des valeurs humanistes d'égalité et de fraternité sans distinctions. Ainsi les membres de ce compagnonnage peuvent déplorer la division entre les métiers, parfois très marquée⁶⁰, et les autres revendiquer cette différenciation (au niveau des rites, des couleurs etc.) qui donne à l'individu une identité de métier en plus de son identité compagnonique, en même temps que de s'étonner du fait qu'il n'en soit pas ainsi à l'Union.

La pensée de Perdiguier a donc un impact très fort sur l'Union, en faisant office de fondation idéologique. Nous pouvons ajouter à ce premier constat une seconde lecture des termes dans lesquels le passé se lit et structure le présent,

⁵⁹ Icher, 1995, p. 24-25.

⁶⁰ Un ancien aspirant maçon de l'Association me racontait qu'une fois non seulement les maçons n'étaient pas admis à manger à la table des charpentiers, mais qu'en plus ils étaient séparés par un rideau opaque dans la même salle.

inextricablement liée à la première. Il fait également office de généalogie, ce qui a pour effet d'inscrire les individus qui sont membres de cette communauté dans une filiation. En cela, le passé, légendaire et historique est un réservoir de sens pour l'individu, qui peut y puiser les ressources nécessaires à l'adoption d'une certaine philosophie de vie, qui se décline au travers de ses comportements, et ainsi la fonder en légitimité. « Il y a dans toute généalogie une volonté de se référer à un modèle archétypique dans lequel je vais pouvoir me reconnaître, ou vers lequel je vais pouvoir concentrer mes efforts et la quête de mon identité »⁶¹. Il y a ici identification de l'individu qui reconnaît la valeur des enseignements transmis et qui se reconnaît comme porteur de ceux-ci. Cela implique l'adoption d'une ligne de conduite et l'inscription dans une lignée que l'on peut alors qualifier de « croyante », reprenant l'acception de Danièle Hervieu-Léger. Celle-ci fédère les individus et participe à la création de la communauté en tant que telle, en ce que « la possibilité qu'un groupe humain (aussi bien qu'un individu) se reconnaisse comme partie d'une lignée dépend en effet, au moins pour une part, de références au passé et des souvenirs qu'il a conscience de partager avec d'autres, et qu'il se sent responsable de transmettre à son tour »⁶².

Transmission d'une histoire, le partage du passé ne s'identifie pas uniquement au travers de son enseignement, il se réalise également au travers de moments, événements qui sont actes de mémoire et qui participent à la création, perpétuation dans le présent de cette histoire. Ces espaces-temps sont des pratiques proprement compagnonniques: ainsi en est-il du pèlerinage de la Sainte-Baume qui se réfère à la « sainte patronne » de tous les compagnons, expérience qui fait le compagnon, et ce d'autant plus qu'il y fait frapper ses couleurs. Cet événement est important au sein de l'Union: une épouse de compagnon me raconta que la Cayenne de Montauban organisa pendant longtemps le déplacement en groupe, prévoyant un minibus permettant d'emmener les aspirants et compagnons désireux de se rendre sur le lieu de pèlerinage, accompagnés éventuellement de leurs épouses. Un compagnon de la Cayenne me confia également qu'il « se passe toujours quelque chose de fort » à cette occasion, avis que son épouse, présente à ses côtés à ce moment-là, partagea. Un autre acte de mémoire rituel est pour les

61 B. Jay, 1995 in J. Gayon, J. J. Wunenburger, p. 280.

62 D. Hervieu-Léger, 1993, p. 177.

compagnons de se rendre sur la tombe d'Agricol Perdiguier à la Toussaint afin d'honorer, justement, sa mémoire. Enfin nous pouvons identifier un dernier acte dont la dimension commémorative est particulière: il s'agit des fêtes de Cayennes qui célèbrent la création de celles-ci. Ainsi le passé s'incarne dans des pratiques du compagnonnage, et plus particulièrement dans celles de l'Union qui commémore alors sa propre histoire.

C'est une dernière particularité du compagnonnage de l'Union face à l'histoire: elle est réinvestie par ce compagnonnage singulier qui, en quelque sorte, la reconstruit rétrospectivement et la perpétue au travers des pratiques, valeurs et de la philosophie qui est la sienne. Il y a l'histoire du compagnonnage et celle de l'Union, et bien que celles-ci soit comprises, c'est à dire pensées, intégrées par les individus, dans leur unité, la seconde détermine plus fortement l'existence et la réalisation de la communauté, au travers de l'investissement des individus d'une identité héritée et de son organisation interne.

Pour conclure cette première partie nous pouvons dire que la réalité que nous avons observée dans le présent et dont nous allons rendre compte plus en détail dans la partie qui suit ne peut s'envisager et se comprendre sans le détour par le passé, l'histoire, que nous venons d'effectuer. En premier lieu cet examen s'est imposé en ce que les acteurs de l'Union y font référence, indiquant ainsi l'importance du rôle qu'il joue. Sa connaissance est donc également nécessaire au chercheur qui étudie le compagnonnage de l'Union, ne devant pas être ignorant de ce passé tellement significatif lors de ses échanges avec les compagnons. Enfin, et ce point me paraît important, il donne au lecteur « profane » des clefs de compréhension du phénomène compagnonnique, en ce qu'il met en lumière les développements du compagnonnage et les relations de cause à effets de certains événements (je pense ici notamment aux luttes internes au compagnonnage qui créèrent chez Perdiguier une forte volonté de réforme), constituant un tout cohérent qui donne du sens au phénomène compagnonnique tel qu'il se réalise, et

ce surtout à l'Union. Nous avons dégagé de l'aperçu historique que nous avons restitué que ce compagnonnage émerge de son histoire et s'y réfère sur trois plans qui correspondent chacun à un niveau différent de sa réalisation. Le mythe, en ce qu'il détermine un ordre du monde, et les idées d'Agricol Perdiguier, constituent les **fondations** de ce compagnonnage, ce qui implique dans le présent **une forme particulière**, basée sur des valeurs, qui se veut expression de l'idéal d'égalité entre compagnons défendu par celui qui porte le nom d'« Avignonnais la Vertu ». L'histoire du compagnonnage fait ensuite œuvre de **filiation**, offre aux individus la possibilité de s'inscrire dans une généalogie, ce qui crée **une identité** et motive **un engagement particulier**. Le passé fait également office de **mémoire**, engendrant des pratiques particulières qui sont des espaces-temps au sein desquels ce compagnonnage se réalise. L'importance de la référence au passé de l'Union Compagnonnique que nous venons d'analyser se retrouvera tout au long de notre développement. Cette histoire nous apporte d'ores et déjà des éléments de réponse à l'énigme de la perpétuation de cette forme sociale singulière soulevée par Emile Coornaert: en ce qu'elle « parle », en tant que « langage symbolique original » à des individus qui se reconnaissent en l'univers symbolique et sémantique qu'elle déploie, les fédère autour d'une même conception du monde et de l'existence qui se réalise par des actes de mémoire, elle se perpétue elle-même dans le cadre d'action, de vie et de pensée qu'elle propose et inscrit dans le réel.

Deuxième partie

L'Union Compagnonnique des Devoirs Unis, un compagnonnage original

« La réalité historique ne connaît que des compagnonnages »⁶³.

Fortement marquée par la pensée d'Agricol Perdiguier, l'Union se présente comme une réalisation des aspirations de cette figure du Compagnonnage. Nous pouvons en ce sens affirmer qu'elle repose et défend des valeurs, se développe sur le « terreau » d'une idéologie comprise par les individus qui la constituent comme *le* Compagnonnage, c'est-à-dire un état d'esprit et une philosophie particulière. L'idéal de fraternité entre les membres est partagé par les trois compagnonnages qui soutiennent chacun la dimension bénéfique et nécessaire de la solidarité et de l'aide mutuelle. La réalisation de ce principe se manifeste au travers des structures d'accueil mises en place, d'un réseau de solidarités inter-individuelles dont disposent les Compagnons en devenir: le temps de leur formation initiale les jeunes sont hébergés, nourris, suivis, encadrés; lors de leur formation compagnonnique, qui prend la forme du Tour de France, les futurs Compagnons sont accueillis, placés, guidés. Nous allons voir le détail de cette organisation. Mais nous l'avons évoqué dès l'introduction, l'Union Compagnonnique ne se définit pas exclusivement par cette seule caractéristique qui distingue les compagnonnages des autres instances de formation. Deux autres valeurs sont fortement défendues par les acteurs avec lesquels j'ai été amenée à échanger: l'égalité et la liberté. La première est peut-être la plus évidente en ce qu'elle figure

63 E. Coornaert, 1965, p. 228.

au premier plan des propositions de Perdiguier, prévoyant l'abolition des corporatismes sujets à discordes au sein du Compagnonnage et l'abandon des qualificatifs distincts qui séparent et hiérarchisent les travailleurs oeuvrant sur les échafaudages (« Coteries ») et les autres, travaillant au sol ou à l'atelier (« Pays »). L'idée de liberté est plus difficilement identifiable en ce qu'elle se manifeste de façon plus subtile, et est plutôt formulée par les individus en termes de « non-obligation ».

Fortement marquée par une pensée que l'on peut assimiler à une idéologie, l'Union se distingue en cela des deux autres compagnonnages dans un premier temps. Son nom lui-même n'en est-il pas révélateur? Les trois compagnonnages actuels ont le statut d'association défini par la loi de 1901, ces groupements sociaux particuliers ont donc une définition légale qui les inscrit dans un cadre juridique et social. L'Association et la Fédération, créées nous l'avons vu au cours du XXème siècle, se qualifient en premier lieu à partir de ce critère légal, de par la reprise de sa terminologie. Ce mouvement d'adoption des critères d'identification, puisqu'il s'agit ici du choix d'un nom, doit peut-être se comprendre par une volonté de légitimité de ces compagnonnages, devenue nécessaire suite à la redéfinition de la catégorie des « sociétés secrètes » sous le gouvernement du Maréchal Pétain qui y inclut compagnonnage et franc-maçonnerie. Toujours est-il que cette qualification donne une dimension objective à ces groupements, « froide » en ce qu'elle renvoie en premier lieu⁶⁴ à une idée de structure formelle fixe, l'identifie en tant qu'organisme social. Le nom de l'Union est quant à lui spontanément évocateur d'un mouvement qui est rencontre, lien, conjugaison, sous-tend les idées que nous avons évoquées précédemment bien plus qu'il n'indique un statut juridique. Cette caractéristique semble ici encore distinguer ce compagnonnage des deux autres, en ce qu'il se définit par les aspirations qui sont les siennes, les actions qu'il effectue dans ce but, et non un critère déterminé de l'extérieur, légal, qui occulte la dynamique interne qui anime le groupe. Cela s'explique également par une autre différence que présente ce groupe par rapport aux deux autres: l'Union est le seul compagnonnage qui n'est pas reconnu

64 Car les idées d'association et de fédération renvoient également à une dimension d'union, de lien, de solidarité. Simplement, à la différence d'« union » ces deux termes correspondent également à une dénomination administrative.

d'« utilité publique », en ce qu'il n'est pas engagé dans la formation professionnelle à proprement parler, et ne se présente donc pas comme un « partenaire de l'Etat ». Mais cette idée n'est qu'une simple observation qui peut introduire et illustrer le propos qui va suivre. Il convient maintenant d'aborder dans le détail l'Union, sa forme, sa structure, ses particularités, afin de mettre en lumière plus précisément la pluralité des compagnonnages.

I) L'Union Compagnonnique

Forme et structure

Créée en 1889 l'Union Compagnonnique des Devoirs Unis du Tour de France est à la fois la plus ancienne et la plus petite des trois formations compagnonniques. Son siège social, qui se trouvait à sa création à Lyon, se tient aujourd'hui à Versailles, dans la Maison des Musiciens Italiens⁶⁵ depuis 1989. Cette société compte vingt-cinq Cayennes sur le territoire suisse et français, en Belgique également depuis peu. L'Union dispose d'une organisation administrative autonome et transparente: un bureau composé d'un président élu pour cinq ans, d'un vice-président, d'un secrétaire général et d'un trésorier. Un membre de l'Union est également désigné pour s'occuper du journal *Compagnonnage* qui paraît tous les trois mois. Cette association est en réalité une fédération d'associations, chaque Cayenne en étant une à elle seule. Les décisions prises à Versailles ne concernent donc en aucun cas l'organisation des sections locales qui sont « souveraines » selon les termes de l'un de mes interlocuteurs. Ainsi certaines pratiques ou usages peuvent varier d'une Cayenne à l'autre, lors des fêtes notamment. A la Cayenne de Vernègue le Rouleur déclara que toute photo ou vidéo de la chaîne d'alliance était interdite, alors que les Compagnons de Montauban me dirent qu'ils ne faisaient pas cas de cela chez eux. Les décisions

⁶⁵ Monument du XVII^{ème} siècle, rénové en partie par les compagnons de l'Union. Plus de détails sur la page consacrée à la Cayenne de Lyon sur le site de l'UCDDU: ucddu.free.fr.

prises au siège de la présidence concernent l'Union dans son ensemble, et c'est en ce lieu que se déroulent les différents votes, auquel tous les Compagnons sont incités à participer. Parmi ceux-ci figurent les élections des représentants nationaux, ainsi que d'éventuelles décisions qui engagent une transformation de la société; parmi elles la question de l'entrée des femmes à l'Union. Nous y reviendrons, c'est également ici une différence majeure de ce compagnonnage d'avec les autres qui acceptent et comptent désormais un nombre croissant de femmes dans leurs rangs. Pour autant la question n'est pas simple et c'est pourquoi nous y accorderons un paragraphe dans cette partie. Les décisions doivent être adoptées au trois quart des votants, particularité des modes de prise de décisions qui n'engagent pas la majorité sans pour autant requérir l'unanimité. D'après l'un de mes interlocuteurs, les Compagnons de l'Union seraient au nombre de 800. On peut effectivement penser que ce chiffre approche de la réalité, compte tenu du nombre de Cayennes et de l'effectif moyen des membres de chacune d'elles (qui connaissent parfois de grosses disparités), bien que cela ne puisse être attesté.

Aucun des membres de l'administration ne sont salariés, contrairement ici encore aux deux autres groupements compagnonniques. L'Union, aussi bien au niveau national que local, « tourne » donc sur la base du bénévolat et l'engagement de ses membres. Ce fait s'explique par un premier point qui est celui des financements et de l'aide perçus. N'étant pas reconnue d'utilité publique ni engagée dans la formation à proprement parler, l'Union ne peut pas prétendre recevoir autant de subventions de la part de l'Etat que la Fédération ou l'Association. Elle fonctionne essentiellement grâce à la cotisation de ses membres, au règlement des repas lors des fêtes de Cayenne, aux abonnements au journal de l'Union et aux dons. Beaucoup de mes interlocuteurs m'ont indiqué les difficultés que représente une telle situation: l'absence de personnes fixes qui seraient salariées, les Compagnons de l'Union exerçant leur métier pour subvenir à leurs besoins, ne permet pas le développement rapide de moyens de communication au public, ou bien la mise en place de cours structurés par un programme qui serait celui de toutes les Cayennes. Le site internet de l'Union a ouvert il y a peu et est géré par quelques Compagnons qui y investissent un peu de leur temps, mais il serait selon beaucoup perfectible. C'est surtout par rapport au

recrutement que les difficultés de communication posent problème, car l'Union est et reste très peu connue, aussi bien des profanes que des autres Compagnons d'ailleurs. Ces propos sont cependant rapidement pondérés par un autre type de discours, et ce par les mêmes personnes. C'est que le fait que l'Union ne fasse pas tellement parler d'elle permet de la maintenir à des effectifs acceptables au vu de sa structure. S'il y avait plus de jeunes à postuler, il faudrait en envisager une refonte et renouveler une organisation administrative et matérielle qui serait alors insuffisante. Ainsi l'enjeu de la visibilité de l'Union est avant tout basé sur une recherche d'équilibre, entre une publicité suffisante à un renouvellement des effectifs et une discrétion permettant le maintien de sa forme actuelle.

II) Description d'une Cayenne type: membres et règles, fonctionnement interne

Les Cayennes sont les sièges des Compagnons implantés dans une ville. Cependant ces structures ne sont pas limitées aux seuls Compagnons de la ville, la Cayenne de Montauban regroupe des Compagnons établis sur l'ensemble de la région Midi-Pyrénées. Chaque Cayenne connaît une organisation interne administrative: un président, un vice-président, un trésorier et un secrétaire sont désignés par un vote des Compagnons chaque année. En parallèle certains membres exercent des activités proprement compagnonniques: un Rouleur, ou Rôleur, est également désigné, il dirige la plupart des événements compagnonniques, veille par exemple au bon déroulement de la fête de sa Cayenne. Le siège de l'Union Compagnonnique à Montauban se trouve dans la vieille ville, dans une maison ancienne que les Compagnons ont, et le continuent, réhabilité. Le lieu est assez petit, les chambres ne peuvent accueillir qu'un nombre restreint de personnes, on n'y trouve pas d'atelier. Seul le musée, une pièce commune, une petite cuisine et la salle de réunion compagnonnique composent la Cayenne⁶⁶. J'ai recueilli plusieurs chiffres sur le nombre de Compagnons de la

66 Voir le plan en annexe.

Cayenne: quarante, quarante-cinq, cinquante. Ces écarts peuvent peut-être s'expliquer par la difficulté à déterminer les Compagnons toujours actifs de ceux qui sont considérés comme des « anciens ». Trouver une explication certaine aux différences de chiffres n'est pas évident, nous prendrons donc celui avancé par le Président qui est de quarante. Parmi eux un quart sont des compagnons finis, huit portent les joints (d'autres seraient en train de faire la démarche). A leurs côtés quatre Aspirants, dix Sociétaires et quatre postulants évoluent à Montauban. Au moment de mon étude, deux Aspirants sur le Tour étaient accueillis à la Cayenne.

Fait également partie de la Cayenne une Mère ou Dame-Hotesse⁶⁷, en principe du moins car certaines sections n'en ont pas. Ce personnage féminin, le seul admis encore à l'Union, est tout comme les compagnons initié en partie, lors d'une cérémonie nommée « intronisation ». Elle reçoit à cette occasion un nom formé sur le même modèle que celui des compagnons, particularité de l'Union, et une couleur blanche. La Mère est à l'honneur lors de chaque fête, est un personnage très respecté en ce qu'elle applique et incarne la Règle lors des événements compagnonniques. Ainsi au cours d'un repas de la fête de Cayenne à laquelle je participai, m'étant assise à table avec les compagnons et ayant en conséquence ôté ma veste, j'entendis avec surprise le Rouleur déclarer « La Mère autorise à enlever la veste » et les compagnons de répliquer « Merci la Mère », avant de s'exécuter. Un peu confuse, je demandai s'il était grave que je l'aie déjà fait. On me répondit que non, que ça n'avait pas trop d'importance, mais que théoriquement tous les présents doivent se plier aux règles compagnonniques⁶⁸. La Mère joue donc un rôle dans le déroulement des événements compagnonniques. Les avis sont cependant partagés sur la présence de cette figure du compagnonnage. Certains, les plus « pragmatiques » ou critiques si j'ose dire, considèrent la présence de la Mère comme une persistance d'un trait historique qui n'a plus réellement d'utilité au sein du compagnonnage: « A la base c'est une aubergiste, à l'heure actuelle elle n'occupe plus du tout cette fonction ». Il faut ici préciser que la Mère de l'Union n'est pas la même que celle de l'Association, appelée d'ailleurs « *notre Mère* ». Celle-ci exerce toujours une fonction proche de

67 Pour pousser un peu plus loin la connaissance de ces figures particulières du compagnonnage je renvoie aux travaux portant sur celles-ci en particulier.

68 Nous reviendrons sur ce point dans le passage consacré en partie III aux fêtes.

celle qui était la sienne au temps des premiers Tours de France. Intendante salariée, tout comme le Prévôt qui occupe le poste de gestion de la Maison, elle gère tout ce qui relève des conditions matérielles d'existence des jeunes au sein des structures d'accueil. Son rôle dépasse cependant une seule fonction d'ordre « pratique » et le rôle qu'elle tient relève aussi d'un accompagnement moral, voire même d'un soutien affectif⁶⁹. Elle tient donc une place que les compagnons ne peuvent occuper, en ce qu'elle n'est pas sur le même plan de relations aux membres, dans la même dynamique que ceux-ci, car elle n'a pas le statut passé, présent ou futur des individus engagés sur la voie compagnonnique. Mais cette implication dans le monde compagnonnique est à relativiser dans le cas de l'Association en ce que cette société ne requiert pas d'elle une connaissance préalable du « milieu ». Bien entendu, cette qualité est préférable, mais la personne qui prétend à ce que l'on peut alors nommer ce « poste » peut tout ignorer de la valeur évoquée plus haut et de l'importance, supposée du moins, que revêt le fait d'incarner la Mère. A l'Union, la Mère occupe une place centrale et la valeur de cette figure est hautement symbolique. La conception de ce membre de la Cayenne, assimilé à la reine des abeilles, comme « centre de la ruche », et donc « élément » fédérateur, est la plus largement partagée par les membres de l'Union. Elle doit absolument dans le cas de ce compagnonnage être au préalable proche de ce monde, en avoir une certaine connaissance, et ce sont les épouses de compagnons qui ont la préférence des membres de l'Union pour l'occupation de ce poste. Il s'agit presque d'une condition *sine qua non*. Son rôle de soutien est également souvent évoqué par mes interlocuteurs, à des degrés divers en fonction des individus, certains reconnaissant en la Mère une fiabilité à toute épreuve « en cas de coup dur », d'autres insistant même sur des qualités d'ordre affectif, entretenant alors avec cette « personne-symbole » une relation unique et particulière.

Les semaines s'organisent de la façon suivante: les jeunes, salariés en entreprise, travaillent les jours en semaine et ont, à la Cayenne de Montauban, soit des cours du soir, soit le samedi. Cet emploi du temps diffère d'une Cayenne à une

⁶⁹ Je renvoie ici à l'ouvrage de Nicolas Adell-Gombert (2008) qui consacre une partie à l'approche de cette figure du compagnonnage.

autre, un aspirant venu de Brive-la-Gaillarde me disait avoir cours trois soirs par semaine en plus du samedi. Il varie également en fonction de la disponibilité des compagnons: eux-mêmes chefs d'entreprise ou à des postes à responsabilité, ils doivent prendre sur leur temps libre pour dispenser leurs connaissances. Par ailleurs, la Cayenne ne disposant pas d'ateliers (ce qui serait de toute façon difficilement réalisable au niveau structurel étant donné la quantité de métiers représentés), les lieux de transmission du savoir semblent être les entreprises dans lesquelles le jeune travaille, et bien souvent c'est là qu'ils « taillent ». Un compagnon charpentier de la Cayenne m'indiqua tout de même qu'il(s) dispensai(en)t des cours de trait dans la pièce principale, mais jamais de cours pratiques. Éventuellement, ils peuvent également donner des cours de français, de mathématiques surtout car le niveau des arrivants est souvent insuffisant, et de ce que désirent les jeunes, sans pour autant que les compagnons veuillent se substituer à l'éducation nationale. Le « reste » des connaissances transmises sont proprement compagnonniques, dont je ne connais évidemment pas le contenu si ce n'est l'apprentissage de symboliques et de codes, ainsi que du passé légendaire et historique de l'Union comme nous l'avons indiqué dans notre partie précédente. Il y a donc un encadrement du travail pratique bien que les compagnons de l'Union ne dispensent pas de cours dans le cadre de formations initiales, ainsi qu'un espace-temps consacré exclusivement à la « vie compagnonnique ». Certains événements réguliers, enfin, rythment la vie d'une Cayenne: en plus des fêtes annuelles, un « repas des jeunes » a lieu à Montauban tous les trois mois, le premier jeudi. Tous les membres y sont conviés, c'est à dire les Anciens, compagnons, aspirants, sociétaires et postulants, ainsi que la Mère.

III) Description du parcours d'un entrant à l'Union, les étapes du devenir compagnonnique

Je retracerai ici le parcours d'entrée dans l'Union sur la base du récit que

m'en ont fait les Compagnons de Montauban, ceux qui « font passer » les jeunes, vu en quelque sorte de l'intérieur. Mais avant cela comment arrive-t-on à l'Union? Nos observations vont dans le sens du constat établi par Annie Guédez, dans la grande majorité des cas, les individus y arrivent « par hasard »⁷⁰. C'est souvent une rencontre qui détermine une prise ou une re-prise de contact des individus avec le compagnonnage. Un compagnon cuisinier de Montauban me raconta que l'un de ses professeurs était compagnon à l'Union et qu'il l'engageait à « aller voir », pensant que cette structure lui plairait. Ce fût pour lui une « révélation » et il choisit dès lors d'intégrer le compagnonnage. Un sociétaire couvreur de la Cayenne de Brive-la-Gaillarde m'expliqua quant à lui que c'est par curiosité qu'il s'était rendu au centre de formation de l'Union qui se trouve dans cette ville, et que ça lui avait plu. Le recrutement s'effectue également par le bouche à oreilles. Ce sociétaire, par exemple, a un frère détenteur de la même formation que lui et qui souhaite à son tour intégrer l'Union. Beaucoup des « moins jeunes » qui arrivent dans ce groupement ont cherché au préalable, dans leur jeunesse le plus souvent, à prendre contact avec le compagnonnage. Un pays de Montauban, maçon, était entré à l'Association à dix-sept ans mais en était ressorti deux jours après car, selon ses dires, ce n'était pas pour lui. Ce n'est qu'une vingtaine d'années plus tard qu'il apprit la possibilité offerte par l'Union d'accéder à la formation compagnonnique à un âge qui dépasse le seuil toléré par les deux autres groupements, de l'un de ses camarades de l'époque avec lequel il avait intégré une première fois le compagnonnage et qui, lui, y était resté. Un autre compagnon, joaillier, originaire du sud de la France, a pas mal voyagé au travers du pays et s'arrêta un jour au siège de l'Association à Paris pour s'enquérir de la possibilité qu'il avait d'intégrer les rangs du compagnonnage. On lui avait alors répondu que son métier n'était pas représenté, ni admis au nombre des professions compagnonniques. Certaines entrées sont donc également « ratées », de par une mauvaise orientation ou bien par un manque de connaissance du compagnonnage dans sa diversité, du grand public, et des compagnons eux-mêmes.

Quel que soit l'âge auquel un individu prétend intégrer l'Union le parcours est le même. Il faut venir voir les compagnons à la Cayenne, puis constituer un

70 A. Guédez, 1994, p. 21.

dossier avec un *curriculum vitae* et une lettre de motivation qui sera traité par la partie administrative de la Cayenne que nous avons précisée plus haut. Les délais de réponse sont assez courts, un mois, contrairement au moment où le pays maçon dont nous venons d'évoquer le parcours avait fait la démarche, attendant huit ou neuf mois, ce qui lui avait d'ailleurs donné l'impression que c'était perdu. Plus de risque de départ du (pré-)postulant entre-temps donc. Il est ensuite reçu dans la Cayenne, « au milieu des chefs d'œuvre, ils ont donc une pression énorme »⁷¹. C'est une première épreuve de la volonté de celui qui veut entrer, auquel « on ne veut pas fermer la porte, mais on ne l'ouvre pas non plus. Ce qu'on attend, c'est qu'il la pousse, qu'il mette le pied, qu'il veuille rentrer »⁷². Il s'agit aussi là de déterminer la qualité du travailleur. Je demandais à un compagnon de la Cayenne lors de mon premier contact avec le terrain comment ça se passait, s'il y avait une épreuve pratique. Devant sa réponse négative, étonnée, je lui demandais alors en quoi consistait cette évaluation: « oh ben en discutant du métier on voit bien, on voit bien la connaissance qu'il en a et ses capacités ». Observation du potentiel pratique et de la détermination interne donc, au terme de laquelle la majorité des jeunes sont acceptés. Les compagnons se chargent alors de les placer dans une entreprise, qui n'est pas nécessairement celle d'un compagnon. Certaines, lorsqu'il y a eu des problèmes, une éventuelle exploitation du jeune ou un non-respect des normes de sécurité entre autres, sont marquées d'un « interdit de boutique »⁷³, terme déjà usité au Moyen-Age. Une fois acceptés et placés les jeunes deviennent postulants, assistent aux cours théoriques dispensés au sein des Cayennes, mais non à ceux réservés aux initiés. Ce stade est propre à l'Union et désigne un statut d'observateur de l'institution, de son fonctionnement, de ce que l'on pourrait appeler son « état d'esprit », de ses membres, en même temps que celui d'observé par ces derniers. Cette période de six mois (parfois, exceptionnellement, plus, sur décision des Compagnons) constitue une sorte de sas entre le monde social et le monde compagnonnique, au terme de laquelle le postulant, s'il le souhaite et si les

71 Ce même compagnon de la Cayenne de Montauban, semblant évoquer à la fois son ressenti à ce moment et la pression qu'il exerce aujourd'hui sur les nouveaux arrivants.

72 *Idem*.

73 Je n'ai pas eu l'occasion d'entendre ce terme très fréquemment dans la bouche de mes interlocuteurs, je ne sais donc pas très bien s'il est d'usage ou bien si cet emploi participait au moment de l'échange du jeu de mystère que les compagnons entretiennent avec les profanes, signifiant une distinction par l'emploi de mots spécifiques, de comportements particuliers etc.

compagnons y consentent, sera intégré à la communauté. Manifestement rares sont ceux qui choisissent en définitive de ne pas intégrer l'Union, et plus rares encore les cas de volontaires éconduits, ce qui indique l'importance de la volonté de l'individu. A ce stade du devenir compagnonique l'individu participe à la vie de l'association, c'est-à-dire est convié aux réunions. Nulle relation de devoir ne lie le postulant et l'institution.

Le postulant devient ensuite « sociétaire », « apprenti » dans les autres compagnonnages, c'est-à-dire membre de l'association d'un point de vue juridique. A ce stade l'individu n'est pas encore initié au secret compagnonique et ne participe donc pas aux rituels d'admission, de réception ou de pose des joints. Il est cependant déjà membre de la « maison » du compagnonnage et peut commencer son Tour de France pendant cette période. Le sociétaire est dans la perspective de devenir « aspirant », et pour ce faire de « tailler » une pièce de réception; à son acceptation est désigné un parrain, choisi la plupart du temps par le postulant lui-même, ou bien désigné par les compagnons de la Cayenne dont il est membre, qui sera son guide et accompagnateur lors de la réalisation de son chef d'oeuvre. Pour accéder au statut d'aspirant le sociétaire doit également participer à trois fêtes de Cayenne. Lors de celles-ci, il reste en dehors des « temps » compagnoniques, rituels et cérémonies, ce qui lui indique qu'il fait toujours partie du monde profane⁷⁴. Cependant, en tant que membre participant, le sociétaire paye sa cotisation, et ayant été accepté dans le monde compagnonique, il doit se plier aux règles qui sont les siennes, tacites et écrites, dans ce dernier cas le règlement des itinérants affichés dans chaque Cayenne par exemple.

Le statut d'« aspirant » est sanctionné par un rituel appelé « admission », « adoption » à la Fédération et à l'Association. La pièce présentée par le compagnon en devenir est soumise à la « critique », effectuée par trois compagnons du même métier que celui-ci. Tous les Compagnons et Aspirants présents peuvent y assister, et poser également des questions à celui qui présente son travail. Au terme de la critique le sociétaire est fait « aspirant » lors d'un rituel au cours duquel il se voit remettre une couleur, verte à l'Union, et est renommé selon son origine géographique, région, département ou ville. Ce nom est choisit

74 Cf. partie III.

en concertation du futur aspirant et des compagnons, parfois sujet à « bagarres ». Un aspirant originaire de Nantes me racontait ainsi que les compagnons de sa Cayenne voulaient le rebaptiser « Nantais » alors que celui-ci désirait être appelé « Breton ». Il fut fait selon sa volonté mais il dût manifestement pour cela tenir bon sa position. Dès lors l'« aspirant » est initié à une partie du secret, et est appelé par les membres du compagnonnage par ce nouveau nom. Pour devenir compagnon il doit avoir assisté à cinq fêtes de Cayenne et à une intronisation de Mère.

De la même façon, l'individu est fait « compagnon » par un rituel nommé « réception » au cours duquel il présente une deuxième pièce, surpassant la première en virtuosité technique et artistique. Il est initié au secret dans son intégralité, reçoit une autre couleur, rouge à l'Union et ce pour toutes les corporations de métier, et voit son nom géographique complété par un qualificatif, le plus souvent vertu ou trait de caractère de l'individu. Celui-ci n'est nullement choisis par l'individu mais déterminé par les autres, il sanctionne une qualité ou bien plus rarement l'absence de celle-ci, pointée alors dans un but de « redressement » de l'individu. Dans ce cas un bavard sera appelé « la discrétion », un colérique « la sérénité » etc. Le statut de compagnon est l'aboutissement de l'initiation, l'individu est alors pleinement membre de l'institution.

Enfin, le compagnon reçu peut devenir « fini » au cours d'une cérémonie appelée « Finition », organisée suite à la présentation d'une pièce portant le même nom, démontrant des qualités supérieures de maîtrise technique du métier, porteuse également d'une dimension symbolique, illustrant ainsi les enseignements reçus et transmis, gage d'un accomplissement de Compagnon qui correspond allégoriquement à un aboutissement du cheminement de l'individu, tant sur le plan professionnel qu'humain. Ce statut est exceptionnel, et bien que tout Compagnon puisse y prétendre, sept ans au moins après sa réception, seuls certains entreprennent ce travail, la réalisation de ce troisième chef-d'œuvre, que l'on peut qualifier d'ultime.

D'autres distinctions compagnonniques existent, différentes cependant des statuts provisoires que peuvent occuper les Compagnons, fixant un rôle déterminé

à tenir dans la vie d'une Cayenne et le déroulement des activités compagnonniques. Un Compagnon peut porter les joints, anneaux dorés posés lors d'une cérémonie nommée « jointoyage », qui se déroule également à l'occasion des fêtes de Cayenne. Il est autorisé à en faire la demande aux autres Compagnons de sa Cayenne cinq années après sa réception. Ce signe extérieur d'appartenance au compagnonnage engage l'individu à incarner le Devoir, c'est-à-dire à porter et transmettre les valeurs transmises par l'éducation compagnonnique, à en constituer un exemple vivant. L'Union semble être celle des trois sociétés qui comprend dans ses effectifs le plus grand nombre de porteurs de joints, ce qui peut être révélateur de l'importance donnée à l'engagement de l'individu et à la défense des valeurs que prône ce compagnonnage.

IV) Pratiques particulières, loin d'un compagnonnage dit « traditionnel »

Ce groupement se distingue de la Fédération et de l'Association, nous l'avons évoqué dans l'introduction, sur plusieurs points: il ne forme pas les jeunes aux diplômes de CAP ou de BEP et propose une palette de métiers plus large à ceux qui veulent entrer dans le compagnonnage. Le postulant à l'entrée dans ce groupement doit donc être titulaire d'un diplôme et âgé de seize ans minimum. La formation au métier y est donc différente, mais non inexistante, nous l'avons évoqué. D'autres caractéristiques particulières viennent s'ajouter à celles-ci, nous allons les exposer dans les paragraphes qui suivent. Mais auparavant il importe d'aborder une question sur laquelle l'Union se distingue également des deux autres compagnonnages: l'entrée des femmes. Nous ne nous étendrons pas sur ce point qui ne constitue pas l'axe de notre recherche, mais les discussions et propos que nous avons pu saisir lors de notre travail de terrain nous permettent de donner un aperçu du point où en est la question à l'Union.

La question de l'entrée des femmes dans le compagnonnage a été plusieurs

fois soulevée et votée, et toujours refusée. Le site internet de l'Union indique qu'un groupe de compagnons est chargé à l'heure actuelle de réfléchir à la question, qui est toujours en cours de traitement. Les informations récoltées lors de mon travail de terrain me permettent de dire que les avis sont partagés. Certains sont fortement opposés à l'entrée des femmes à l'Union, et même dans le compagnonnage en général. Peut-on y voir une persistance de la vision traditionnelle de la femme qui marqua l'identité compagnonnique pendant longtemps, telle que la formule par exemple Annie Guédez⁷⁵? Les propos de ces réfractaires n'expriment pas, explicitement en tous cas, ces raisons. Ils évoquent plutôt les difficultés que cela poserait, sur un plan structurel d'une part, sur un plan humain d'autre part, en appelant à l'évidence du bon sens. Admettre les femmes dans le compagnonnage de l'Union, sur le Tour de France donc, nécessiterait un réaménagement des Cayennes en chambres séparées, voire même au niveau des lieux communs (toilettes, salles de bain, salles à manger etc.) qui n'est pas envisageable tant il se présente de grande ampleur. Mais le problème que cela pose surtout se situe à un niveau plus humain: mélanger les garçons et les filles risquerait d'occasionner des tensions, de créer des histoires et d'éventuelles rivalités, en un mot de détourner les futurs compagnons de leur devenir, de leur travail, de l'observance d'une discipline et d'un sérieux constitutive de la transmission compagnonnique, nécessaire à l'accomplissement de l'individu engagé dans ce parcours. D'autres sont favorables à l'entrée des femmes dans l'Union, expliquant que le mouvement de mise en place de la parité qui travaille la société actuelle porte naturellement le compagnonnage à s'ouvrir à son tour aux individus de sexe féminin. Un compagnon a d'ailleurs évoqué le fait qu'au cours de l'histoire les travailleuses manuelles ont eu une importance capitale, notamment sur les chantiers des cathédrales. Enfin, certains compagnons sont pour la création d'un compagnonnage féminin, qui s'élaborerait avec l'aide et le soutien de l'Union, pour la mise en place des rites notamment. Cette possibilité semble être l'une des perspectives étudiées par le comité chargé de traiter de la question: celle d'un parrainage de l'Union pour la création d'un nouveau compagnonnage original et inédit⁷⁶.

75 A. Guédez, 1994.

76 Le processus est d'ailleurs en bonne voie, j'ai pu rencontrer lors de la fête de Vernègue quatre

Nous pouvons évoquer en premier lieu dans notre descriptif des particularités distinctives du compagnonnage que nous étudions la limite d'âge jusqu'à laquelle les postulants y sont acceptés, qui a de grandes conséquences sur son fonctionnement interne. Bien que le site internet de l'Union indique que le compagnon doit être reçu avant trente-sept ans, un individu peut chercher à y entrer jusqu'à l'âge de quarante ans, soit bien après l'âge maximum fixé par les deux autres compagnonnages, qui acceptent rarement, exceptionnellement même, après trente ans. Cela signifie donc que bien souvent les postulants dans ce cas de figure ont déjà une situation, parfois une famille, femme et enfants, souvent une entreprise à gérer ou un poste fixe. Le fait d'être ainsi installé semble être problématique pour partir sur le Tour de France, la solution est simple: ils ne sont pas obligés de le faire. Lorsque j'en discutais avec eux, les Compagnons me disaient que ce n'était pas un critère, une étape si importante que cela pour un compagnon en devenir, qu'il y a certains métiers pour lesquels c'est préférable (en cuisine par exemple), en ce que les diverses régions de France peuvent détenir des techniques et savoirs-faire qui leur sont propres, mais que l'expérience nécessaire peut très bien s'obtenir dans le rayon d'une région, sans contraindre alors l'aspirant à des déménagements successifs. Ce cas de figure semble cependant être assez rare. Dès lors il est de même impensable de réunir sous le même toit tous les compagnons en devenir. Alors que je questionnais un pays de Montauban sur ce point, il me dit que la Cayenne de Montauban propose des lits si certains le veulent, qu'ils accueillent ceux qui tournent, mais qu'ensuite le lieu de résidence est libre. La plupart ont leur appartement à Montauban ou à Toulouse. Il poursuivit en me disant que beaucoup ne travaillent pas sur Montauban même et qu'il serait plus handicapant qu'autre chose pour les jeunes de les obliger à résider dans la Cayenne. Il finit par me dire qu'ils sont libres, qu'ils font donc ce qu'ils veulent de leur temps libre, ce qui n'est le plus souvent pas le cas chez les autres compagnons. Libres de faire le Tour de France ou non, de devenir compagnon en étant déjà installé dans la vie adulte, de son lieu de résidence; tous insistèrent

femmes partageant la volonté de fonder une Cayenne. Il faut, pour se faire, qu'elles soient plus nombreuses afin de faire vivre la structure, et plus encore de pérenniser ce compagnonnage nouveau, mais l'idée est lancée et connaît déjà quatre adeptes.

beaucoup sur l'importance de cette valeur, qui garantit aussi celle de leur engagement dans la vie compagnonnique.

Une autre revint souvent à la bouche de mes interlocuteurs: l'égalité. Elle est remarquable en premier lieu par le nom qu'ils se donnent tous entre eux, « pays », réservé dans les deux autres groupements aux travailleurs au sol, dévalués vis-à-vis de ceux qui travaillent sur les échafaudages, en hauteur, appelés « coteries ». Ces différences entre les métiers en terme de valeur semblent persister à l'Association comme à la Fédération, ne pas s'être réduites à une simple dénomination qui aurait perdu de sa valeur négativement distinctive. Un pays charpentier me raconta qu'une fois un compagnon de l'extérieur avait refusé de le reconnaître en tant que tel, parce que membre, pays de l'Union Compagnonnique. Il ajouta d'ailleurs qu'à la création de l'Union cette idée déplut à beaucoup, et qu'il y a toujours des persistance de non-reconnaissance de leur groupement. Ainsi dans la forme au moins ce motif récurrent de rivalités et d'affrontements entre les différents métiers et corps de métiers au sein du compagnonnage, ici au sein d'une « branche » du compagnonnage, a été réduit et rendu obsolète. A cela s'ajoute l'organisation interne qui ne fonctionne pas sur le corporatisme. Un jeune est libre de choisir son parrain dans un corps de métier qui n'est pas le sien. Évidemment, il est préférable qu'il soit du même métier que lui, c'est d'ailleurs une grande majorité des cas, mais le choix est plutôt orienté sur le critère de l'entente entre individus. Les rites de passage aux stades supérieurs d'initiation sont les mêmes, quelle que soit la profession, c'est-à-dire que les critiques réunissent tous les compagnons, les couleurs et la forme du nom sont également communes à tous les membres de l'Union. Ici encore tous furent d'accord sur les avantages que cela procure, notamment une richesse des critiques, et la pertinence des questions posées, par leur caractère simple et évident, souvent occulté par les spécialistes qui regardent le détail, de ceux qui ne savent pas. Professionnels des métiers du bois, des métaux, de bouche etc. se retrouvent sans distinction. De même les cours dispensés par les Compagnons sont adressés à tous les jeunes, quel que soit leur métier. Un pays de la Cayenne me fit part d'une anecdote assez drôle: il dû, alors qu'il était aspirant, assister à un cours qui portait sur la poutre en béton armé. Il n'en était pas franchement enchanté et se demandait bien ce que ça pouvait lui

apporter à lui, bijoutier. Il en ressortit transformé, « je ne regardais plus une poutre en béton armé de la même façon » me dit-il en souriant, il avait vu au-delà du simple procédé technique la complexité de la matière, la précision avec laquelle il faut agencer, mesurer les matériaux, vues posées et résolues des énigmes d'incidents à première vue inexplicables. C'est pour lui un atout majeur dans l'apprentissage d'un métier et dans une ouverture d'esprit personnelle, une découverte des autres féconde. Les Compagnons demandent d'ailleurs aux jeunes d'effectuer des travaux en commun, comme les panneaux présentés à l'exposition des chefs-d'oeuvre dont nous parlerons ensuite, et une maquette de pigeonnier qui demanda le concours de plusieurs métiers différents. Cela assure un premier niveau de cohésion du groupe, nécessaire à la réalisation d'un troisième idéal de fraternité.

V) L'Union et les autres compagnonnages

Dès lors on peut s'interroger sur les rapports qui existent entre l'Union et les autres compagnonnages. Il semble que de façon générale les membres de l'Union soient invités aux événements compagnonniques importants⁷⁷, reconnus donc, en tant que Compagnon. Mais il semble également que leurs rencontres révèlent parfois des persistances des dissensions internes au Compagnonnage, et particulièrement sous la forme nouvelle qu'elles prirent au moment de la création de l'Union par Lucien Blanc. Néanmoins ces résistances à une égale considération des compagnonnages entre eux, phénomène tout de même relativement rare, semblent être surtout le fait des Anciens. Peut-être peut-on également déceler un indice de cela dans un fait que beaucoup de Compagnons que j'ai rencontrés m'ont signalé, parce qu'ils l'avaient eux-même vécu ou parce qu'ils l'avaient entendu dire: l'Association ou la Fédération, lorsqu'elles ne peuvent répondre à une demande d' « entrée », parce qu'elles ne proposent pas de formation au métier du

⁷⁷ Des membres des trois groupements étaient présents lors de la Saint-Joseph à Toulouse.

postulant ou sur des critères tels que l'âge, le fait de posséder déjà une formation initiale et un diplôme, ne signalent pas l'existence d'une troisième possibilité, celle de l'Union. Beaucoup semblent de ce fait arriver « en retard » dans le monde du Compagnonnage, tel que ce fut le cas pour les deux compagnons de la Cayenne dont nous avons exposé les parcours plus haut. Mais ce cas de figure n'est pas le seul. Certains s'intéressent à l'Union de par la philosophie qui semble être la sienne et que nous avons évoqué précédemment. Ainsi beaucoup de « déçus » du compagnonnage sont « récupérés », se « reconvertissent » au sein de ce groupement. Mes interlocuteurs me signalèrent d'ailleurs leur souci de ne pas trop glisser vers cette tendance, qui les poserait comme concurrents officiels des deux autres compagnonnages. Bien évidemment le droit d'entrer n'est pas délivré immédiatement aux anciens aspirants de l'extérieur, il leur faut recommencer du début et passer toutes les étapes d'acceptation au sein de l'Union.

Les membres de l'Union semblent entendre beaucoup de témoignages du même acabit de nouveaux arrivants ou de personnes ayant définitivement abandonné l'idée d'être compagnon. Le fait qu'ils m'en parle tous, et longuement, m'a interpellée. Les liens, relations et échanges semblent être bons avec la Fédération, plus difficiles avec l'Association qui semblent y opposer des résistances. Pour mes interlocuteurs, la transmission des valeurs compagnonniques y est foncièrement différente, et même presque dénaturée. C'est qu'effectivement celles sur lesquelles se fonde l'Union, insistant sur l'égalité entre tous et la liberté d'engagement, ne sont pas premières à l'Association et à la Fédération, idées par lesquelles ce compagnonnage se légitime en tant que tel, tendant à incarner l'idéal défini par Agricola Perdiguer. Cette « liberté » que nous avons été amenés à entendre et à évoquer ici semble être un point d'articulation d'une problématique du compagnonnage, de sa définition, de son identité: signe pour certains d'une dénaturation de ses principes fondateurs et de la forme qu'elle donne à l'encadrement des « jeunes », à écrire alors entre guillemets puisqu'ils ne le sont pas nécessairement; marque pour les autres d'un compagnonnage qui perd en authenticité, ne transmet pas ou dans une moindre mesure les valeurs humaines qu'ils ont érigées en idéal compagnonnique. En réalité ces distinctions placent ces deux types de compagnonnage sur des plans différents, ils forment des types

d'accompagnement particuliers qui ne reposent pas sur les mêmes principes et n'envisagent pas de la même façon le devenir de l'individu. En cela il est difficile d'envisager le compagnonnage dans son unicité.

En contre-point de cet exposé des éventuelles tensions qui peuvent travailler le monde compagnonique actuel il nous faut évoquer les tentatives de rapprochement des différentes sociétés, qui prennent la forme de rassemblements. Ainsi les journées Métiers Passion Avenir qui eurent lieu à l'Isle-sur-Tarn regroupaient les trois familles. Cet événement, en plus d'occasionner la rencontre du public avec les compagnons, permit à ces derniers de se découvrir entre eux, ou du moins d'éprouver leurs différences. Lors du repas je me trouvais entourée de membres des trois sociétés et il fut assez amusant pour moi de constater que les jeunes et compagnons entretenaient parfois des dialogues de sourds, tant leurs différences de langage et de vocabulaire peuvent être accusées⁷⁸. De la même façon un apprenti de l'Association apprit beaucoup sur l'histoire du compagnonnage par un compagnon de la Cayenne de l'Union, ce qui montre ici encore une certaine différence dans la transmission, ainsi de ce qui constitue le compagnonnage dispensé par cette société. Ces manifestations ne sont pas donc uniquement, comme nous allons le voir, une occasion pour le compagnonnage de se définir par rapport au monde profane, mais également un lieu de définition des compagnonnages les uns par rapport aux autres. Bien que restant exceptionnels, ces événements témoignent d'une volonté de rapprochement des compagnonnages, et ce face au public, pas seulement au sein des activités proprement compagnoniques.

En ce que le compagnonnage que nous étudions a procédé à l'union des corps de métier et de leurs attributs, couleurs, rites etc, il s'est éloigné du critère de définition central du compagnonnage qui est celui du métier, pour se positionner sur un plan plus moral ou spirituel, celui des valeurs. Cette caractéristique, qui

⁷⁸ Nous tentons d'en rendre compte dans le lexique en annexe.

rapproche l'Union de la Franc-Maçonnerie en ce qu'elle privilégie une dimension dite « spéculative », peut valoir à ce compagnonnage qu'il ne soit pas reconnu comme tel. L'Union connaît donc un double processus de définition par distinction, d'avec le monde profane et au sein même du monde compagnonnique entendu dans son sens large, c'est-à-dire regroupant les trois « familles ». L'évocation du mythe, le recours à l'histoire que nous avons identifié dans notre première partie comme moyen de légitimation de l'Union, et plus précisément de ses particularités, indique à la fois une posture, qui est idéologique et éthique, et un mouvement, qui est un combat pour la reconnaissance des pairs. Voici la différence foncière entre l'Union et les deux autres groupements: ceux-ci sont compagnons de façon certaine, en partageant tous les attributs que nous avons identifiés en introduction, alors que l'Union n'est pas installée dans cette légitimité. En amont et en aval de cette position s'opère une définition originale, terme à entendre ici dans les deux sens auquel il renvoie, qui a valeur pour les membres de l'Union de critères de reconnaissance et donc de légitimité. En cela le compagnonnage est pluriel. Nous ne pourrions pas ici rendre compte des processus de différenciation des groupes les uns par rapport aux autres⁷⁹ car nous n'avons pas observé l'ensemble des manifestations du compagnonnage dans le réel. Centré sur l'Union, le travail mené ne permet pas de restituer un mouvement de délimitation qui n'est pas univoque. Nous approcherons donc dans la partie qui suit le premier niveau de définition que nous avons identifié plus haut, d'avec le monde profane, qui apporte à l'Union son caractère autonome. Par ailleurs l'organisation structurelle de l'Union, très « lâche » de par le fait qu'elle n'exerce sur l'individu qu'un degré de contrôle relatif, rassemble au sein de ses Cayennes des individus éloignés géographiquement les uns des autres et ayant chacun des activités qui ne leur permet de consacrer qu'une partie de leur temps libre à la vie de leur compagnonnage, nous interroge sur une question qu'Emile Coornaert a déjà soulevée: son maintien. Le développement qui suit nous permettra de mettre en lumière les conditions de la pérennisation de cette forme sociale.

⁷⁹ Car nous avons tendance ici à identifier la Fédération et l'Association comme appartenant à un même groupe. Cela est faux et ces deux compagnonnages se distinguent sur beaucoup de points que nous n'avons malheureusement pu qu'entrevoir. Il reste cependant que le déplacement que nous avons identifié constitue une différence foncière d'avec ces deux groupements.

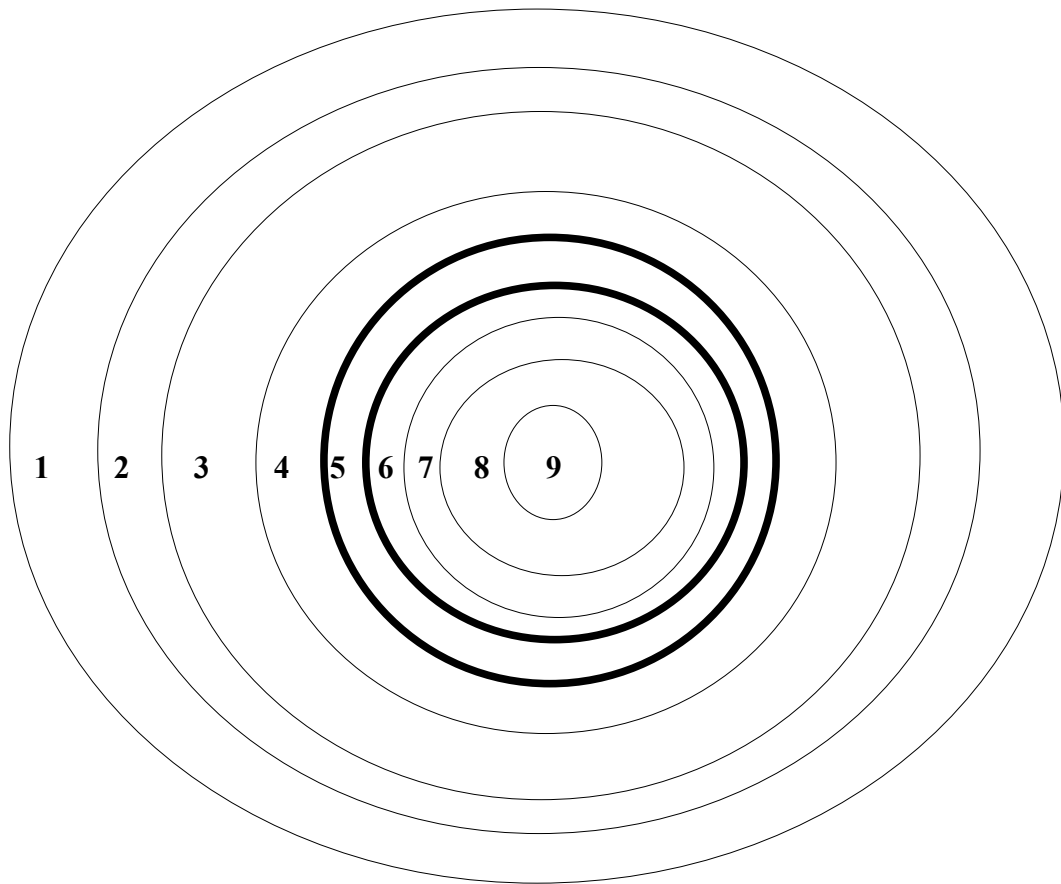
Temps d'arrêt dans notre cheminement, mise en perspectives

Les deux premières parties de notre développement nous ont permis d'établir une base de données factuelles d'une part, de donner quelques éléments de compréhension du phénomène que nous étudions; d'autre part de percevoir avec plus d'acuité le problème posé en introduction et d'y apporter quelques éléments de réponse: celui du maintien de la forme sociale que constitue le Compagnonnage de l'Union. Avec la première partie s'est posée la question de sa pérennité dans le temps, que nous avons laissée en suspens pour examiner la réalité vivante du Compagnonnage dans le présent. Cet abord de l'Union Compagnonnique dans sa spécificité, que nous avons effectué dans la seconde partie, nous a amené une fois encore à la question du maintien du groupe, fait que nous observons et qui est *a priori* énigmatique au vu du caractère « fluctuant » ou « inconsistant » de la structure de l'Union. En effet, cette communauté n'exerce qu'un contrôle relatif sur l'individu, ne déploie pas un appareil d'encadrement coercitif et contraignant, au regard surtout de la forme que prend la vie en communauté dans les autres compagnonnages. En absence d'une structure formelle, d'une hiérarchie forte, en un mot, sans dispositif institutionnel au sens fort du terme, comment expliquer le maintien de l'Union, de ses pratiques, et même, ses évolutions? La question est double, elle nous invite à penser l'Union dans sa dimension de groupe, mais également dans la perspective de l'individu qui agit et est agit. La liberté accordée à celui-ci dans la gestion de son espace-temps de vie, allant même jusqu'à déborder les frontières de la vie profane pour investir le domaine de la vie compagnonnique, laisse penser ici encore *a priori* à un délitement du lien entre les individus, en ce qu'ils ne vivent pas en communauté, mais également de ceux-ci au Devoir. Si l'on ne peut définir de façon claire et univoque ce terme, nous pouvons tout de même l'identifier comme le coeur du Compagnonnage, et de la voie compagnonnique, une certaine droiture,

professionnelle et humaine, une posture éthique, peut-être philosophique. Le Devoir semble constituer un repère, dont les Compagnons sont les exemples incarnés, en cela une fin, un but à atteindre au terme d'un cheminement éprouvant. Mais sans cadre contraignant, quels sont les motifs de l'individu, autrement dit quels sont les ressorts de l'investissement individuel? En miroir nous devons examiner la forme du groupe, non plus en « substance », c'est-à-dire ses pratiques, la sociabilité qu'il déploie en son sein etc., mais au travers des modes d'entrée dans le groupe, d'acceptation par celui-ci, et d'appartenance. Car si l'Union ne dispose pas de cadre comparable à ceux de la Fédération ou de l'Association, exerçant une surveillance quasi-continue de l'individu, un encadrement étroit de sa formation, elle n'en est pas pour autant dépourvue. Autrement dit la contrainte que nous avons identifiée comme nécessaire au maintien de la société qu'est l'Union doit être perçue et comprise sur un autre plan qui est celui de l'individu.

Un monde, des mondes

Il convient également à ce stade de notre développement et au sein de cette pause réflexive que nous nous accordons de présenter une représentation du monde compagnonique. Nous la schématisons maintenant et en dehors d'une partie en particulier car ce modèle servira aux développements de nos deux prochains temps, comme il permet d'ores et déjà de rendre plus intelligible certains éléments de notre seconde partie.



Légende:

1. Monde profane
2. Amis des compagnons
3. Familles des compagnons
4. Postulants
5. La Mère
6. Sociétaires
7. Aspirants
8. Compagnons
9. Anciens

Ce schéma est une tentative de représentation de l'inscription de la société compagnonnique de l'Union dans la société globale. Il permet dans le même temps de montrer les différents stades d'évolution de l'individu dans le devenir compagnonnique. Cette représentation en cercles concentriques permet à la fois d'illustrer:

- les frontières du monde compagnonnique d'avec le monde profane, délimitation qui n'est pas manichéenne puisque quelques statuts intermédiaires existent.
- les différents degrés d'initiation qui correspondent aux stades d'évolution, aux statuts compagnonniques et aux divers acteurs de l'Union, la Mère étant ici représentée comme une figure « tampon » entre le monde des profanes et celui des initiés.
- les différents degrés d'implication et d'impact des acteurs dans la société, les Anciens en constituent le noyau en ce qu'ils représentent le plus haut degré de reconnaissance compagnonnique et d'incarnation du Devoir.
- les différents mondes qui composent le monde compagnonnique « étendu » et qui correspondent chacun à des espaces-temps particuliers.

Troisième partie

Une autonomie créatrice, définitions du monde de l'Union

« Ce qui définit le groupe comme groupe, c'est non seulement sa capacité à agir comme acteur collectif, mais que ce soit sa raison d'être même »⁸⁰

Nous l'avons abordé dans l'introduction générale de ce mémoire, le Compagnonnage, et l'Union en particulier, constituent un monde qui fait altérité, se distingue donc du commun, de la société globale. En cela nous pouvons dire qu'elle constitue une société ou bien une communauté, une forme sociale autonome. La seconde partie nous a par ailleurs permis d'observer la certaine indépendance de l'Union vis à vis de l'Etat, autrement dit d'un point de vue institutionnel, ce qui renforce d'autant plus la perception que l'on peut avoir de ce compagnonnage comme peu perméable. Que comprendre de cette autonomie? Comment est-elle construite, s'élabore-t-elle? Qu'implique-t-elle? Si le compagnonnage de l'Union définit des frontières d'avec le monde profane, celles-ci n'opposent pas deux blocs tout à fait distincts et hermétiques l'un à l'autre. Il existe en effet différents degrés d'appartenance au compagnonnage, tout comme il en existe sur le parcours initiatique. Aux deux dernières questions posées correspondront deux étapes dans cette partie qui vise, finalement, à comprendre et exposer les mécaniques du groupe. Dans un premier temps nous chercherons à

⁸⁰ J. Baechler *in* 1992, R. Boudon, p. 73.

montrer quelles sont les stratégies mises en œuvre pour marquer la différence d'un dedans par rapport au dehors qui circonscrit les frontières du groupe. Pour ce faire nous nous appuierons essentiellement sur trois manifestations auxquelles nous avons pu assister et qui nous renseignent sur les manières dont les Compagnons s'exposent aux regards des profanes: l'exposition des chef-d'œuvre de la Cayenne de Montauban à l'office du tourisme de la ville, une journée porte ouverte de la Cayenne dans le cadre des Journées de Rencontre des Métiers et une manifestation inédite « Les Compagnons du Tour de France, Métier, Passion, Avenir » qui regroupait les trois formations compagnonniques à l'Isle sur Tarn pendant un week-end. Ces manifestations qui définissent n'ont pas cependant une seule dimension négative, à comprendre *en* négatif, c'est-à-dire qu'elles ne font pas seulement œuvre de séparation. Elles sont également à envisager dans leur portée positive, en tant que réalisation du compagnonnage. Autrement dit il s'agira dans un second temps d'explorer le dedans qui s'auto-définit en lui-même. Car si l'Union fonde dans une certaine mesure son existence sur la différenciation que nous examinerons, elle doit aussi pouvoir fonctionner par elle-même, de façon autonome. Cet examen de l'intérieur qui se réalise au travers des pratiques que nous avons déjà mentionnées (réunions, fêtes...) nous permettra d'apporter un premier élément de réponse à l'énigme du maintien de l'Union.

Pour exister le groupe, en ce qu'il est autonome, c'est-à-dire a le « droit de se gouverner par ses propres lois »⁸¹, ne dépend pas d'un extérieur duquel il recevrait sa définition interne, doit faire l'épreuve de lui-même, la communauté doit en quelque sorte se « sentir » exister. Cette épreuve est expérience et se réalise au travers d'évènements, manifestations exceptionnelles, temps forts ou pratiques régulières. L'observation de la vie compagnonnique de l'Union nous permet en effet d'identifier trois types de « rencontres » du groupe: - une épreuve par rapport au monde profane qui établit l'existence du groupe en ce qu'il le définit,

- une épreuve du groupe étendu, c'est le cas des fêtes, temps forts à dimension évènementielle qui créent de l'histoire, de la mémoire collective,
- une épreuve du groupe en lui-même, repas de Cayennes, réunions font exister le

81 Le Petit Robert article « autonomie ».

groupe en ce qu'il se réalise selon ses principes.

I) Exposition de soi

Pourquoi les Compagnons vont-ils au dehors témoigner de leur existence, présenter aux regards leur maîtrise des techniques incarnée dans les chef-d'œuvres? Plusieurs raisons peuvent expliquer ce phénomène relativement récent à l'Union (à Montauban l'exposition des chef-d'œuvres avait lieu pour la sixième année). Un premier point serait simplement informatif, et ce sont d'ailleurs les Compagnons qui sont parfois sollicités sans avoir fait de démarche particulière. Un pays de la Cayenne de Montauban, castrais, m'expliqua qu'il intervenait dans les collèges de sa ville pour renseigner d'éventuels intéressés, notamment ceux qui se réorientent avant ou à la suite du brevet des collèges dans une formation professionnelle courte type CAP, sur l'existence du Compagnonnage. Cette démarche n'est pas uniquement tournée vers une fin de recrutement: l'Union ne proposant pas de formation professionnelle elle ne peut réellement proposer d'avenir concret et immédiat aux collégiens. Mais cette publicité viserait plutôt à présenter le Compagnonnage dans son ensemble, et les palettes de possibilités qu'il propose, dans les trois formations. Cette excursion, qui ne semble pas d'après les dires de mes interlocuteurs recevoir l'aval de tous les membres, notamment de certains Anciens, semble cependant relever de l'initiative individuelle, a donc un champ d'action limité. Un second point exprimé explicitement comme tel par mes interlocuteurs est celui du recrutement. Nous l'avons évoqué dans notre seconde partie, l'Union cherche à gagner en visibilité, et auprès du public, et dans le paysage compagnonique. La Cayenne de Montauban a donc, par exemple, participé aux sixièmes journées des rencontres de métier pour la première fois cette année. Ici l'inscription dans un cadre étatique qui prévoit de permettre aux jeunes de se renseigner sur les possibilités d'avenir dans le monde du travail

indique clairement le but de la participation de l'Union. Dans une moindre mesure, mais en laissant l'éventualité, les expositions de chefs-d'œuvre permettent également à l'Union de se faire connaître. L'investissement des Compagnons de la Cayenne n'est cependant pas le même: pour la journée des métiers un article était paru dans le journal, et un photographe de la mairie ainsi qu'une journaliste de la Dépêche du Midi se sont déplacés. Sur l'exposition des chefs-d'œuvre, qui durait tout de même les cinq jours ouvrables de la semaine, rien ne fut communiqué, et ce sont bien effectivement « par hasard » que les visiteurs y arrivèrent, s'étonnant qu'il n'y ait eu aucune publicité sur ce qui reste un événement rare et quelque peu surprenant. Enfin, nous pouvons comprendre la « confrontation » de l'Union au public sur un autre plan, celui de sa définition. Celle-ci procède par différenciation, séparation. Les compagnons sont ceux qui savent face aux profanes qui ignorent. Mais cette distinction entre deux groupes d'individus est nulle et inexistante si elle n'est pas signifiée et entendue par l'autre partie, autrement dit le profane ne doit pas ignorer qu'il ignore. L'enjeu majeur de l'exposition de soi réside dans cette proposition qui détermine l'existence du groupe en tant que tel, dans sa forme, en ce qu'il pose ainsi ses frontières, et défend un dedans du dehors. On ne peut ici écarter le motif du recrutement: c'est peut-être sur ce plan que l'Union se révèle le plus efficace, en ce qu'elle présente l'attrait du mystère, du secret. Mais cela semble surtout fonctionner en interne, nous le verrons plus loin, plutôt qu'auprès du public qui ne peut certainement percevoir avec tant d'acuité cette dimension qui reste d'ailleurs essentiellement prégnante à l'Union.

Pendant toute une semaine du mois de janvier s'est tenue dans une salle attenante à l'office du tourisme de la ville de Montauban une exposition des chefs-d'œuvre de la Cayenne. Elle donnait à voir aux visiteurs les réalisations de différents corps de métier, pièces de « passages » différents, ainsi que certains documents tels que le *Supplément au traité de charpente* de L. Mazerolle⁸², la lettre du siège de l'Union autorisant la création de la Cayenne de Montauban en 1899, ou encore, sous verres également, les différentes couleurs de l'Union. Sur

⁸² Auteur également d'un *Traité de charpente*, ouvrages de référence sur l'art du trait datant du XIX^{ème} siècle.

les murs, des photographies de compagnons au travail ou bien de chefs-d'œuvre indiquent la présence de certains corps de métier à l'Union dont les travaux sont éphémères (essentiellement les métiers de bouche, cuisiniers, pâtisseries, charcutiers etc.) ou ne sont pas représentés à Montauban. Des panneaux sont également visibles à gauche de la salle, il s'agit un recensement des différents noms d'outils appartenant aux champs lexicaux de la faune et de la flore, que les compagnons de la Cayenne ont demandé aux jeunes de créer à l'occasion de l'exposition⁸³. A l'entrée se trouve une table sur laquelle sont disposés des numéros du journal de l'Union, ainsi que de l'association européenne, et des prospectus sur l'Union Compagnonnique, renseignant sur les métiers représentés, l'esprit du groupe etc. C'est également à cette table que se trouve la personne chargée de l'accueil des visiteurs. Avant de me rendre à cette exposition, deux après-midi consécutives qui constituèrent mon entrée dans le terrain, je m'interrogeais sur les personnes que j'y trouverais, partant de l'idée qu'il y aurait des compagnons: y aura-t-il également des jeunes, des Anciens? Le premier jour je ne rencontrai ni les uns ni les autres, ni même les premiers. Ce sont le père, puis l'épouse d'un Compagnon qui assurèrent l'intendance de l'exposition cet après-midi. Aucun membre de la Cayenne n'était disponible pour assurer la permanence ce jour-là, ce qui n'est pas étonnant en soi étant donné l'absence de personnel dont l'activité principale serait de s'occuper de ce genre d'événements et les impératifs professionnels que connaissent les compagnons, surtout un jour en semaine, nous l'avons vu dans notre deuxième partie. Cette configuration était exceptionnelle - je rencontrai le lendemain le président de la Cayenne - mais elle indique une nouvelle spécificité de l'Union que nous aurons l'occasion de développer plus tard: elle se constitue en un groupe étendu, qui ne maintient pas en dehors de ses manifestations les proches des compagnons, essentiellement, peut-être exclusivement, l'entourage familial. Il faut tout de même préciser ici que l'enjeu de la manifestation n'était pas très important: aucune diffusion de l'événement n'avait été faite et peu de gens en firent la visite. Par ailleurs et pour finir sur ce point, ces deux personnes, bien que n'en étant pas représentantes, étaient tout à fait capable de parler du compagnonnage et du « métier » (le père du compagnon était

83 Pour le détail de l'organisation de l'exposition voir le plan en annexe.

meilleur ouvrier de France), ce qu'ils eurent l'occasion de faire avec moi pendant cet après-midi. Nous pouvons ici nuancer l'affirmation de la venue « par hasard » des individus dans le compagnonnage, il semble que certains cas révèlent, si ce n'est une transmission directe du métier par le père, une certaine valeur du travail héritée par l'éducation familiale.

Que nous apprend cette manifestation sur les modes de définition du compagnonnage de l'Union? Celle-ci se base essentiellement sur le métier, et pour être plus exact, l'excellence dans le travail. La vue des chefs-d'œuvre produit inévitablement un effet sur l'individu qui les observe. Celui qui n'a aucune connaissance d'aucune sorte sur les travaux « manuels » ne peut que constater que ceux-ci requièrent un savoir-faire qui leur échappe et dont ils sont ignorants. Celui qui en a une certaine connaissance peut accéder au détail de la réalisation des pièces et mesurer l'écart entre son savoir de « profane » et celui d'un professionnel. Celui, enfin, qui est « du métier » peut juger de la qualité des travaux et éventuellement aspirer à intégrer le compagnonnage pour perfectionner sa maîtrise. Ainsi le compagnonnage se différencie dans un premier temps du reste de la société, et du reste des travailleurs, par la qualité du travail, le degré de maîtrise qu'il permet d'atteindre. Les compagnons se présentent ainsi comme des ouvriers, artisans, professionnels d'élite, ce qui est d'ailleurs reconnu par la société entière. Le métier constitue donc le principal « pôle » de définition du compagnonnage par rapport au public. Mais après tout, on pourrait supposer que ce qui fait le compagnonnage réside tout entier dans cette qualité du travail acquis et transmis, et cette caractéristique ne distingue pas foncièrement cette instance de formation d'un monde qui ne serait pas alors considéré, ni ne se considérerait lui-même, comme profane. La distinction, fondée sur la différence de connaissance, se manifeste ici au travers des couleurs, du traité de charpente⁸⁴, des symboles et graphismes énigmatiques que le visiteur peut observer sur la lettre de la présidence de l'Union par exemple. Ces indices de la singularité du compagnonnage forment un langage accessible à ses seuls membres. Mais dans le cas de cette exposition ces marqueurs d'identité sont relégués à l'état de choses

84 Puisque l'art du trait constitue une connaissance centrale au sein du compagnonnage, un patrimoine.

« mortes » de par le fait qu'elles soient exposées. Le visiteur ne prend donc pas, ou moins que dans les cas que nous allons développer tout de suite, la mesure de l'actualité de ces particularités, de l'existence de ce groupe qui fait monde dans le présent.

Pour l'ouverture de la Cayenne au public dans le cadre des journées de rencontre des métiers une publicité avait été faite de l'évènement par le biais d'un article dans « La Dépêche du Midi ». Les compagnons m'ont dit espérer à cette occasion attirer des jeunes désireux de connaître un peu plus le compagnonnage et leur société. Beaucoup d'entre eux étaient présents⁸⁵, en tenue compagnonnique, largeot et/ou coltin ou bien en costume ou veste, respectant les codes vestimentaires du compagnonnage qui exigent de la part de leur membre un habillement correct. Bien qu'en réalité cet évènement inédit (je rappelle qu'il s'agissait de la première participation de la Cayenne à cette manifestation) n'ait attiré que des personnes curieuses essentiellement de visiter le musée, un grand nombre de retraités surtout, il nous renseigne sur un nouveau type d'exposition de soi aux profanes. En effet la spécificité des membres de cette organisation est ici incarnée par ceux-là même, ce qui donne à voir une réalité tangible et immédiate. Bien que les compagnons ne portent pas pour ce genre d'occasions, qui ont lieu dans la société dans son ensemble et non seulement au sein de la communauté compagnonnique, leurs attributs distinctifs, ils sont identifiables par leur seule présence, et reconnaissable, c'est-à-dire également reconnus, par les renseignements qu'ils apportent aux visiteurs sur les pièces exposées à la Cayenne, le plus souvent les leurs. Cette réalité du compagnonnage se manifeste également au travers de la sociabilité que le public peut y observer. Les compagnons se saluent de trois bises⁸⁶, se nomment entre eux « pays » ou bien du nom d'une région, échangent discussions et plaisanteries etc. Le groupe ainsi se donne à voir comme tel et expose ses propres façons d'être avec l'autre, un autre qui est « même » que lui et non l'autre que représente le visiteur. Ici se découpe plus

85 Relativement aux activités de chacun (même s'il s'agissait d'un samedi, ce qui laisse plus de liberté aux travailleurs) et à l'éclatement géographique des membres de la Cayenne. A la fin de la journée ils étaient une quinzaine, certains jeunes et Anciens y compris, bien qu'il ait été difficile pour moi de les différencier à ce stade de mon enquête.

86 Ce qui n'est pas, comme je leur demandais la première fois que je les vis faire, l'usage dans la région montalbanaise.

clairement la frontière, existante et créée puisque signifiée, entre le monde profane et le monde compagnonique. Enfin, une chaise interdit l'accès à un escalier menant à une salle au sous-sol de la Cayenne, celle qui accueille les Compagnons lors des rituels et cérémonies compagnoniques. Ici ce ne sont plus des différences de pratiques qui sont exposées: cette obstruction à la visite de la Cayenne dans son ensemble, signalée par un interdit, indique le secret. Différence radicale entre celui qui peut et celui qui ne peut pas d'autant plus fortement marquée que le compagnonnage est alors « ouvert »⁸⁷ et donc supposé accessible. Ici le visiteur sait qu'il existe une différence irréductible, c'est-à-dire qu'une connaissance, même poussée, du compagnonnage ne pourra jamais effacer, entre lui et le compagnon qui se trouve en face de lui. Si l'on pose la question de savoir la raison qui explique la présence de cette chaise, ou bien ce qui se trouve en bas les Compagnons ne sont nullement embêtés: ils répondent que nous ne pouvons pas le savoir.

L'Isle sur Tarn, un samedi de mai. En arrivant sur la place centrale de la ville, le promeneur découvre un spectacle bien étonnant: c'est un atelier de plein air qui se donne à voir, exposant les métiers de la forge, du bois, de la maçonnerie, les peintres, tailleurs de pierre, luthiers, et dans l'après-midi ce sont les cuisiniers et un pâtissier qui feront démonstration de leur savoir-faire. On apprend rapidement qu'il s'agit des Compagnons: au centre de la place se dresse un chapiteau qui accueille les chefs-d'oeuvre, dont la majorité proviennent de la Cayenne de Montauban⁸⁸. Ce que l'on sait moins, c'est le caractère exceptionnel de cette manifestation: le temps d'un week-end, les trois sociétés se sont réunies pour organiser ces rencontres autour des métiers du bâtiment et de l'artisanat. Le programme, que l'on m'a transmis, en était le suivant: le samedi de 14h à 18h30: ouverture au public et accès aux ateliers de métier, à l'exposition compagnonique et aux stands d'information concernant le Compagnonnage; de 17h à 18h30: conférence suivie d'un débat de M. François Icher historien du compagnonnage ayant pour thème: Les sociétés compagnoniques contemporaines; 18h45: photos avec cannes et couleurs en présence des autorités; 19h: inauguration de notre

87 Il s'agissait de « portes ouvertes ».

88 Pour le détail de l'organisation de cette manifestation, voir le plan en annexe.

manifestation suivie du verre de l'amitié; 21h: repas et soirée libre. Le dimanche: de 10h à 18h: ouverture des ateliers de métiers et des différentes activités; 20h: clôture de notre rencontre autour d'un buffet compagnonique. Joint à ce programme, un bulletin d'inscription au banquet du dimanche afin de prévoir l'intendance nécessaire. Ce point indique le fait que ce repas ne concerne nullement le public sollicité pendant les journées; autrement dit le monde compagnonique déborde de ses frontières pour s'exposer dans le monde profane, mais celui-ci ne peut pénétrer dans l'univers des Compagnons, sauf dans les cas exceptionnels de personnes proches du compagnonnage. Je n'ai pu assister qu'à la première journée de cette manifestation et suis partie avant le repas, je ne sais donc pas où il s'est déroulé. Je suppose cependant qu'il a eu lieu dans la salle qui avait été mise à la disposition des Compagnons, à côté de la place, où nous avons mangé le midi et où s'est tenue la conférence de François Icher, à l' « abri des regards » donc.

On retrouve ici encore l'accent mis sur la formation professionnelle et l'amour du travail bien fait. Certains stands ont particulièrement retenu l'attention du public par le caractère impressionnant des activités qui s'y tenaient, surtout ceux des métiers de bouche. Un pays cuisinier de la Cayenne réalisa tout au long de l'après-midi des roses en sucre filé, travaillant sous une lampe permettant de le maintenir à une température suffisamment élevée pour qu'il soit malléable, et ce à mains nues, ce qui requiert une pratique et une habitude presque hors du commun. A ses côtés, un aspirant cuisinier, qui taille actuellement sa pièce de réception constituait des portraits des fondateurs, mythiques et historiques, du Compagnonnage au moyen de lamelles de légumes, découpées et taillées au scalpel, si fines que l'on croit en voyant le résultat final à un coup de crayon. Les peintres de la Fédération également reçurent un franc succès avec une reproduction de la statue de la liberté à grande échelle. Un couple de touristes allemands (je les reconnus en les entendant parler) demanda d'ailleurs à l'un d'entre eux de poser pour une photographie en tout début d'après-midi. Cette fois-ci ce ne sont plus seulement les compagnons, ou bien les chefs-d'oeuvre qui se donnent à voir, mais les membres du compagnonnage en action, au travail. Les visiteurs

avaient d'ailleurs la possibilité d'être « initiés » au divers métiers exposés⁸⁹, certains compagnons les engageant particulièrement. Peu d'entre eux cependant osèrent. L'ambiance qui régnait⁹⁰, bien que studieuse étant donné les travaux en cours de réalisation, était très conviviale et permit plutôt je pense de véhiculer une image positive et engageante du compagnonnage.

La sociabilité compagnonnique également se donne à voir. Toutes les générations et tous les « niveaux » compagnonniques sont représentés. Les compagnons supervisent les aspirants et apprentis dans leurs travaux, tous attentifs aux paroles des anciens lorsque ceux-ci, observateurs, prodiguent conseils et techniques. Tous se connaissent ou presque, surtout les anciens et compagnons; ceux qui arrivent au fil de la journée sont donc accueillis par les rituelles trois bises des compagnons. Par ailleurs, le Rouleur de la Cayenne de Montauban tient un restaurant sur la place, ce qui permet à certains compagnons de s'arrêter un instant boire une bière. Les participants restent rarement cantonnés à leur seul stand et vont parfois regarder leurs pairs œuvrer, ou bien juste discuter avec eux le temps d'une pause. C'est tout un groupe qui fonctionne, travaille, échange, qui se donne à voir. Mais les informations que prodiguent les compagnonnages sur eux-mêmes ne relèvent pas seulement de l'exposition de leur réalité au travail, en mouvement. La conférence organisée en fin d'après-midi montre une volonté de la part des compagnons que le public connaisse l'histoire du compagnonnage, leur histoire. Elle est telle, d'ailleurs, qu'ils décidèrent d'en avancer l'heure car un match de rugby avait lieu le même soir, leur opposant une concurrence certaine. Montrer la dimension temporelle de cette tradition a plusieurs effets sur le public profane: cela donne à voir et permet de comprendre l'héritage dont les compagnons sont aujourd'hui les détenteurs, et surtout démystifie le compagnonnage, en ce qu'il témoigne de son histoire, qui n'est donc pas secrète, en organisant lui-même une conférence sur le sujet dans un premier temps, et montre les évolutions qu'il connut au cours du temps, déconstruisant

89 Ce qui fut mon cas, sur insistance d'un apprenti de l'Association avec lequel j'échangeai beaucoup au cours de la journée, en maçonnerie. J'appris ainsi comment poser correctement une brique, et à dessiner une épure au sol.

90 Bien évidemment cette observation est subjective et ne peut constituer un élément d'analyse à part entière. Il me semble cependant intéressant de mentionner cet effet que me fit la manifestation, en tant que visiteuse également, un peu moins profane certes, mais tout de même spectatrice.

l'image courante d'une tradition passéiste, figée, voire anachronique.

Enfin, les compagnons exposent, à l'occasion du verre de l'amitié qui « inaugure » la manifestation, leur appartenance au monde du compagnonnage, posant en cannes et couleurs pour la photographie qui fixe et immortalise l'instant. Ils se donnent à voir ici dans leurs attributs, dont la symbolique échappe à la grande majorité des profanes, comme différents donc, porteurs d'une distinction. Le maire de la ville était également présent et fit un discours. Cette exposition de soi en tant qu'individus hors du commun, que communauté fonctionnant par elle-même et selon des normes inconnues aux côtés d'un représentant des « autorités » démontre au spectateur une certaine légitimité, en ce que le compagnonnage peut agir en partenariat avec l'ordre public.

II) Vie du groupe étendu, des « moins profanes » aux « plus initiés »

Les fêtes de l'Union sont un cas particulier, à la fois au sein des évènements qui ponctuent la vie compagnonnique de ce groupement et en comparaison des fêtes de la Fédération et de l'Association. Au sein de ces deux sociétés les différents corps de métiers sont distincts les uns des autres, ont des attributs et des rites spécifiques. Ces évènements sont dans les trois compagnonnages l'occasion des critiques, passages aux degrés d'initiation supérieurs. A l'Association et à la Fédération les différents corps de métiers ont chacun leur fête qui a lieu le jour de la fête de leur saint-patron: la Saint Joseph pour les charpentiers par exemple. Les différences entre corporations ayant été abolies au sein de l'Union, ce sont les Cayennes qui sont célébrées, à la date de leur création. A l'occasion de la Saint-Joseph les Compagnons défilent dans la rue et s'exposent au regard du commun, ce qui fait de ces fêtes l'occasion de la définition de ces communautés par rapport au monde profane⁹¹. Il en va

⁹¹ Je renvoie ici à l'ouvrage de Nicolas Adell-Gombert dans lequel il développe une ethnographie précise de cet événement.

différemment dans le cas de l'Union qui ne se « montre » pas, en dehors de la chaîne alliance qui clôture rituellement les festivités et que les profanes peuvent voir si le hasard les y conduit. Elles ont lieu sur deux journées au sein des Cayennes ou bien, comme ce fut le cas lors de celle à laquelle je participai à Vernègue, dans une salle municipale proche, en cas de manque de place. Le lieu peut également être prêté par la Grande Loge de France de la Franc-Maçonnerie, ce qui montre les rapports cordiaux qui existent entre les deux sociétés. Les critiques et rites, secrets, ont cependant lieu au sein de la Maison compagnonique.

Si les fêtes ne sont pas dans le cas de l'Union le lieu de prédilection de mise en scène de la frontière entre le monde compagnonique c'est d'une part, nous l'avons vu, parce qu'elle se déroule au sein des Cayennes et ne prévoit pas, par exemple, de défilé, mais aussi parce que les personnes proches du Compagnonnage, qui connaissent un statut différent du commun des profanes, y sont conviés. L'enjeu n'est donc pas ici d'exposer ou d'entretenir un mystère, puisque les profanes en savent tout (ou presque), du moins de ses manifestations et non bien sûr du mystère en lui-même⁹². Il se trouve déplacé sur un autre plan qui est celui de la vie du groupe, de l'épreuve de celui-ci par lui-même. Ce groupe est étendu et cela tient à la formule du compagnonnage de l'Union. En premier lieu elle admet ce que l'on peut appeler des « encore profanes » dans ses rangs et lors des événements plus ou moins importants de la communauté: les sociétaires, degré d'appartenance au dernier cercle de l'Union que nous avons identifié comme le plus proche du monde profane. En second lieu le fait qu'elle accepte des individus déjà « formés », adultes, implique que les familles de ceux-ci, et surtout les épouses, ne soient pas strictement exclues du monde compagnonique, que l'individu ne soit pas mis face à un dilemme ou bien qu'il vive un déchirement intérieur. Le temps de la fête est organisé en fonction de cette donnée: le temps des rites et cérémonies réservées aux initiés, les profanes, essentiellement les sociétaires et épouses de Compagnons, ont une occupation qui est souvent découverte de la région de la Cayenne. Lors de la fête de Montauban une visite de

⁹² Les « proches » du compagnonnage présents prennent vite « le pli » des applaudissements rituels par exemple qui suivent les chants des nouveaux admis ou reçus: « triples bans à cinq pattes » sont aisément compris et exécutés. Pour plus de précisions sur le sujet voir N. Adell-Gombert, 2008.

la ville fut organisée pendant l'après-midi des critiques. A Vernègues nous fîmes la visite d'une exposition sur le Compagnonnage, « secrets de Compagnons », organisée par Jean Michel Mathonière⁹³, secondé par l'épouse d'un Compagnon de la Cayenne, qui se tenait à la Tour d'Aigues, accessible gratuitement ce jour-là.

Les fêtes de l'Union ont lieu tout au long de l'année. Nous ne ferons pas ici une liste exhaustive des dates pour chaque Cayenne, mais les membres de l'Union peuvent tous y participer et ainsi se rendre dans toutes les régions de France, ainsi qu'en Belgique et en Suisse. Chaque année sont prévus les passages de certains membres de la Cayenne, Admissions, Réceptions, pose des joints, mais aussi parfois les intronisations de Mères, déterminent alors un emploi du temps que le Rouleur s'efforce de faire respecter le plus strictement possible aux participants. Ces événements sont très largement suivis par les membres de l'Union et ils peuvent regrouper jusqu'à une cinquantaine de personnes. En conséquence les invités doivent prévenir de leur venue, afin de prévoir les lieux d'hébergement et l'intendance des repas. En résumé la mise en place et l'organisation des fêtes chaque année demande un investissement certain de la part des membres de la Cayenne célébrée.

Le déroulement en est le suivant. Le samedi les participants arrivent des différentes régions de France, le plus souvent dans un rayon qui n'excède pas tout de même les cinq cent kilomètres, et tout le monde déjeune ensemble à midi. C'est une collation plus qu'un repas, un « pique-nique » informel où chacun se sert. L'après-midi est ensuite consacrée aux critiques, dans le cas que j'observais pour une admission, les aspirants y étant présents. Pendant ce temps les profanes vaquent aux occupations qui ont été prévues par les compagnons de la Cayenne. Un repas est ensuite organisé le soir, cette fois-ci sous forme de buffet. Les compagnons et aspirants sont revenus de la critique pour manger avec les autres participants à la fête. C'est à ce moment que chacun règle ses repas du samedi soir et du dimanche midi, et prend éventuellement un ticket pour la tombola qui clôt chacun des banquets du dimanche. Après le repas les compagnons, seuls, repartent

93 Auteur de nombreux ouvrages sur le compagnonnage, particulièrement sur les tailleurs de pierre. Il est également à l'initiative de beaucoup d'expositions sur les compagnonnages. Un site internet renseigne ses activités et publications: www.compagnonnage.info.

faire les critiques de réception et procéder éventuellement à la pose des joints, ce qui fut également le cas ce jour-ci. Pendant ce temps les exclus des rituels de réception, profanes, aspirants, ainsi que la Mère ou Dame-Hôtesse qui s'est jointe au repas, attendent la fin des cérémonies. Les jeunes de la Cayenne et les itinérants, parfois secondés par les épouses de compagnons et la Mère, en profitent pour faire la vaisselle, nettoyer les tables et réorganiser la salle en vue du banquet du lendemain. C'est également l'occasion de discuter, du compagnonnage et de tout, du travail, de certaines questions comme l'entrée des femmes dans le compagnonnage, de la vie en communauté, des ouvriers qui se font passer pour compagnons, ce qui fait souvent rire les jeunes qui les épinglent sur le sujet. Parfois, le plus souvent même, ce sont des travailleurs qui ont reçu leur formation des compagnons, mais ne font nullement partie de la « famille » et ne savent pas « ce que ça veut dire d'être compagnon ». Le seul fait qu'ils indiquent leur appartenance sur leur camionnette en témoigne, c'est un non-sens pour les jeunes en ce qu'un compagnon, à l'Union comme à la Fédération ou à l'Association, apprend la discrétion et l'humilité. C'est un moment de sociabilité, d'apprentissage des uns des autres, de la vie, du partage d'avis sur des questions qui ne vont jamais trop loin dans la prise de parti ou l'expression d'une opinion personnelle, conformément à la règle de l'Union qui veut que l'on « laisse au dehors toute opinion politique ou religieuse ». Tout le monde attend que les compagnons aient fini leurs cérémonies, et souvent jusqu'à bien tard: à Vernègue ils revinrent à la salle à deux heures trente du matin, avec le changement d'heure. Les participants rentrent, les compagnons sont souvent hébergés chez les compagnons de la Cayenne et les itinérants chez la Mère. Pour ma part, je logeai chez des amis du compagnon qui se fit poser les joints lors de cette fête, des profanes donc.

La nuit est courte, le lendemain les membres de la fête se retrouvent dès dix-onze heures du matin pour le banquet, notamment les organisateurs. Ce jour-là la Cayenne s'est réalisée à nouveau à travers certains de ses membres qui ont passé l'épreuve de la critique, le repas sera l'occasion de présenter ces nouveaux admis et reçus, et que ceux-ci se représentent également. Les « autorités »⁹⁴ ainsi que les « amis du compagnonnage » peuvent être invités ce jour-là: ainsi, Jean-

94 Terme sous lequel les compagnons parlent des représentants de l'Etat.

Michel Mathonière qui organisait l'exposition dont nous firent la visite était présent. Beaucoup de photos sont prises avant le début du repas, fixant l'image de la Mère, au préalable fleurie par les sociétaires, entourée des nouveaux initiés, ainsi que des proches du compagnonnage qui ont été gratifiés pour le soutien qu'ils ont pu apporter à la Cayenne et à l'Union. De même, les compagnons porteurs de la couleur honorifique sont sollicités pour poser. Le placement des participants dans la salle est libre, excepté pour la table d'honneur qui accueille la Mère, le Rouleur et les nouveaux initiés ainsi que leurs parrains. Le repas a été préparé par un ou plusieurs compagnons cuisiniers de la Cayenne et est servi à table par les sociétaires. Il est ponctué par des chants des membres de l'Union, uniquement les initiés, c'est-à-dire les aspirants ou compagnons. Les nouveaux admis ou reçus sont les premiers à chanter, à l'injonction du Rouleur se mettant debout et sortant leur chansonnier. A la fin de la prestation le maître de cérémonie réclame les applaudissements compagnonniques rituels, que tous les participants ou presque exécutent. Le repas se clôt sur le tirage de la tombola qui verra l'un des participants recevoir un lot. Bien souvent celui-ci est un meuble réalisé par un des membres de la Cayenne célébrée. Enfin, la Mère, les compagnons et aspirants sont sollicités pour former la chaîne d'alliance qui marque le terme de la fête.

Les fêtes de Cayennes de l'Union sont des événements particuliers qui réalisent en leur sein la communauté compagnonnique étendue, en ce qu'elle réunit tous les membres représentés sur notre schéma de ce monde. Le fait que cet espace-temps soit particulièrement compagnonnique est attesté par un indice tout à fait révélateur: tous les participants, initiés ou non, épouses, amis et représentants de l'Etat doivent se plier aux règles compagnonniques qui ordonnent les événements. Les cas de non-respect sont sans gravité, car ils s'expliquent bien souvent par une ignorance de ces règles et de leur application, mais un pays cuisinier m'expliqua qu'ils faisaient généralement en sorte de prévenir les profanes de la chose. Cet acte de mémoire, profondément lié à l'histoire du compagnonnage de l'Union et qui participe à sa continuation dans le présent, nous invite à penser l'identité du compagnon qui est membre de cette société. En ce qu'elle n'exclut pas les familles de ces hommes, et plus encore les inclut dans les temps de célébration

d'elle-même, nous pouvons dire que l'Union propose et offre à l'individu une identité compagnonique « totale ». La séparation entre l'homme profane, privé, au quotidien, et l'homme compagnonique, homme de métier, qui structure les compagnonnages « classiques » ne se retrouve pas ici, ce qui différencie encore foncièrement sur ce point le compagnonnage de l'Union des deux autres groupements actuels. Les temporalités du devenir de l'individu ne sont pas nécessairement disjointes dans le cas que nous étudions, nous l'avons vu. Traditionnellement, le jeune extrait du monde profane s'élève et devient homme par un parcours qui s'incarne dans le Tour de France, et, une fois celui-ci fini, l'individu devenu « complet » peut devenir sédentaire, se marier, fonder une famille. Ces deux étapes du devenir de compagnon sont incompatibles dans le même temps, un itinérant se doit de respecter la règle du célibat et tout mariage ou engagement dans une relation signifie l'arrêt du Tour de France⁹⁵. En résumé, tourner ou se marier, il faut choisir, choix qui peut également se formuler comme sortir de la vie profane ou y rester.

Cette disjonction n'étant pas envisagée comme une nécessité dans le cadre de l'Union⁹⁶, on pourrait tout de même supposer la mise en place d'un certain cloisonnement entre les deux « vies » du compagnon, de par le fait notamment que l'une d'entre elles soit secrète et réservée aux initiés. La séparation est présente bien sûr, en ce que les compagnons pratiquent l'exclusion des profanes et donc des épouses, mais ne concerne pas tous les temps compagnoniques. Mes interlocuteurs ont beaucoup insisté sur l'importance du fait que la famille soit « intégrée » à l'identité compagnonique de l'individu, que l'épouse soit consciente de son appartenance, car on peut légitimement penser comme Annie Guédez que « s'il arrive que l'épouse accepte mal les liens entre son mari et le Devoir, c'est presque toujours elle qui l'emporte »⁹⁷. Il leur est cher également que leurs enfants puissent comprendre certaines choses. Ainsi un pays charpentier de Montauban me raconta comment il avait expliqué à ses filles surprises « de voir rentrer leur papa comme ça un jour » ce que représentent les anneaux d'or qu'il

95 Sur ce point, se référer à N. Adell-Gombert, 2008.

96 Elle est tout de même observable de fait dans le cas des jeunes qui tournent, et la fonction de ces injonctions plus ou moins formelles du compagnonnage gardent de la valeur qu'elles ont dans le cas des autres compagnonnages.

97 A. Guédez, 1994, p. 120.

porte aux oreilles. L'identité de compagnon à l'Union dépasse donc le seul cadre de la Cayenne et des pratiques compagnonniques pour englober la vie quotidienne de l'individu. A l'engagement à vie du compagnon qui fait la marque du compagnonnage moderne, s'ajoute ici une dimension « spatiale » qui est l'investissement de l'identité compagnonnique sur tous les plans de la vie sociale de l'individu.

III) Vie de l'association et « noyau » du compagnonnage

Un dernier type d'évènement auquel j'ai eu la possibilité de participer est le « repas des jeunes », organisé de façon régulière, tous les deux ou trois mois, le premier jeudi du mois. A l'occasion des portes ouvertes de la Cayenne le président et plusieurs compagnons m'avaient fait part des occasions auxquelles je pourrais participer, la fête par exemple, mais aussi ce repas. Je n'ai pas été conviée à celui qui suivait, le président m'expliqua que c'était « un peu compliqué » que je m'y rende alors. C'est au début du mois d'avril que j'y assistai, ma présence ayant été votée et acceptée à la majorité. La difficulté qu'a posé ma présence à cet évènement, en comparaison surtout des autres moments que je partageais avec les compagnons, est révélateur de son caractère plus « privé », réservé, du fait que j'accédai ici à un temps où le groupe n'admet pas, ou sur exception, de personnes qui lui sont extérieures. Nous pouvons donc saisir au travers de cette pratique régulière la vie du groupe restreint, dernier « monde dans le monde ».

A l'occasion du repas des jeunes tous les membres de la Cayenne sont conviés: la Mère, les anciens, compagnons, aspirants, sociétaires, mais aussi les postulants. C'est le président qui a la charge d'envoyer les invitations. Ici encore, ce sont des compagnons cuisiniers qui préparent le repas. Nous étions une quarantaine attablés dans la pièce vie de la Cayenne, Anciens, compagnons, aspirants, sociétaires et postulants réunis. Il s'ensuivit dans cette même pièce une

réunion, pour laquelle on me demanda de sortir: je ne pouvais pas y assister. Le Rouleur me conduisit dans le musée, où je passais une heure à lire le dernier numéro du journal de l'Union, attendant la fin de la réunion et la sortie du postulant qui devait me ramener à Toulouse. Mon trajet avait été prévu de cette façon car il n'y avait plus de trains partant de Montauban à une heure aussi tardive, mais aussi et surtout car cette réunion était suivie par deux autres, réservées aux initiés, dans l'ordre aspirants et compagnons, puis réunissant les compagnons uniquement. Elles ont lieu dans la « pièce secrète » du sous-sol interdite d'accès par la chaise lors des portes ouvertes. J'ai pu observer avant de partir qu'ils revêtent leurs couleurs à cette occasion.

Si ce type d'événements signifie clairement au profane présent la frontière qui le sépare du monde compagnonique, il ne s'agit pas de son but. Il crée plutôt de la distinction à l'intérieur de lui-même, en séparant les membres initiés des non-initiés, et plus encore entre initiés en distinguant ceux qui ont acquis le savoir compagnonique, accédé au secret, de ceux qui sont encore à sa conquête. Ces définitions des différents statuts sont un premier cadre de compréhension de la sociabilité compagnonique que nous allons aborder dans la partie qui suit.

La séparation est créatrice en ce qu'elle définit positivement le monde qui se positionne en négatif du monde plus large qu'il habite. Autrement dit, ce mouvement que nous avons précisé apporte en interne des points de repères qui sont les spécificités du monde différent, en même temps que celles-ci produisent, engendrent et mobilisent la distinction. L'autonomie de l'Union n'est donc pas simplement une émancipation, un dégagement du monde commun puisque partagé par tous, mais aussi une construction permanente, dynamique. Cette forme se présente ici comme le « monde » définit par Becker dans son étude de l'art: « un réseau de coopération au sein duquel les mêmes personnes coopèrent de manière régulière et qui relie donc les participants selon un ordre établi. Un

monde (...) est fait de l'activité même de toutes ces personnes qui coopèrent »⁹⁸. Il faut donc envisager l'Union comme un réseau d'acteurs et d'actions. Mais ces derniers n'occupent pas tous la même place dans ce monde qui est aussi organisation, on ne peut les considérer « à plat », comme agissant tous de façon indifférenciée. Le compagnonnage connaît également en interne des processus de distinction qui accordent à chaque individu un statut particulier engageant un comportement et un registre d'action spécifique, conséquences de cette position. C'est ici un premier visage de la performativité du compagnonnage que nous aborderons dans notre dernière partie. Les actions des individus obéissent ainsi à une logique de fonctionnement qui est celle de l'organisation à laquelle ils appartiennent: une société.

98 H. Becker, 1988, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, p.58.

Quatrième partie

Renouer les fils, l'initiation au coeur de l'accompagnement

« A se couper de tout référent du dehors et à ne se référer, explicitement, qu'à elle-même, l'initiation induit dans l'esprit de ses acteurs que son efficacité est totalement immanente aux opérations qu'elle comporte »⁹⁹.

A ce stade de notre développement nous avons vu, après en avoir établi le constat et soulevé la question, comment le compagnonnage de l'Union se maintient au travers de pratiques, d'une certaine sociabilité créatrice d'une identité « englobante » particulière. C'est ainsi que le groupe produit une définition de lui-même, à l'extérieur et à l'intérieur de lui: il s'identifie par distinction et se réalise au travers d'espaces-temps privilégiés. Mais ce seul point de vue sur ce qu'est et ce qui fait le compagnonnage, les dimensions fixes et dynamiques de ce phénomène ne pouvant pas être disjointes, n'est pas suffisant pour rendre compte entièrement de ce qui crée la solidité de ce lien. Par ailleurs, le souci de perpétuation qui est celui du compagnonnage, et la question de réalisation de celle-ci *dans le temps*, n'a pas encore véritablement trouvé d'explication. Nous devons donc maintenant aborder la réalité de la vie du groupe sur un autre plan, affiner la lecture des relations inter-individuelles des membres pour comprendre le dispositif de transmission mis en place par cette société, autrement dit, saisir l'accompagnement qu'elle propose. Cette recherche nous demande d'envisager le compagnonnage de l'Union dans sa dimension performative, sa puissance

⁹⁹ A. Zempléni, 2004, *in* P. Bonte, M. Izard, p.377.

créatrice.

Car par performativité il nous faut également entendre performance. Le point d'articulation des deux sens au terme que nous utilisons est l'idée de réussite: ici il s'agit de l'atteinte de l'objectif fixé. Tant au niveau de l'individu qui fait aboutir sa démarche, son cheminement vers le devenir de Compagnon, qu'au niveau du groupe qui atteint la fin qui est la sienne, et l'enjeu principal de ses activités: la perpétuation de lui-même, de sa forme, de ses pratiques, au travers des individus qui le constituent. Il nous faut examiner de plus près les modalités de ce succès qui peuvent résider en un mot qui comprend tous les autres: l'initiation. Le développement qui suit est centré sur l'individu, et nous emploierons une conception de celui-ci en tant qu'agent agissant. Ce terme permet d'appréhender les deux dimensions de l'individu, son double rôle au sein de l'initiation, en ce qu'il agit et est agit et qui désigne également les deux termes de la performativité qui, si elle agit sur, nécessite également de l'individu sa participation.

Cette partie constitue l'aboutissement de notre cheminement réflexif. Notre développement, partant des temps les plus reculés du compagnonnage jusqu'à sa réalité actuelle, nous a permis d'identifier les termes dans lesquels l'Union réalise son existence, cadre d'analyse fécond et néanmoins insuffisant, nous l'avons dit, pour tenter de répondre à notre questionnement premier. Notre aspiration à comprendre la dimension la plus « invisible » du compagnonnage de l'Union, de cet accompagnement, se traduit ici par une approche plus théorique, plus distancée du travail de terrain que nous avons restitué dans les parties précédentes.

I) Un groupe performant, oui mais comment?

A Vernègue le dimanche une information surprenante circule à demi-mot: un aspirant n'aurait pas été reçu hier. Plus surprenante pour moi fut cette réaction,

témoignant du caractère inhabituel de ce genre d'événements. Je pensais effectivement qu'*a priori* ce qui se constitue comme une épreuve peut engager la réussite comme l'échec de l'individu, *a fortiori* lorsque celle-ci demande un haut niveau de maîtrise de son savoir à l'individu. Celui-ci n'est cependant pas dans ce cas exclu de la communauté: sa présentation, sa soumission à la critique, est reconduite à l'année suivante, ce qui permet de « donner le temps » d'acquérir le niveau requis pour la réception. Lorsque j'interrogeais l'un des compagnons présents sur cet échec il me répondit que ce n'était pas normal pour deux raisons: s'il n'a véritablement pas les compétences requises il ne devait pas passer dès le départ, et une fois admis dans le compagnonnage le suivi qu'assure le parrain d'un jeune est garant de sa réussite. Je ne me suis pas penchée plus avant sur les raisons de la reconduction de cet aspirant, qui me sont de toute façon inaccessibles puisque le contenu des critiques reste secret. Le caractère rare de l'échec nous indique simplement un fait marquant, et ici encore particulier à l'Union: l'accession de ses membres dans sa grande majorité au terme du devenir compagnonique: le statut de Compagnon. Nous ne disposons pas de chiffres ou d'informations suffisante pour l'affirmer clairement, mais il semble que les cas de formation compagnonique partielle soient, si ce n'est fréquent, plus courants à l'Association et à la Fédération. J'ai effectivement rencontré quelques anciens membres de ces sociétés, dont une jeune fille fraîchement sortie aspirante de l'Association, qui m'ont expliqué leur départ et que, si bien sûr ils devaient le justifier, il ne posait pas problème. Autrement dit les individus qui intègrent ces structures n'ont pas nécessairement comme objectif premier de devenir compagnon, ne s'engagent pas sur une voie qui déterminera le reste de leur vie¹⁰⁰.

C'est une facette du compagnonnage de l'Union, à l'identité « englobante » que nous avons identifiée précédemment s'ajoute un investissement total, ou du moins très fort, de l'individu dans son devenir qui l'amènera à investir une identité nouvelle et entière. L'apprentissage compagnonique procède par initiation, constitue donc un chemin balisé, une évolution de l'individu sanctionnée par plusieurs passages au terme desquels il est « fait », arrivé « au bout » de son accomplissement. Ces passages réalisés au travers de rituels ne sont pas qu'une

100 Ces questions mériteraient que l'on y consacre des études spécialisées, la pluralité des situations ne permet pas de poser clairement une situation comme plus courante qu'une autre.

reconnaissance des capacités professionnelles, manuelles, et intérieures, morales et spirituelles, de l'individu, ils sont également des espaces-temps de transmission d'une connaissance sacrée¹⁰¹, de révélation d'un savoir auquel il est alors initié. Comment l'individu en arrive-t-il à intégrer une société comme celle de l'Union, et comment celle-ci admet-elle un nouvel arrivant en son sein? Comment, ensuite, les individus admis et liés de façon de plus en plus étroite au Devoir, participent-ils au fonctionnement du groupe?

1) Conditions d'accès de l'individu à la société de l'Union

Une des spécificité du compagnonnage dont nous faisons l'étude est l'existence d'un stade intermédiaire entre le statut de profane et celui de sociétaire. Nous l'avons identifié comme un sas entre les deux mondes, degré d'appartenance particulier puisque l'individu n'est ni tout à fait sorti du premier, la société globale, ni tout à fait admis dans le second, à l'écart duquel il est maintenu tout au long de cette période. Il s'agit d'une période de test, nous l'avons vu d'une durée moyenne de six mois, qui permet à l'individu de prendre la mesure du choix qui sera le sien, ou non, d'intégrer le compagnonnage de l'Union, qui implique qu'il aille jusqu'au degré supérieur de formation initiatique: celui de Compagnon. Par ailleurs le postulant se sait observé et doit faire ses preuves, montrer à la communauté dans son ensemble qu'il mérite l'accès à un savoir défendu et dont l'acquisition est difficile. Quelles sont les conditions d'accès d'un jeune à la formation que propose l'Union? Celles-ci sont double.

D'abord, il y a un versant administratif, le postulant doit créer un dossier qui est l'équivalent d'une candidature à un poste professionnel. On peut comprendre, au-delà de la simple nécessité pour toute association de tenir des registres qui rendent compte de ses activités, cette étape de plusieurs manières. Il s'agit là d'une procédure qui confronte l'individu à un appareil institutionnel, ce qui lui signifie l'existence de règles à suivre dans le cadre de l'association. Même si ce fait est minime, une personne qui manque de motivation à intégrer une forme

101 Sous l'acception que nous avons déterminée en introduction.

sociale éprouvera de la difficulté à constituer un dossier solide et recevable. Enfin, le délai d'attente de la réponse détermine dans un premier lieu l'engagement individuel: si celui-ci n'est plus disponible à la réception de la réponse positive, c'est qu'il n'était pas « fait » pour intégrer cette structure, le doute de l'acceptation étant éventuellement créateur de stress¹⁰². Nous pouvons donc poser l'éventualité que ce facteur est une première épreuve de solidité intérieure et mentale. Doivent ensuite être déterminées ses capacités de résistance. Le postulant à la réception du courrier est convoqué dans la Cayenne pour être reçu en entretien par quelques compagnons. Nous avons vu par quels procédés ceux-ci mettent à l'épreuve la volonté de l'individu. Le compagnonnage met ainsi en scène la frontière entre lui et le monde profane que nous avons abordé dans notre partie précédente, mais cette fois-ci de façon beaucoup plus nette, « abrupte ». L'aptitude au métier du « pré-postulant » est également évaluée, puisque nous le rappelons ils sont déjà titulaires d'une formation initiale, mais nous l'avons un simple entretien y suffit. Ce fait nous indique que l'entrée dans le compagnonnage n'est pas centrée, bien qu'elles ne soient pas non plus exclues, sur les aptitudes de l'individu au métier qui est le sien.

Il s'agit plutôt, voici la seconde condition, d'une épreuve de la détermination de l'individu. Celle-ci durera tout le temps de la période d'observation et se résume très bien en une phrase: « on ne veut pas fermer la porte, mais on ne l'ouvre pas non plus. Ce qu'on attend, c'est qu'il la pousse, qu'il mette le pied, qu'il veuille rentrer »¹⁰³. Cette épreuve se décline sous plusieurs formes et se poursuivra bien au-delà du statut de postulant. Ce dernier même, en ce qu'il n'est pas intégré à la communauté, ne semble pas être autant « tenu » par les autres membres qu'il ne le sera par la suite. Le sociétaire par exemple, puis l'aspirant, doit faire preuve de son investissement personnel dans le compagnonnage en participant à trois fêtes, puis cinq et une intronisation de Mère, pour être admis à prétendre passer au statut suivant. Beaucoup de tests « relationnels » visent également à éprouver la détermination et l'aplomb de l'individu. En ce que les anciens, les compagnons, et même dans une certaine

102 C'est ce dont me témoigna l'un de mes interlocuteurs, compagnon, qui attendit neuf mois sa réponse.

103 Compagnon maçon de la Cayenne.

mesure les aspirants représentent des modèles, incarnent un but à atteindre au terme d'un parcours long et parfois difficile¹⁰⁴, ils font figure d'autorité¹⁰⁵. Ainsi le respect de la Règle, des usages et codes langagiers et vestimentaires, ne souffre aucun écart¹⁰⁶. Ce fait est observable pour les compagnons entre eux de la même façon, et l'aspirant est également autorisé à signifier au compagnon son écart de conduite si celui-ci en fait preuve¹⁰⁷.

Nous voyons ici où se situe et comment se formule la contrainte de l'individu, sa sur-veillance pour reprendre le terme de Maela Paul¹⁰⁸, le contrôle que la communauté exerce sur l'individu. Ne définissant pas de cadre institutionnel fort, d'espace-temps de vie communautaire au sein duquel l'individu est soumis au regard des instances de contrôle et de gestion de cette structure (je pense ici notamment au Prévôt), c'est dans les échanges entre les individus, dans leurs relations, que se matérialise la dimension coercitive de la communauté. Par ailleurs, et c'est d'ailleurs ce à quoi engage cette pratique de contrôle, l'individu doit être capable de trouver en lui-même les ressources, une capacité de contrainte interne, pour respecter les règles de la vie commune qui s'organise au sein des événements compagnonniques. Chacun, en résumé, doit adopter un modèle de conduite à suivre, en ce que les compagnons doivent représenter une référence pour les jeunes, et ceux-ci prouver qu'ils sont capables et méritent d'incarner à leur tour ce modèle, le Devoir.

104 Nous pensons ici notamment au Tour de France et à l'accent mis sur les étapes difficiles qui peuvent le constituer, sur un plan professionnel ou personnel. Les compagnons parlent de « maillons heureux et malheureux du Tour de France ».

105 De nombreux sociétaires me firent part du charisme que dégagent à leurs yeux les compagnons, « impressionnants », qualifiés parfois de « montagnes ».

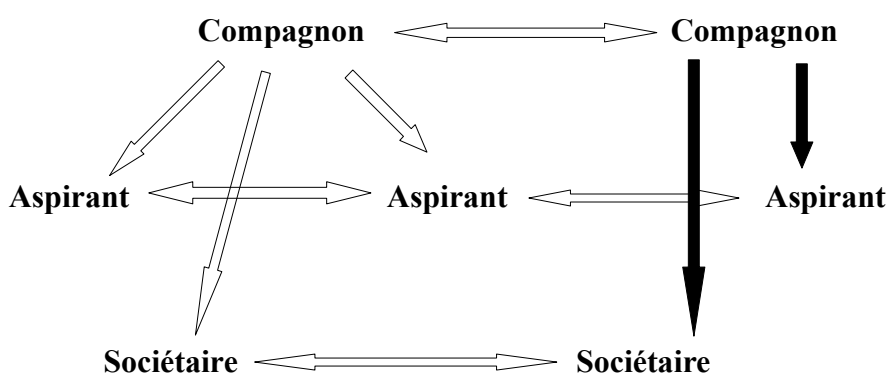
106 Lors de la fête de Cayenne certains jeunes étaient sortis de la salle à la fin du repas pour fumer une cigarette. Le Rouleur vint les rappeler à l'ordre, leur signifiant que la Mère n'avait pas autorisé à sortir de table et ils durent s'exécuter immédiatement sous peine de payer l'amende.

107 Je n'observai pas ce dernier cas de figure, qui doit être rare bien que tous mes interlocuteurs m'en aient indiqué la possibilité. Par contre, j'observais ce degré de contrôle de l'autre avec les Rouleur de Vernègue qui fut plusieurs fois rappelé à l'ordre, une fois notamment parce qu'il but un verre d'eau en couleurs. Ces remontrances, devant être entendues, sont souvent dites sur un ton aimable, bien que ferme, voire même sur le ton de la taquinerie.

108 M. Paul, 2004.

2) Un modèle de relations inter-individuelles

Ces observations nous amènent d'ores et déjà à présenter un modèle des relations entre les individus qui nous permettra d'illustrer notre propos par la suite. Celui-ci permet de rendre compte à la fois des dimensions et des mouvements de cette sociabilité, en même temps que de représenter la nature des relations, qui diffèrent en fonction de plusieurs critères. Le terme de sociabilité renvoie ici aux relations entre les membres, échanges formels et informels dont « la fin propre en est de proposer aux membres des espaces sociaux, où ils puissent atteindre, chacun pour soi et tous ensemble certaines fins spécifiques »¹⁰⁹. Nous traiterons à partir de cette représentation de la sociabilité compagnonnaque deux dimensions fondamentales du compagnonnage: la transmission, qui renvoie à une verticalité, et une dimension horizontale, qui renvoie aux échanges entre pairs, ici donc triple. Notre modèle comprend les compagnons, aspirants, et sociétaires; nous n'avons pas inclus les postulants car ils ne font pas encore partie, à cette étape du devenir compagnonnaque de l'Union, de ce réseau¹¹⁰, de ce monde, de ce groupe¹¹¹.



Le premier mouvement, et le plus remarquable, est la dimension verticale

¹⁰⁹J. Baechler, in R. Boudon, 1992, p. 73.

¹¹⁰Entendu ici comme « ensemble des liens établis entre des personnes » Baechler, 1992, p. 69.

¹¹¹Il est intéressant à ce propos de noter que dans l'ouvrage produit par la Cayenne de Montauban à l'occasion du centenaire les postulants ne sont pas mentionnés dans le descriptif des membres d'une Cayenne et de l'Union.

des échanges entre les individus. C'est le modèle de la transmission, connaissant ici plusieurs étapes en ce qu'elle est initiatique. Tous les membres du monde compagnonique que nous avons identifié comme « restreint » dans notre partie précédente entretiennent des relations singulières, en fonction de leurs statuts, des droits et devoirs qui y correspondent, ainsi que du degré d'initiation et donc de connaissance qu'ils ont reçu. L'inscription des individus dans une hiérarchie a une fonction de motivation, le motif étant d'accéder au stade qui est au dessus du sien, stimulation de l'individu d'autant plus efficace que sa réussite est, théoriquement, garantie par la formation et l'accompagnement de l'Union, nous l'avons vu.

En haut de notre modèle figure le compagnon. Il représente le but à atteindre, l'accomplissement, la réussite, la maîtrise du métier et la maîtrise de soi. De par sa position au sommet de la hiérarchie, il impose le respect, respect de lui-même, de ses pairs, mais aussi et surtout du Devoir qu'il incarne. Cet ascendant existe *de fait*, mais il est également construit, c'est à dire qu'une fois reconnu détenteur d'une autorité, il doit toujours la manifester: le compagnon est et se doit, en cela, d'être exemplaire. Le compagnon a un rayonnement sur l'ensemble des membres représentés dans notre modèle, il est **accompagnateur**. Dans un premier temps c'est au niveau de la transmission du métier et des connaissances compagnoniques. L'effacement des clivages entre corps de métier permet à tous les compagnons de transmettre à tous les jeunes, à tous les jeunes de recevoir de tous les compagnons, et la valeur de la connaissance ainsi héritée est considérée sur un pied d'égalité: le compagnon est celui qui *connaît*, il incarne un exemple quel que soit son métier, par le seul fait d'être compagnon. Bien sûr pour ce qui relève des apprentissages strictement techniques ce sont les spécialistes de leur profession qui seront sollicités par les jeunes, mais il n'est pas rare, j'ai pu le constater, que certains, en particulier lors des « tailles », demandent le concours de compagnons qui ne sont pas dans leur corps de métier. Il s'agira par exemple d'un support en bois pour une pièce de cuisine, ce qui implique une dynamique de coopération entre spécialistes, connaissant les matières qu'ils travaillent etc. Les compagnons peuvent d'ailleurs se recommander entre eux, conseillant et orientant ainsi les jeunes vers le « maître » le plus apte à répondre à leur demande. Par ailleurs cette transmission de tous à tous s'opère lors des cours dont nous avons

quelque peu relaté les contenus dans notre seconde partie. Ici encore c'est par la formule de l'Union que nous pouvons expliquer cette pratique de la « transmission en commun ».

L'influence des compagnons est donc à la fois pratique et symbolique. Elle diffère cependant en fonction du statut des jeunes qui en sont les récepteurs, qui correspond à des positions dans le réseau différentes. Le sociétaire est tout au début de sa formation compagnonique, de son cheminement, de son parcours qui l'amènera, un jour, à devenir lui aussi compagnon. Cette échéance est lointaine, se chiffre en années, comprenant le Tour de France, les « tailles » qui requièrent une à deux années, voire plus si nécessaire, ce qui tend à donner à cette issue un caractère incertain. Par ailleurs, il doit passer deux critiques et n'est pas pour le moment reconnu pour ses qualités compagnoniques: humaines et professionnelles. Le sociétaire peut être dans le doute quant à sa réussite. Enfin, l'individu est alors toujours relégué au statut de « profane », quand bien même il fait partie du monde, bénéficie de ses enseignements et de l'accompagnement qu'il propose, il en est toujours tenu à l'écart. En cela la figure du compagnon représente une entité plutôt abstraite, éloignée de soi, un idéal pour le moment inaccessible de par l'écart, reconnu et signifié, qui sépare le postulant du compagnon, un monde. On retrouve ici la difficulté, et l'épreuve de la difficulté qui est permanente et centrale dans le compagnonnage, en ce qu'elle constitue le devenir qu'il propose. Une fois cette réalité perçue et librement consentie par le postulant, le sociétaire, nouveau membre, met à l'épreuve sa volonté et sa persévérance.

L'aspirant est dans une position différente. Il est membre du cercle des initiés, a été reconnu comme apte à l'intégrer, il est ainsi sûr d'avoir les capacités pour devenir compagnon. Un seul stade le sépare de ce statut, ce qui rend cette perspective plus tangible, palpable, d'autant plus qu'il est déjà « à moitié fait »: il a obtenu une couleur et un nom, mais ce dernier est incomplet et la couleur, verte, symbolise l'« espérance et le renouveau »¹¹². L'espérance est celle qui porte l'aspirant à concrétiser son but, le renouveau est un changement d'identité aux

112Selon ce que mes interlocuteurs m'ont dit, et ce que l'on peut lire dans le journal qui retrace les admissions, réceptions et intronisation de Mères.

yeux de la communauté et pour l'individu lui-même¹¹³. Il y a également identification au compagnon en ce que l'aspirant partage avec lui des attributs, mais aussi les temps forts des rituels et ainsi une certaine connaissance initiatique. Cela se traduit par une plus grande proximité relationnelle, l'aspirant est appelé par son nom compagnonique et considéré comme maître d'un premier niveau de difficulté de métier, par la reconnaissance de la valeur de sa pièce d'admission. L'aspirant, positionné en dessous des compagnons dans notre modèle, exerce à son tour un rayonnement sur les individus qui le précèdent dans le parcours compagnonique, les sociétaires. Pour eux, être aspirant est la prochaine étape et constitue le premier modèle à suivre, la première identité à intégrer. Bien que foncièrement différents, en tant qu'initiés et non-initiés, l'écart entre ces deux statuts est réduit. La proximité entre aspirants et sociétaire peut également se comprendre en négatif, c'est-à-dire que tous deux sont non-compagnons, encore en formation, encore en mouvement, **accompagnés**, à la différence de ceux qui sont au sommet de la hiérarchie, arrivés, accomplis, dans une position donc qui n'est plus transitionnelle. Ce mouvement d'ailleurs s'incarne dans le Tour de France où ces deux catégories d'individus se côtoient et vivent en communauté. Ils sont indistinctement soumis au règlement des itinérants, partagent les tâches quotidiennes et doivent de façon égale fournir les efforts nécessaires à toute vie avec autrui. Sociétaires et aspirants ont donc des relations basées sur la sympathie (ou l'antipathie), à la différence de celles qu'ils entretiennent avec les compagnons, basées plutôt sur la déférence. Sa réussite est également une motivation pour les sociétaires qui devront également passer par la critique, elle prouve l'accessibilité de ce statut par l'observation des « règles du jeu » compagnonique. L'aspirant, en ce qu'il incarne une transition entre le statut de profane et celui de compagnon, a une identité double et connaît une double identification: vers le bas, il est proche des sociétaires et connaît cette position pour l'avoir occupée et en être sorti, vers le haut, il partage avec les compagnons des temps compagnoniques, secrets, réservés, le temps de l'initiation, le temps de la réalisation du compagnonnage.

113C'est l'action de l'initiation au travers des « rites d'institution » dont nous traiterons plus loin.

Il nous reste un dernier cas de figure à approcher dans ce déchiffrement des relations verticales entre individus, signifié dans notre schéma par un trait plus épais, il s'agit du parrainage. Nous l'avons vu, à son entrée dans la communauté le sociétaire doit choisir un compagnon qui le suivra jusqu'au terme de son devenir, l'aidera notamment lors de la « taille » de ses pièces d'admission et de réception. On pense dès lors que cet accompagnateur sera choisi dans le même corps de métier que celui du jeune, afin qu'il puisse l'aider sur un plan pratique, professionnel. C'est effectivement la majorité des cas. Mais ici encore le choix ne connaît aucune obligation de ce type, un sociétaire peut donc se désigner comme parrain un compagnon de n'importe quel métier. Plus encore l'orientation du choix porte sur la qualité du lien et de la relation entre les individus plutôt que sur les qualifications professionnelles du parrain¹¹⁴. Le critère du métier dans la désignation de l'accompagnateur est donc facultative, voire même inutile. Cela peut s'expliquer par le dispositif que nous venons de mettre en lumière, le fait qu'un sociétaire couvreur soit parrainé par un compagnon cuisinier ne pose pas de problème d'ordre professionnel car les autres compagnons sont également présents pour le soutenir et lui apporter les connaissances et savoirs-faire dont il a besoin. Surtout, cette configuration permet les avantages d'une relation qui déborde un peu les frontières du monde compagnonnique et des lois qui le régissent: les deux individus engagés dans la relation de parrainage ne se connaissent et ne se reconnaissent pas uniquement sur un plan compagnonnique, mais également dans une dimension privée, intime, ils ont une relation privilégiée. Cette pratique du choix du parrain, particulière à l'Union ici encore, nous porte à lire cette relation comme une « parenté spirituelle » dont l'efficacité symbolique est forte. Cet individu peut s'envisager comme le fait Agnès Fine¹¹⁵ comme un « parent en second » qui aide le jeune à devenir un homme accompli, le conduisant jusqu'au terme de son évolution, la réception (dans le cadre de l'étude d'Agnès Fine portant sur le parrainage chrétien, le mariage). Nous sommes ici en présence d'un accompagnement individuel, personnel même puisque ce sont les personnes qui investissent la relation de parrainage et non seulement les individus compagnonniques. L'éveil du jeune, sa sur-veillance et la veille-sur lui

114« Ce qui compte avant tout, c'est de s'entendre », compagnon cuisinier.

115Agnès Fine, 1994, *Parrains, marraines*, Paris, ed. Fayard.

qu'effectue le parrain compagnonique prennent une dimension d'autant plus importante qu'elle revêtent les caractéristiques d'un suivi parental. Le sociétaire s'inscrit en choisissant son parrain dans une filiation qui n'est plus la seule généalogie que propose la communauté au travers de son histoire, telle que nous l'avons signifiée dans la première partie de ce mémoire. Cette filiation est ici individuelle, de même que la transmission des valeurs compagnoniques qui n'est et ne sont pas alors uniquement celles du groupe, mais celles, incarnées, de l'un de ses membres.

Ce tissu de relation, ce réseau, cet ensemble d'interaction offre à l'individu une structure d'encadrement forte et solide. La portée symbolique des statuts incarnés par les individus qui les portent et l'efficacité pratique de leur réalisation sont intrinsèquement liées, se conjuguent ici pour constituer un moteur de l'engagement de l'individu. Les rôles que les membres de la société jouent les uns par rapport aux autres sont donnés de par leur position, mais ils ont également agis par ceux-ci: nous sommes en présence d'une solidarité dans l'accompagnement sur la voie compagnonique. Le compagnon à l'aspirant, et l'aspirant au sociétaire, parle en terme de « tu verras », « tu comprendras »¹¹⁶, signifiant l'évolution prochaine dans la connaissance de codes et pratiques encore mystérieuses. Ce que les individus transmettent aux autres, c'est également une envie, une motivation, que tous les membres du groupe ont en commun.

La seconde dimension que représente notre modèle est cette fois-ci horizontale. Elle ne concerne plus les échanges entre individus fondés sur la différence et la différenciation de leur statuts et identités. Ce type de relation horizontale fonctionne au contraire sur l'identité à l'autre, la similitude que présente la figure d'un pair. Ces liens puisent leur force et leur solidité dans le partage de croyances mythiques, de valeurs humaines, de convictions idéologiques. Dans le cas de l'Union ces fondations de l'investissement de

¹¹⁶Alors que nous discutons du vouvoiement, un compagnon dit ainsi à un aspirant qu'il comprendra une fois qu'il sera initié pourquoi les compagnons vouvoient les aspirants, usage auquel correspond une explication cachée.

l'individu ne définissent pas uniquement le compagnonnage en lui-même, mais aussi un compagnonnage en particulier et en différence des deux autres, ce qui renforce l'attachement à une identité d'autant plus circonscrite qu'elle demande aux individus un investissement intégral, une « foi » totale en elle-même. Cette croyance partagée unit tous les membres de l'Union et est donc commune aux trois niveaux d'horizontalité représentés dans notre modèle. Il s'agit d'une structure symbolique qui tient les individus ensemble, et garantit donc l'existence de la communauté. Mais cette croyance n'est cependant pas la même pour les sociétaires, aspirants et compagnons, en ce que ces trois types de membres, chacun détenteurs d'une identité distincte de celle qui la précède sur le chemin d'évolution du compagnon, ne disposent pas et ne proposent pas en retour la même connaissance du Devoir. Plus l'individu avance dans son parcours, plus il est étroitement lié aux autres par le partage d'un savoir sacré, donné en reconnaissance d'une capacité à le recevoir par l'initiation et ses rites.

Les relations entre pairs connaissent une évolution quant aux types de liens que les individus entretiennent, allant des plus profanes aux plus sacrés. Les postulants sont les membres de la société qui entretiennent les rapports les plus informels les uns avec les autres. Ils se tutoient, s'appellent par leur prénom, partagent les moments « réservés » aux profanes lors des fêtes. Leur sociabilité est donc encore très proche de celle qu'ils pouvaient entretenir avec n'importe quel individu lorsqu'ils n'avaient pas encore intégré le monde du compagnonnage. Ce fait est d'autant plus fort que ces jeunes ont souvent les mêmes âges, ce qui a tendance à les rapprocher. Leur sociabilité est donc presque la même que celle du monde profane, presque car une différence de taille les sépare des individus du dehors: ils sont engagés sur la voie d'une initiation et ont déjà été reconnus, en ce qu'ils ont passé la période-test du postulant, comme distincts de ceux-ci, hors du commun donc. Il y a ici une première transformation de l'individu dans son identité, mais qui est relative en ce qu'elle n'a pas été sanctionnée sur un niveau symbolique, celui du rite d'initiation. Les sociétaires partagent leur statut d'« aptes à recevoir » et se reconnaissent par cette capacité. Ils se stimulent les uns les autres, par leur envie commune d'élévation, leur soif de connaissance et de reconnaissance, des autres membres du groupe mais aussi de leurs pairs.

Les aspirants ont un statut particulier nous l'avons vu, en ce qu'il ne correspond ni à un début, ni à une fin de parcours, mais bien à la période de transition entre un temps où l'individu est profane, et un autre où il est initié. La sociabilité entre les aspirants n'est plus la même que celle qui les unissait aux autres sociétaires. Elle représente dans un premier temps un détachement de l'autre qui n'est plus considéré comme proche: il s'est distingué par l'accession à son statut et est ainsi distinct, séparé de tous les membres¹¹⁷. Il est intéressant d'observer au sein des fêtes comme les aspirants peuvent entretenir des rapports « simples » ou plus « spontanés » avec les sociétaires, bien qu'ils jouent leur rôle de stimulateurs, relations qui sont celles que nous avons explicitées auparavant. Entre aspirants, le lien n'est plus aussi informel, ne relève plus autant des affinités entre personnes, il s'est étoffé d'une dimension symbolique, spirituelle, avec le rite de l'admission. Les individus sont sur un pied d'égalité, leur similitude est leur démarche, leur mouvement vers la complétude. Le travail que l'aspirant entreprend, sa pièce de réception, est la réalisation du processus qui le travaille: l'accomplissement de soi. La démarche de l'individu n'est donc plus autant axée sur une reconnaissance de soi par le groupe, comme dans le cas du sociétaire, mais centrée sur l'égo, dans une tension de la reconnaissance de soi pour et par soi-même. Le lien qui unit les aspirants est incomplet, et ne peut donc les attacher sur un mode intégral. Il faut cependant restituer sa place à l'entente entre personnes, aux affinités individuelles, ainsi qu'à l'expérience commune, du Tour notamment, qui peut lier très fortement des sociétaires puis des aspirants qui se reconnaîtront plus tard comme « frères de Tour ». L'accession à ce statut ne constitue pas une rupture des relations déjà existantes, mais établit une distance, en ce que chacun est désormais sur sa propre voie.

Nous pouvons dire que le statut de compagnon permet la re-crédation des liens qui se sont distendus pendant la période d'aspirant. L'individu « fait », accompli, par la reconnaissance de cet état, rejoint les autres « mêmes » que lui dans le même temps qu'il réussit à réaliser son intégrité d'homme, but premier de son engagement et de son cheminement compagnonique. Son nom a été complété, sa connaissance du secret également. Le partage entre compagnons,

117L'aspirant n'est plus sociétaire, n'est pas encore compagnon.

hommes complets, s'effectue ainsi sur un mode intégral, lien désormais indéfectible de par sa teneur hautement symbolique. Mais aussi et surtout l'individu fait compagnon peut désormais agir, appartient à la catégorie du monde compagnonique qui assure l'existence de celui-ci de façon appliquée. La relation horizontale qui unit les compagnons entre eux relève de la création en commun du compagnonnage de l'Union lui-même, incarné par la communauté, sa vie, ses pratiques. C'est en coopération que ces individus organisent les repas des jeunes, les portes ouvertes, expositions des chefs-d'oeuvre, journées des métiers, les cours, rédigent et éditent le journal etc., sur le seul socle de leur volonté, éprouvée tout au long du parcours au terme duquel ils sont arrivés et grâce au lien fraternel qui les unit. C'est aussi au niveau de la sociabilité que nous venons de décrire que les compagnons créent le compagnonnage, au travers de la transmission des connaissances et savoirs-faire qu'ils assurent, du modèle qu'ils incarnent, des règles qu'ils font observer à tous ses membres. Enfin, ils réalisent le compagnonnage de l'Union au sein de l'espace-temps des fêtes, siège de l'initiation, faite de rituels, actes performatifs de l'individu et au travers lui de la communauté.

II) Performer l'individu, performer le monde

Le tissu social qui constitue le monde de l'Union offre à l'individu les conditions nécessaires à son initiation: un cadre qui permet et garantit la transmission des connaissances auxquelles il est initié, en même temps qu'il propose un ensemble de relations inter-personnelles, fondées sur la séparation et l'identité à. Ces deux processus de différenciation et d'identification produisent une motivation, une stimulation de l'individu à découvrir ce qu'il ignore. En ce sens le secret est au coeur de l'initiation et de la démarche initiatique: sa découverte et l'incitation à sa découverte constituent un chemin, sa connaissance apporte son entièreté à l'individu, « fait » compagnon, au terme d'une épreuve

dont il est sorti vainqueur. Nous pouvons dire que le compagnonnage que nous approchons opère des pratiques du secret qui sont le trait d'union dynamique entre les membres représentés dans notre modèle, en ce qu'elles sont « des facteurs d'appartenance, de distinction et de reconnaissance sociale »¹¹⁸. Le secret, au coeur du rituel qui « matérialise » l'initiation, procède donc de la performativité de celle-ci sur l'individu. Mais sur un autre plan, il est ce qui fédère les individus qui le détiennent: le plan horizontal sur lequel les compagnons construisent, élaborent et créent le compagnonnage. Le partage du secret instaure une affinité entre les individus, agit en cela comme « ciment social », en même temps qu'il crée une complicité entre les compagnons qui joueront, à leur tour, le jeu du secret et ses techniques. C'est ici la deuxième dimension de la performativité du compagnonnage, de l'initiation, celle de la répétition, de la perpétuation dans le temps de pratiques qui sont elles-mêmes créatrices de leur continuation.

La démarche de l'individu se caractérise nous l'avons vu par plusieurs éléments qui sont dans le même temps nécessaires à sa réussite: premièrement sa détermination est éprouvée, par plusieurs procédés de mises en scènes ou tests « relationnels », quant au respect des règles qui s'appliquent pour tous notamment. L'accès aux différents stades revêt alors la forme d'une gratification, l'individu étant à la fois jugé apte physiquement et professionnellement, et mentalement, moralement, il peut s'inscrire dans le cheminement d'un apprentissage, recevoir un enseignement. L'épreuve de la difficulté, qui est aussi épreuve de la différence de « niveau » entre soi et l'autre-initié¹¹⁹, est permanente dans l'évolution du Compagnon en devenir, et relève également de la difficulté du métier, de la matière, que l'individu doit parvenir à « dompter » lors de la « taille ». L'acquisition de ce savoir procède par étapes, dévoilements successifs qui permettent à celui qui poursuit l'initiation d'accéder au secret. Nous avons vu jusqu'alors la part active que prend l'individu dans son initiation: il pénètre de sa propre volonté une structure qui l'amènera à intégrer une identité dont il ignore au tout début de son cheminement la teneur. C'est par l'observation du monde

118C. Giraud, *Du secret, contribution à une sociologie de l'autorité et de l'engagement*, p. 15.

119 Les « jeunes » ou les Compagnons reçus depuis peu font souvent référence aux Compagnons implantés dans leur identité et aux Anciens comme des « montagnes », des « sacrés hommes », mêlant dans leur discours à la fois humilité et respect, mais aussi crainte qui tient à l'autorité très forte, voire même quasi absolue pour les Anciens, ces détenteurs du savoir.

compagnonique, de ses membres, le partage des temps forts au travers desquels il se réalise, en distinction du monde profane ou au coeur de lui-même, que l'individu motive son activité, en même temps que celui-ci est motivé par les autres membres du groupe.

1) Efficacité de l'initiation réalisée: performativité du rituel

Au lendemain de son admission l'individu n'est plus le même. Il porte lors du banquet une couleur qu'il devra désormais revêtir à chaque événement compagnonique, à l'injonction du Rouleur de se mettre « en couleurs ». Il est reconnu et doit se reconnaître exclusivement¹²⁰ sous un nouveau nom qui est désormais le sien, se présenter au sein du monde compagnonique comme « aspirant untel ». L'aspirant investit d'une nouvelle identité joue un nouveau rôle au sein de la communauté, en ce qu'il y occupe une place particulière, correspondant à des droits et devoirs, tacites et explicites, qui règlent sa conduite, son comportement à l'intérieur du groupe. Que s'est-il passé pour que l'individu connaisse ainsi un changement d'identité, mutation qui est évolution, en cela cumulative: il est un peu plus intégré au monde compagnonique, un peu plus proche de son noyau, un peu moins ignorant du secret. L'aspirant a subi un rituel d'initiation, qui l'a transformé, a sanctionné une étape d'un devenir qui est lui-même initiation. Nous allons nous pencher maintenant sur la puissance de l'initiation, de ses rituels, qui représente un premier visage de la performativité du compagnonnage.

L'initiation, nous l'avons dit, est un cheminement, un parcours qui procède par étapes, évolutions de l'individu vers un but identifié qui sont sanctionnées par des rituels, car « s'il est vrai que le rituel n'épuise pas le phénomène initiatique, il est tout aussi important de constater que l'initiation convie de manière privilégiée le rite en tant que mode de son expression »¹²¹. Ce sont donc ces instants qui la

120 Je n'ai jamais entendu mentionné aucun des prénoms « profanes » que portent les aspirants et compagnons.

121 N. ADELL-GOMBERT, 2008, *Des Hommes de Devoir, Les Compagnons du Tour de France (XVIIIè-XXè siècle)*, Paris, ed. de la Maison des sciences de l'homme, p. 165.

cristallisent, constituant des moments charnières au sein desquels elle devient réelle, s'inscrit dans la réalité de l'individu qu'elle performe. Ainsi l'initiation n'est pas simplement la marque ou la légitimation d'un changement de statut, mais « consiste à engendrer une identité sociale au moyen d'un rituel et à ériger ce rituel en fondement axiomatique de l'identité sociale qu'il produit »¹²². L'individu est transformé par l'initiation, en ce qu'il est initié. Nous pouvons recourir pour la compréhension de cette mutation de l'identité à l'analyse de ce que Pierre Bourdieu nomme « rite d'institution »¹²³. Instituer est ici sanctionner et sanctifier un état des choses comme fait, ce qui a pour conséquence que l'individu investit et est investi d'une identité nouvelle qui lui préexiste. C'est une différence qui est marquée, et opératoire, performative en ce qu'elle est connue et reconnue. L'efficacité du rite est donc symbolique, transforme la personne au niveau de la représentation qu'en ont les autres et qu'elle a d'elle-même, de leurs comportements, puisqu'instituant un statut qui correspond également à des droits et devoirs. Les usages langagiers et vestimentaires revêtent alors une dimension symbolique et sémantique, au-delà des insignes et termes strictement compagnonniques¹²⁴.

Par ailleurs, la distinction méliorative sur laquelle se fonde la séparation est d'autant plus efficace qu'elle semble se fonder sur une différence objective: dès lors, l'initiation, et sa puissance performative est d'autant plus forte qu'elle se réalise au sein d'une société qui se définit, si ce n'est en négatif, en différence du monde plus large qu'elle habite, celui du commun. A partir du moment où l'individu est accepté dans ce groupe qui fait monde, lui même produit par l'initiation qu'il propose, il est de fait sorti de l'ordinaire, ne peut qu'être reconnu comme tel au cours de rituels qui sanctionneront des états de l'évolution de cet individu. L'acceptation de l'individu au sein de l'Union semble procéder de capacités latentes et avérées de celui-ci, professionnelles et intérieures, ce qui tend à conférer à cet intégration un caractère électif exceptionnel. Les compagnons sont des hommes « faits », accomplis, des maîtres de métier, des ouvriers et

122 A. Zempléni, 2004, *in* P. Bonte, M. Izard p. 377.

123 P. Bourdieu, 1997.

124 Tels que les couleurs, le largeot, le coltin pour ce qui relève du vêtement et les noms de « pays », « coterie » pour les différents hommes de métier, « tailler », « tourner » pour les chefs d'œuvre et le Tour de France etc.

artisans d'exception. Ils se reconnaissent comme tels, au travers de l'élaboration et de la présentation de leurs chef-d'œuvres, de même que la société dont ils se distinguent. C'est le compagnonnage, et l'accompagnement qu'il propose, qui permet l'acquisition de cette valeur, en même temps que celle-ci, en ce qu'elle est sanctionnée, est sous-tendue par le fait même de l'appartenance à un groupe auquel l'accès est restreint et conditionné par une épreuve permanente de l'individu. Pour le dire autrement le compagnonnage, en ce qu'il est initiation, fonctionne en circuit fermé, créant ce qu'il prétend reconnaître par ce simple fait. C'est ici une caractéristique de l'initiation que de créer les conditions de son existence: elle est auto-réalisatrice.

2) Apprentissage, transmission, réalisation: la performativité du compagnonnage comme inscription dans le temps

Mais sa performativité dépasse le seul cadre d'action de l'individu pour s'observer au niveau de la communauté même. L'initiation est apprentissage, mais celui-ci détermine également en partie sa réussite, impliquant le fait que la ligne de partage entre « savoirs d'initiés » et « savoirs qui initient », ainsi que leur détenteurs, soit fine et ambiguë¹²⁵. C'est précisément la caractéristique des rites d'initiation qui se distinguent des rites de passages, ou rituels « classiques »: s'il existe une disjonction foncière et nécessaire entre celui qui opère la transformation et celui qui la subit, cette division des rôles n'est pas immuable, et le sens même de l'initiation est de permettre à l'initié de devenir initiateur, à l'accompagné de devenir accompagnateur. A la différence des systèmes religieux qui nécessitent pour leur réalisation et leur pérennisation dans l'espace social une « classe » de spécialistes seuls à même d'assurer la médiation de l'homme et du divin, l'initiation revêt en plus d'une dimension de réception d'un savoir celle de sa transmission. Apprendre à savoir, apprendre ce savoir lui-même, apprendre à transmettre ce savoir sont les trois objectifs de l'initiation. Ici s'éclaire un point

125 Identifié et développé par N. Adell-Gombert dans son ouvrage.

bien souvent sous-tendu par l'idée de « secret de polichinelle », l'important ne serait pas un quelconque contenu, ou bien sur un plan relativement secondaire, mais de façon allégorique cette entièresité, cet aboutissement, cette cohérence finie de l'apprentissage, du métier, de son enseignement, de soi¹²⁶.

Dans le Compagnonnage, le rite de passage est central nous l'avons vu, en ce qu'il permet et conditionne, par la réalisation de l'initiation, son incarnation, sa pérennité. Celle-ci, liée dans le temps, l'histoire, à l'impératif de transmission et de transmissibilité, relève également d'enjeux dans le présent: de cohérence, de cohésion de la communauté à un niveau horizontal et vertical. Elle existe tout d'abord par différenciation d'avec le reste de la société qui la voit évoluer, fondée sur un certain nombre de critères qui font exception: en amont une capacité latente¹²⁷ et avérée, prédisposition au métier, capacité technique, force mentale et détermination à apprendre; en aval maîtrise attestée et sanctionnée du métier et capacité à le transmettre; en finalité appartenance à un groupe distinct et extraordinaire en ce qu'il a *plus* et se le prouve. Les rites de passages qui sanctionnent une évolution de l'individu sont en cela une célébration de la communauté par elle-même, *via* l'individu reconnu, incarnation du Compagnonnage, de ses valeurs, de ses principes, de sa performativité, maillon d'une chaîne, symbole compagnonnique très fort, permettant et déterminant sa solidarité.

126 Le flou autour de ce qui peut être révélé au profane, et en particulier à moi qui suis dans une démarche de connaissance en même temps qu'eux dans une démarche d'information, ou non est révélateur de cela. Ainsi j'eus l'occasion par exemple d'interroger un Compagnon sur le nœud qu'ils font à leur couleur. Il me répondit qu'il ne pouvait peut-être pas me le dire, ce à quoi un autre Compagnon, porteur de la couleur des Compagnons d'honneur et donc d'un certain prestige répondit que ce n'était pas important, et ils m'en firent l'explication qui renvoie à une symbolique particulière.

127 C'est-à-dire qu'à la fois ceux qui deviennent compagnons et ceux qui le refusent l'expliquent par des raisons de personnalité et de caractère. Les périodes d'observation préalables à tout engagement dans le compagnonnage ont justement pour objectif de palier à une éventuelle « ignorance de soi » quant à la volonté, capacité, d'intégrer une communauté, de respecter des règles etc.

Conclusion

Nous l'avons vu tout au long de cet exposé sur le Compagnonnage, en plus de proposer une formation professionnelle de qualité, il induit chez l'individu qui l'intègre une certaine philosophie qui est du ressort de l'éthique. Au-delà des différences foncières qui distinguent les trois sociétés actuelles, c'est sur ce plan que tous se retrouvent et se reconnaissent. Le caractère initiatique du parcours compagnonnique est également une singularité qui unit les trois sociétés; un même rôle et une même symbolique de l'épreuve de l'individu qui implique nécessairement de la part de celui-ci un engagement et une volonté forte. « Nul n'entre ici s'il n'est résolu » pourrait être l'adage des compagnons. S'il sort vainqueur de ces épreuves, l'individu devient extra-ordinaire, membre d'un groupe, d'un monde, distinct du reste de la société, des « profanes », qui porte et crée sa propre histoire.

Les quatre étapes de notre développement nous ont permis d'explicitier comment la forme de l'Union s'est pérennisée dans le temps et comment elle se maintient dans le présent. Elles correspondent en réalité à quatre éléments nécessaires à la réalisation de l'Union. Son ancienneté, c'est-à-dire son ancrage dans un passé mythique et historique lui confère la solidité d'une tradition, d'un héritage qui se légitime de par cette ancienneté même. Elle offre par ailleurs à l'individu une filiation dans laquelle s'inscrire. Sa particularité au sein d'un monde compagnonnique pluriel lui confère un « supplément » d'identité en ce qu'elle n'est pas seulement une instance de formation professionnelle, mais se fonde essentiellement sur des valeurs morales, spécificité qu'elle se doit de défendre contre un compagnonnage « traditionnel » qui occulte son existence. L'investissement de ses membres, qui adhèrent et défendent la philosophie de ce compagnonnage, est donc d'autant plus fort et important qu'ils doivent le

légitimer. Son autonomie, autrement dit sa distinction d'avec le monde profane est le premier niveau de sa réalisation, en ce qu'il définit son identité vers le dehors et organise son activité en dedans. Cette distinction enfin est la condition première de la réalisation de sa sociabilité interne, structurée par l'initiation qui détermine une position de chaque individu dans le groupe, correspondant à un rôle à jouer dans l'accompagnement que propose l'Union. C'est le caractère performatif de la forme sociale que nous avons approchée, rendu possible par le réseau qui la constitue, réalisé par l'initiation qui n'est « ni un simple rite de transition ni un processus d'apprentissage continu mais un rite de formation discontinu et irréversible de l'individu en représentant d'une catégorie sociale dont l'attribut essentiel est l'expérience commune et transitive de cette transformation purement culturelle »¹²⁸.

Nous avons cherché dans ce mémoire à approcher le compagnonnage de l'Union, mal connu, dans sa complexité, d'en restituer le maximum de caractéristiques et d'en rendre intelligible le fonctionnement interne. C'est à grands traits que nous avons brossé le tableau d'un groupe qui fait monde, cherchant à mettre en lumière les processus qui le travaillent et le font exister dans sa réalité particulière aujourd'hui. Nous avons cependant rencontré un problème tout au long de l'élaboration de cette étude, et de ce mémoire: le manque de connaissance des deux autres sociétés compagnonniques dont l'Union diffère si fortement. Plutôt, la connaissance que nous en avons est essentiellement issue des ouvrages réalisés précédemment sur le compagnonnage, de leur analyse et de leur compréhension par les auteurs. Nous avons complété cette découverte par des recherches documentaires qui ont permis de saisir la Fédération, et surtout l'Association, dans la présentation qu'elles font d'elles-mêmes, présentant les structures et formations qu'elles proposent, traduisant les valeurs sur lesquelles reposent leur compagnonnage. Mais ces éléments de type purement informatif ne peuvent se substituer au travail ethnographique qui permet de saisir un phénomène dans sa réalité anthropologique « vivante », et même si nous avons eu l'occasion de rencontrer certains membres des autres compagnonnages, et d'observer brièvement leur rencontre, cette expérience de terrain est insuffisante pour fonder

128 A. Zemléni, 2004, *in* P. Bonte, M. Izard p. 377.

une étude comparative de ces sociétés si différentes, qui se réclament pourtant d'un même monde. Peut-être cette approche permettrait-elle de saisir plus distinctement le dénominateur commun aux trois communautés, à leurs membres, en cela d'envisager le compagnonnage dans sa singularité pour le moment toujours aussi énigmatique. Sans nécessairement prétendre à la réussite de cet objectif qui paraît presque utopique, un examen comparatif des sociétés permettrait de les comprendre plus profondément en elles-mêmes, et cela est particulièrement le cas à l'Union.

En ce que nous avons abordé, pénétré un monde dont nous étions, et dont tout profane est, largement étranger, nous n'avons pu que tenter de relater en substance le contenu mouvant que nous observions, en positif autrement dit, prenant comme base l'établissement de fait et comme développement l'analyse de ceux-ci. L'approche en différence de cette communauté apporterait une dimension supplémentaire à sa compréhension, et une portée beaucoup plus large aux conclusions auxquelles elle amènerait. C'est un projet de recherche stimulant tant il y a à découvrir, à décrypter, à connaître. Cette étude comparative pourrait constituer en elle-même l'objet d'une étude, mais également être le point de départ d'un autre type d'approche du monde compagnonique. Les trois sociétés ne sont effectivement pas étrangères les unes aux autres, séparées temporellement ou géographiquement, bien que semblant mal se connaître, pour ce qui est de l'Union en tous cas. Elles évoluent toutes trois dans une même société globale, partagent un même passé mythique et historique, proposent toutes trois un accompagnement centré sur l'évolution de l'homme par le métier. En cela elles sont de fait posées en concurrence les unes avec les autres, et il se joue entre elle un enjeu de taille qui est celui de la définition *du* compagnonnage « véritable » ou « authentique ». Les processus de différenciation des trois sociétés au sein de la « famille élargie » du compagnonnage, que nous avons simplement évoqués en ce que nous avons seulement pu les entrevoir, les intuire, méritent également l'attention de l'anthropologue. La séparation se présente ainsi comme acte déterminant dans la formation de ce type de communauté: elle est triple, différenciation du monde profane qui crée le monde compagnonique étendu, différenciation des autres compagnonnage qui crée une identité, différenciation au sein de ces groupes entre

les membres, qui crée le groupe lui-même. Il y aurait enfin un autre niveau d'analyse de la séparation qui est celui de l'Union dans sa dimension de fédération d'associations. Chaque Cayenne est, nous l'avons vu, souveraine, leurs fonctionnements connaissent ainsi des disparités d'une ville à une autre. Qu'y a-t-il à comprendre au travers de ces différences? S'agit-il ici encore d'une dynamique? Peut-on y voir une autre caractéristique de l'Union créatrice de son identité particulière? Il se dessine peut-être ici un autre visage de la pluralité des compagnonnages, au sein de l'un d'entre eux: chaque Cayenne, au travers de ses pratiques particulières, pourrait participer à l'élaboration d'une identité qui lui est propre, au niveau d'une communauté qui ne regroupe alors que quelques dizaines d'individus.

Bibliographie

N. Adell-Gombert, 2008, *Des Hommes de Devoir, Les Compagnons du Tour de France (XVIIIè-XXè siècle)*, Paris, ed. de la Maison des sciences de l'homme.

J. L. Austin, 1970, *Quand dire c'est faire*, Paris, Le Seuil.

H. Becker, 1988, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion.

J. Baechler, in R. Boudon, 1992, *Traité de sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France.

P. Bourdieu, 1997, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.

B. de Castéra, 1988, *Le Compagnonnage*, Paris, Que sais-je.

J. Cavignac, 1968, « Le compagnonnage dans les luttes ouvrières au XVIIIe siècle, l'exemple de Bordeaux », *Bibliothèque de l'école des chartes*, tome 126, livraison 2, pp. 377-411.

E. Coornaert, 1. 1965, « Sur les premiers temps des compagnonnages », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, vol. 109, n°1, pp. 226-232.

2. 1966, *Les compagnonnages en France du Moyen-Age à nos jours*, Paris, Ed. Ouvrières.

J. Denis (sous la dir. de), 2006, « Performativité: relectures et usages d'une notion frontière », *Etudes de communication* n°29.

E. Desveaux, 2004, « Mythe », in P. Bonte, M. Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Quadrige/PUF, pp. 498-501.

A. Fine, 1994, *Parrains, marraines*, Paris, ed. Fayard.

S. Galcèran, 2004, *Les franc-maçonneries*, Paris, ed. La Découverte.

C. Giraud, 2005, *Du secret, contribution à une sociologie de l'autorité et de l'engagement*, Paris, l'Harmattan.

J. Goody, 1977, « Mémoire et apprentissage dans les sociétés avec et sans écriture: la transmission du Bagre », *L'Homme*, vol. 17, n°1, pp. 29-52.

F. Gresle, M. Panoff, M. Perrin, P. Tripier, 1994, *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris.

A. Guedez, 1994, *Compagnonnage et apprentissage*, Paris, Presses Universitaires de France.

D. Hervieu-Léger, 1993, *La religion pour mémoire*, Paris, Ed. Du Cerf.

F. Icher, 1. 1995, *Les Compagnons ou l'amour de la belle ouvrage*, Paris, Gallimard.

2. 1997, *Les compagnonnages et la société française au XXème siècle*, thèse de doctorat, université du Mirail, Toulouse.

M. Izard , « association », 2004, in P. Bonte, M. Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, pp. 94-97.

B. Jay, 1995, in J. Gayon, J. J. Wunenburger (sous la dir. de), *Le paradigme de la filiation*, Paris, l'Harmattan.

P. E. Lovejoy, 2004, « communauté » in P. Bonte, M. Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Quadrige/PUF, pp. 165-166.

M. Paul, 2004, *L'accompagnement, une posture professionnelle spécifique*, Paris, l'Harmattan.

A. Perdiguer, 1839, *Le livre du compagnonnage*.

G. Simmel, 1908, *Sociologie, Etude sur les formes de la socialisation*, Paris, Presses Universitaires de France.

Union Compagnonnique du Tour de France des Devoirs Unis, 1996, *Centenaire de Montauban 1896-1996*, société MONTAG, Lavour.

A. Zempléni, 2004, « initiation », in P. Bonte, M. Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Quadrige/PUF, pp. 377-379.

Lexique

Admission: Cérémonie par laquelle un Sociétaire accède au statut d'Aspirant, à la suite de la présentation de la pièce portant le même nom. A cette occasion le jeune reçoit la première partie de son nom compagnonique, correspondant à son origine géographique. Terme spécifique à l'Union, désigné dans les deux autres sociétés par le terme d'Adoption, d'Affiliation chez les compagnons menuisiers et serruriers du Devoir de Liberté. A l'Union les nouveaux Aspirants reçoivent également à cette occasion leur couleur verte, correspondant à leur nouveau statut.

Ancien: Sont ainsi appelés les Compagnons qui ont appartenu pendant une grande partie de leur vie à la communauté. Il n'y a pas de frontière claire et définie entre le Compagnon et l'Ancien, cependant celui-ci incarne plus fortement le Devoir, et constitue une figure d'autorité forte.

Aspirant: Nom donné aux jeunes ayant présenté un premier chef-d'œuvre, statut correspondant à un premier degré d'initiation.

Cayenne: Terme spécifique à l'Union désignant le siège des Compagnons dans une ville, appelé ailleurs Maison ou Siège ou encore Musée.

Chef-d'œuvre: Terme désignant les travaux présentés par les prétendants à l'accession au stade supérieur d'initiation, requérant un certain degré de maîtrise des techniques du métier. Les Compagnons lui préfèrent le terme de pièce. Le chef-d'œuvre n'appartient plus à son créateur une fois présenté, il rejoint le musée de la Cayenne d'appartenance du Compagnon.

Coltin: Veste traditionnelle des charpentiers, portée au départ par eux seuls, puis

par tous les Compagnons. Beaucoup de compagnons de l'Union le portent, ainsi que le largeot.

Coterie: Nom par lequel s'interpellent les Aspirants et Compagnons travaillant sur les échafaudages: charpentiers, maçons, couvreurs, tailleurs de pierre et plâtriers. Les autres sont appelés Pays, nom unique pour les Compagnons de l'Union.

Compagnon fini: Compagnon qui a présenté une pièce de finition lors d'une cérémonie du même nom, plus haut degré de maîtrise pouvant être atteint par un membre du compagnonnage.

Couleurs: Rubans de soie ou de velours, portés en écharpe ou en broche, correspondant aux différents degrés d'initiation ou aux diverses corporations de métiers. A l'Union il en existe de trois types: la verte est portée par les Aspirants, en broche, la rouge est commune à tous les Compagnons, portée en écharpe nouée en bas à droite, ainsi que la couleur d'honneur, blanche. Elle est portée lors de toutes les célébrations Compagnonniques, fêtes, défilés, mais aussi réunions. Cependant les temps pour les porter correspondent à des règles strictes, par exemple, on ne mange ni ne boit en couleur. La couleur est conservée dans un étui.

Dame Hôtesse: Statut précédent celui de la Mère. La Dame Hôtesse occupe les mêmes fonction que la Mère mais n'est pas initiée.

Finition: Cérémonie au cours de laquelle un compagnon est fait « fini ».

Intronisation: Cérémonie au cours de laquelle la Dame-Hôtesse est initiée et élevée au rang de Mère. Terme spécifique à l'Union, appelé dans les deux autres sociétés réception. Assister à une intronisation est une étape obligatoire pour l'Aspirant s'il veut pouvoir devenir compagnon.

Itinérant: Nom donné à un individu effectuant son Tour de France.

Jeune: Terme désignant les individus non Compagnons ou Anciens, autrement dit à l'Union les postulants, Sociétaires et Aspirants. Dans cette société cependant le terme ne correspond pas nécessairement à l'âge des individus qui le portent, certains « jeunes » ayant parfois une quarantaine d'années.

Jointoyage: Cérémonie au cours de laquelle un Compagnon se fait poser les joints.

Joints: Anneaux d'or enserrant le lobe des oreilles. Leur port est un signe extérieur d'appartenance au Compagnonnage, bien que souvent ignoré des profanes. Il correspond également à un certain degré d'investissement de l'individu dans le Compagnonnage, à un engagement prononcé au respect du Devoir. A l'Union, un assez grand nombre de Compagnons en sont dotés, au contraire des autres sociétés qui en comptent moins.

Largeot: Pantalon assorti au coltin dans l'habillement traditionnel des charpentiers.

Mère: Seule présence féminine au sein du monde compagnonique « restreint », elle assure à l'origine la tenue des lieux d'hébergement des itinérants. A l'Association et à la Fédération, elle gère l'intendance des sièges et veille également sur les jeunes sur un plan plus affectif. A l'Union, le Mère a une très forte valeur symbolique, et l'accent est mis sur cette dernière dimension d'un accompagnement moral.

Nom Compagnonique: Nom reçu en deux temps. La première partie renvoie à l'origine géographique de l'individu, ville, département ou région. Il est choisi par l'individu. Elle ne renvoie pas nécessairement au lieu de naissance mais à celui auquel l'individu se sent appartenir. Ce premier nom est reçu lors de l'admission. La seconde partie du nom indique une qualité de l'individu. Celle-ci se décline dans une infinité de possibilités, ce qui occasionne parfois des noms surprenants tels que « Montauban Tu ne le Sauras Pas ».

Pays: Nom par lequel s'interpellent les Aspirants et Compagnons travaillant au sol, en atelier et à l'établi. A l'Union, tous les Compagnons sont appelés ainsi sans distinction.

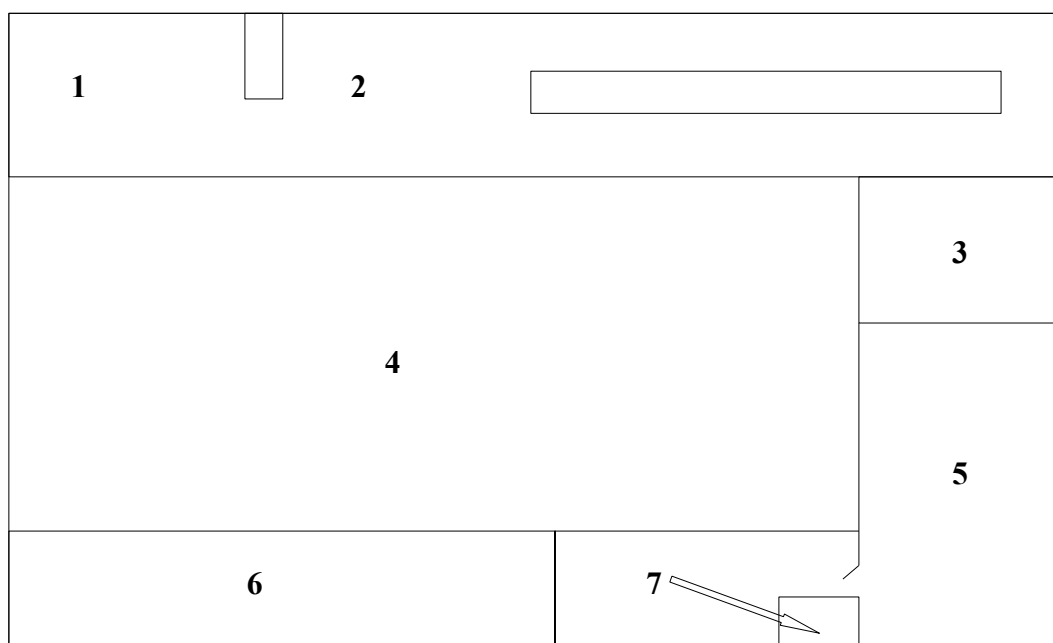
Postulant: Premier statut des membres de l'Union. Il n'existe pas dans les deux autres sociétés compagnonniques.

Réception: Cérémonie lors de laquelle l'aspirant est fait compagnon. Il reçoit à cette occasion sa couleur rouge et son nom est complété.

Sociétaire: Statut du postulant qui a été admis au sein de l'association. Le sociétaire choisit un parrain, est placé et peut commencer son Tour de France. A ce stade l'individu n'est pas encore initié.

Annexe n°1

Plan de la Cayenne de Montauban

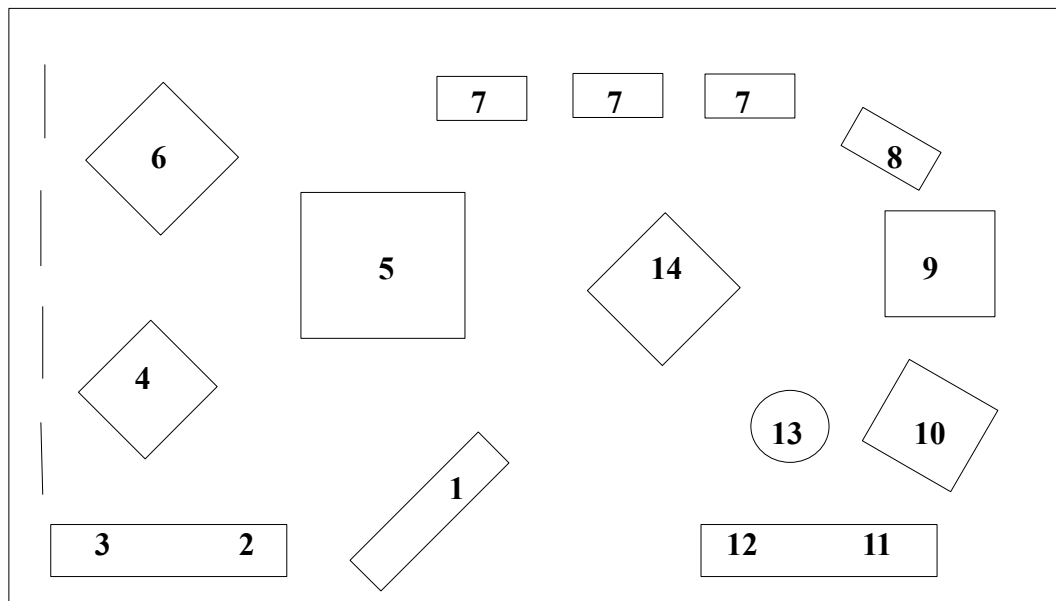


Légende:

1. Cuisine
2. Salle commune, de réunion, de repas et de cours
3. Chambres
4. Cour intérieure
5. Musée
6. Porche d'entrée
7. Escalier menant à la pièce au sous-sol, lieu de réunion des initiés

Annexe n°2

Plan de l'exposition des chefs-d'oeuvre de Montauban



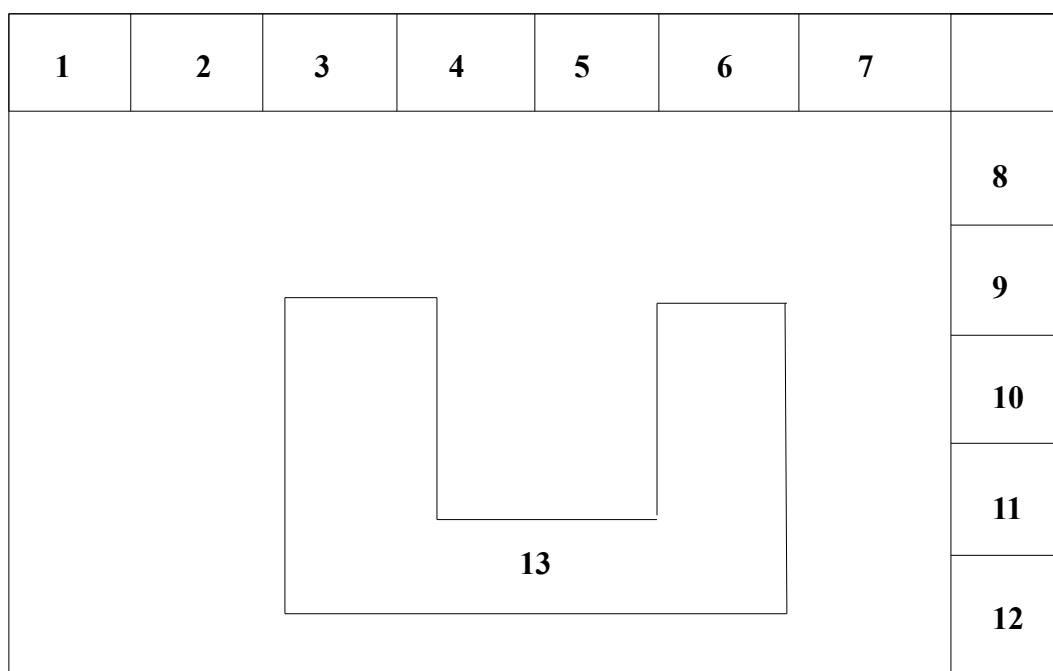
Légende (certaines informations sont incomplètes, elles ne figuraient pas sur la pièce):

- 1. Table près de l'entrée derrière laquelle se trouve la personne chargée de l'accueil, des prospectus et des exemplaire du journal de l'Union y sont disposés**
- 2. Pièce de charpente**
- 3. Pièce d'ébénisterie**
- 4. Pièce de réception de charpente**
- 5. Pièce de métalerie, escalier, pièce de Meilleur Ouvrier de France**
- 6. Pièce de réception de menuiserie, escaliers**

- 7. Verres**
 - 8. Pièce de charpente**
 - 9. Pièce de réception de maçonnerie**
 - 10. Pièce de taille de pierre, escalier à double révolution**
 - 11. Pièce d'admission en plomberie**
 - 12. Pièce d'admission en ébénisterie**
 - 13. Pièce de Finition de charpente**
 - 14. Pièce d'admission de carrelage**
- **Panneaux**

Annexe n°3

Plan de l'installation des ateliers lors des journées « Métier, Passion, Avenir » de l'Isle-sur-Tarn



Légende (il est précisé si une société était seule représentante d'un corps de métier):

1. Métiers de la forge
2. Charpente
3. Menuiserie
4. Couverture
5. Lutherie

- 6. Maçonnerie**
- 7. Taille de pierre**
- 8. Peinture en bâtiment (Fédération)**
- 9. Métiers de bouche (Union)**
- 10. Paysagisme**
- 11. Métiers du tissu**
- 12. Métiers du cuir (Union)**
- 13. Chapiteau accueillant l'exposition de chefs-d'oeuvre.**